

Revue du

# Littoral

## ■ La connaissance paranoïaque

N° 31-32

Mars 1991

Revue trimestrielle

E.P.E.L.



# Revue du *Littoral*

*école  
lacanienne  
de psychanalyse*

*31-32.*

revue trimestrielle  
29, rue Madame  
75006 Paris

Entre savoir et jouissance, du littoral au trait littéral,  
il y a un pas – un pas de sens. Faire semblant ici  
échoue ; et la feinte se prolonge dans le réel : la  
pas-science de la psychanalyse vire au délire ou  
s'instaure en religion. Les pages du *Littoral* sont  
ouvertes à ce qui se brise au tracé de ce trait.

© E.P.E.L., 29, rue Madame, 75006 Paris

*Distribution : Distique*

ISSN : 1152-8400

*Publié avec le concours du Centre national des lettres*

# LA CONNAISSANCE PARANOÏAQUE

- La langue du voyant, p. 9  
*Claude Zissmann*
- Interprétation et illumination, p. 33  
*Jean Allouch*
- Freud, Fließ et sa belle paranoïa, p. 65  
*Erik Porge*
- L'union sacrée de la droite et de la gauche, p. 101  
*Sophie Aouillé*
- Ducasse, Duchamp, Dali..., p. 115  
*Raphaël Brossart*
- Hérésies, p. 135  
*Lucien Favard*
- Du bon usage des antécédents..., p. 159  
*Jean-Paul Abribat*

## APOSTILLE

- De la frérocity du pacte, p. 177  
*Guy Le Gaufey*
- SIGmund et Julius Freud, p. 187  
*Odile Millot*
- See-saw, p. 207  
*Paola Mieli*

## LECTURE

- Marguerite, ou l'Aimée de Lacan. Jean Allouch, p. 225  
*Mayette Viltard, Jean Ayme, Jean Oury, Thierry Trémine*

## DOCUMENT

- Six lettres inédites de K. Abraham à W. Fließ, p. 247  
*Erik Porge*

- Résumés – Resúmenes – Abstracts, p. 258

## **Revue du Littoral n° 31-32**

*Sont de la revue pour ce numéro*

*Jean Allouch*

*Sophie Aouillé*

*Danièle Arnoux (direction)*

*Dominique de Liège*

### **Rédaction**

*29, rue Madame, 75006 Paris*

### **Administration**

*E.P.E.L., 29, rue Madame, 75006 Paris*

### **Abonnements**

*420 F pour 4 numéros*

*530 F à l'étranger*

### **Distribution**

*Distique, 5, rue de laTaye*

*BP 65 28112 Lucé cedex*

*Téléphone : 37 34 84 84*

*Télécopie : 37 30 78 65*

*Comptoir à Paris*

*13, rue Ernest-Cresson, 75014*

*Téléphone : (1) 45 45 79 32*

### **Direction artistique**

*Atelier Pascal Vercken*

*3, rue Séguier, 75006 Paris*

### **Crédit photographique**

*Jean Dieuzaide*

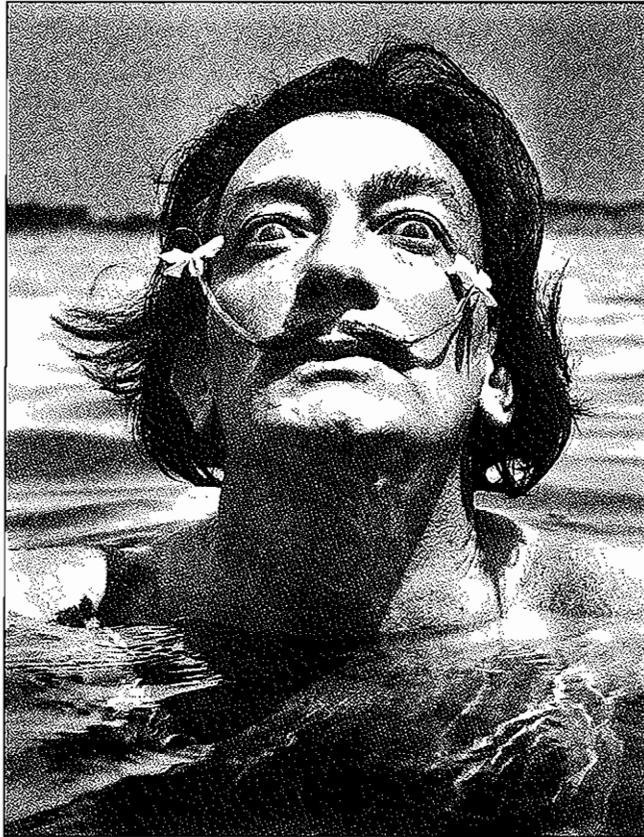
### **Dessin de couverture**

*Xia Jia-nong*

### **Fabrication**

*Transfaire, 04250 Turriers*

# La connaissance paranoïaque



colloque de l'école lacanienne  
de psychanalyse  
Paris, 20 et 21 octobre 1990



# La langue du voyant des *Fleurs du mal* aux *Illuminations*

---

*Claude Zissmann*

*Mais qui peut se vanter d'être aussi heureusement doué, et de pouvoir appliquer une méthode qui lui permette de revêtir, à coup sûr, de lumière et de pourpre la pure trivialité ? Qui peut faire cela ? Or, qui ne fait pas cela, pour dire la vérité, ne fait pas grand-chose.*

Charles Baudelaire, *Théophile Gautier*

Un certain type d'analyse révèle, à l'origine de presque tous les textes de Rimbaud, un référent générateur obscène. Ce type d'analyse, plongeant dans les arcanes de la création, s'impose-t-il vraiment ? N'est-il pas inutilement réducteur ?

La poésie présente – au moins pour certains d'entre nous – un point commun avec la réalité : elle crée, quels que soient les ingrédients qu'on fasse entrer dans sa composition, un monde d'images verbales aussi immuable dans son apparence que le monde sensible le reste dans la sienne, quoi que la science puisse nous enseigner sur sa constitution. Pour ceux-là, les textes de Rimbaud sont irréductibles : leur beauté ne saurait être altérée par la mise au jour de leur obscénité. Pour ceux-là, la lumière, ne risquant pas de dégrader, n'est pas à proscrire. Ils doivent, au contraire, apprécier qu'on cherche à leur faire comprendre pourquoi ça a été fait et comment ça a été obtenu, qu'on les aide à percer le secret du génie créateur de Rimbaud. Quant à ceux qui se mettraient à douter de ce génie pour en avoir trop appris

sur la cuisine du voyant, qu'importe, après tout, leur déconvenue, puisque, aussi bien, la poésie de la poésie, à laquelle ils se croient sensibles, leur échappe et leur échappera toujours ?

...Entre deux phares de la poésie tels que Baudelaire et Rimbaud, rien, sur le plan de la création, ne permet d'établir une hiérarchie : en tant que poètes, ils se valent ; préférer l'un à l'autre est affaire de goût. Il n'en reste pas moins que, sur le plan de l'invention, Rimbaud est une émanation de Baudelaire, auquel il doit presque tout. L'auteur des *Fleurs du mal* n'est-il pas, en effet, le premier à avoir appliqué en poésie « une méthode » permettant « de revêtir, à coup sûr, de lumière et de pourpre la pure trivialité » ? Rimbaud, d'ailleurs, a reconnu très tôt sa dette, en le proclamant, dans sa célèbre lettre à Demeny, « le premier voyant, roi des poètes, un vrai Dieu ».

Dès mai 1871, il lui emprunte, en la modifiant, sa doctrine esthétique et utilise dans des écrits en vers et en prose sa technique de création. Cette technique, qu'il développera par la suite, a pour base un dérèglement raisonné du sens des mots ; ce n'est donc pas, à la différence de celle des surréalistes, une technique de libération de l'inconscient, mais, bien au contraire, une technique qui fait intervenir la réflexion et le calcul. Ces « Voyants » ont su, pour obtenir des images d'une mystérieuse beauté, « trouver une langue » ; leur création est rationnellement contrôlée. La prétendue extravagance de l'auteur des *Illuminations* n'a rien de spontané : elle est un effet de l'art. Estimant qu'une telle expérience esthétique avait, à l'avance, rendu superflue toute une poésie, Max Jacob déclarait dans une lettre envoyée le 2 septembre 1921 à Gérard Rosenthal : « Le genre folie-génie est fini depuis soixante ans qu'il y a Rimbaud et qui pense. »

Les lettres envoyées en mai 1871 par Rimbaud à Izambard et à Demeny prouvent – nous allons le démontrer – qu'il connaît dès cette époque certains secrets de Baudelaire. Qui pourrait bien les lui avoir livrés, à ce moment de sa vie,

sinon Auguste Bretagne, commis des contributions indirectes alors en poste à Charleville ? Celui-ci, précédemment détaché aux Sucreries de Fampoux, village situé à 5 kilomètres d'Arras, s'y était, au cours du mois de juillet 1869, lié avec Verlaine, venu y passer quelques jours dans la ferme de sa famille maternelle. Surnommé « le père Bretagne » ou « notre vénéré prêtre » en raison de ses initiales (A-B), ce jovial homosexuel de 35 ans, anticlérical et féru d'occultisme, « vaguement teinté de lettres [...] ventripotent et rabelaisien », avait, très vraisemblablement, eu des relations intimes avec Verlaine et son futur beau-frère, Charles de Sivry, pendant leur séjour à Fampoux.

Le déchiffrement de certains écrits de Rimbaud révèle, par ailleurs, qu'il répondit aux avances de Bretagne dans le courant de l'année 1871. C'est sans nul doute, en effet, celui-ci que cachent, pour une part, les « anciens imbéciles de collègue », par lesquels il dit, dans un passage de sa lettre du 13 mai, se faire « cyniquement entretenir ». Il a rétrospectivement évoqué cette période de sa vie – censée l'avoir fait rougir de honte – dans les deux derniers vers du second quatrain de « Voyelles », où il s'est peint sous les traits d'une courtisane :

I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles  
 Dans la colère ou les ivresses pénitentes.

La belle phtisique, à laquelle ces vers à double entente se réfèrent par un de leurs sens, a été identifiée par René Galand<sup>1</sup> : c'est Marguerite Gautier, *La dame aux camélias*. Un passage d'un chapitre d'*Une saison en enfer*, cité en note par René Galand, contient manifestement une allusion au célèbre roman d'Alexandre Dumas fils : « Tu vois cet élégant jeune homme, entrant dans la belle et calme maison :

---

1. René Galand, « Rimbaud et la Dame aux camélias », *Bulletin de la Société des professeurs français en Amérique*, 1967 (p. 45-46). Recueilli dans : *Canevas*, Paris, José Corti, 1986 (p. 111-113).

il s'appelle Duval, Dufour, Armand, Maurice, que sais-je ? » Dans ce passage, où « belle et calme maison » procède du « Calmes maisons, anciennes passions ! » de « Bruxelles », Rimbaud, renvoyant en secret à ses deux vers de « Voyelles », présente de façon enveloppée le successeur de Bretagne, Verlaine, comme l'ami du moment de la Marguerite Gautier de ce poème.

Nous venons de voir que Bretagne, auquel Verlaine livra les secrets de Baudelaire en 1869, les livra lui-même à Rimbaud avant le 13 mai 1871. Mais ces secrets, pour parvenir jusqu'à Verlaine, quelle voie avaient-ils bien pu emprunter ? La filière se reconstitue aisément : Baudelaire les livra à Villiers de l'Isle-Adam, dont il appréciait l'esprit ; Villiers les communiqua à son ami Catulle Mendès qui, à son tour, les communiqua à Verlaine, chargé par lui de faire, à la fin de l'année 1865, un article sur Baudelaire dans la revue *L'art*.

La doctrine esthétique de l'auteur des *Fleurs du mal*, que Rimbaud découvrit grâce à Bretagne, a pour fondement philosophique le début de l'Évangile selon saint Jean. Elle pose que la réalité sensible est issue de l'unité originelle d'un Verbe divin créateur, qui, selon Baudelaire, se confond avec la Beauté. Tenues pour paroles symboliques de ce Verbe divin, les correspondances permettent à l'imagination créatrice, « reine des facultés » pour Baudelaire comme pour Poe, de connaître la réalité originelle, inaccessible à la Raison.

Baudelaire a formulé ces idées de façon énigmatique dans le premier quatrain de « Correspondances » :

La Nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles  
L'Homme y passe à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.

La théorie des Correspondances est illustrée dans ce quatrain par deux exemples. S'autorisant de l'analogie existant entre les arbres soutenant les voûtes naturelles des forêts et les colonnes soutenant les voûtes architecturales des églises,

Baudelaire, dans le premier hémistiche du premier vers, assimile totalement la Nature à un temple. En effet, il ne dit pas, comme Chateaubriand dans *Le génie du christianisme*, que l'architecte du temple a copié la Nature, il affirme une identité : « La Nature est un temple ».

Par les symboles qui, dans les deux derniers vers du quatrain, observent l'homme « avec des regards familiers », l'auteur renvoie discrètement à la pièce LI des *Fleurs du mal*, « Le Chat », incluse dans le cycle de Marie Daubrun : quand il regarde en lui-même, Baudelaire voit le feu des prunelles d'un chat, « esprit familier du lieu », qui le contemple fixement. S'autorisant ici de l'analogie existant entre le regard de Marie Daubrun et celui d'un chat, il assimile totalement la comédienne à l'animal, au point de ne décrire et de ne nommer que celui-ci dans un poème dont elle est pourtant le référent générateur.

Ces deux exemples font apparaître que l'imagination, présentée par Baudelaire, dans « Notes nouvelles sur Edgar Poe », comme « une faculté quasi divine qui perçoit tout d'abord, en dehors des méthodes philosophiques, les rapports intimes et secrets des choses, les correspondances et les analogies », s'emploie, en fait, à créer des correspondances fictives, en découvrant ou en inventant de toutes pièces des analogies.

Dans sa préface aux *Œuvres complètes* de Baudelaire, dont il cherche à traduire les principales idées esthétiques en une prose fluide, Théophile Gautier explique que, pour l'auteur des *Fleurs du mal*, le poète possède le don de correspondance, autrement dit « qu'il sait découvrir, par une intuition secrète, des rapports invisibles à d'autres et rapprocher ainsi, par des analogies inattendues que seul le voyant peut saisir, les objets les plus éloignés et les plus opposés en apparence ». Ce texte a certainement été à l'origine de l'emploi par Rimbaud du mot « voyant » dans ses lettres de mai 1871. Il aide à comprendre le sens de ce mot dans les célèbres formules qu'elles contiennent : « se rendre voyant », « être voyant », « se faire voyant ».

...Il n'est guère plausible qu'Izambard ait présenté un de ses élèves à quelqu'un d'aussi douteux que Bretagne ; rien, d'ailleurs, ne donne à penser que ce dernier soit entré en contact avec Rimbaud durant l'année scolaire 1870. Il est probable qu'ils furent mis en rapport ultérieurement par un professeur de philosophie de l'enseignement libre, Léon Deverrière. Celui-ci, du reste, n'avait lui-même fait connaissance de Rimbaud qu'en septembre 1870, à Douai, où il était venu passer quelques jours chez Izambard, avec lequel il s'était lié à Charleville au cours des mois précédents.

Deverrière, vraisemblablement instruit en même temps que Rimbaud des secrets de Baudelaire, dut réagir en philosophe à la « pensée » du poète et opposer à sa conception de l'imagination celle de Kant, qui ne lui fait jouer qu'un rôle accessoire dans la Connaissance. Ayant sans doute découvert à cette occasion la philosophie de l'auteur de *La critique de la raison pure*, Rimbaud en tira immédiatement parti : il se servit d'elle, en la détournant, pour débarrasser le système baudelairien de certaines idées qu'il trouvait par trop mystiques, comme celles d'un Verbe divin créateur et de correspondances qui le symboliseraient.

Le système de remplacement qu'il expose dans ses lettres des 13 et 15 mai 1871 et qu'il évoque dans un des premiers textes des *Illuminations*, « A une Raison », fait de l'imagination poétique, capable de fonctionner par-delà les formes *a priori* de la sensibilité, un moyen de connaissance qui permet de connaître « l'inconnu », réalité objective inaccessible à la Raison. Ce terme indéfini d'« inconnu » tend à relier les spéculations de Rimbaud à celles de Baudelaire, qui avait, dans le dernier vers de la deuxième édition des *Fleurs du mal*, évoqué sous son couvert « l'autre monde », dans lequel nous plonge la fin de notre vie. Le sujet de cette faculté maîtresse, ouverte sur l'inconnu, n'est pas celui du moi, représenté dans les lettres de mai par un « je », avec un j minuscule ; c'est un sujet transcendantal, comme celui de la raison kantienne. Ce sujet, représenté, lui, par un

« Je », avec un j majuscule, se révèle au poète dans le phénomène de l'inspiration : « Je est un autre. »

Relevant d'un jeu ambigu qui mêle jusqu'à les confondre réel et fictif, vérité et blague, les constructions spéculatives de Baudelaire et de Rimbaud sont des fictions logiques. Ces fictions ne deviennent mystificatrices que quand leur créateur s'emploie à faire croire qu'il y croit vraiment, comme l'a fait, avec succès, Edgar Poe dans une fiction cosmogonique qui a servi de modèle à Baudelaire, *Eureka*. L'auteur de « Bénédiction » en a même fait la base d'une religion esthétique fondée sur le culte du Beau créateur, dont il a tiré, à l'exemple de Joseph de Maistre dans ses fictions historiques chrétiennes, une justification de la souffrance, posée comme le signe d'élection du vrai poète.

C'est également par Bretagne que Rimbaud a connu le secret de la technique de création de Baudelaire, à laquelle se réfère la célèbre formule de la lettre du 15 mai 1871 : « Le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. » L'expression « dérèglement de tous les sens » – soulignée par Rimbaud, de même que le mot « voyant » – condense en elle trois significations : « dérèglement de la sensibilité », « dérèglement de la sexualité », et « dérèglement du sens des mots ». Cette troisième signification, recouverte par les deux autres, voit son existence confirmée par une formule non moins célèbre d'« Alchimie du Verbe » : « hallucination des mots ». Cette expression énigmatique, dans laquelle sont condensées deux acceptions du mot « sens » sous-entendu, s'avère, en effet, cacher à peu près textuellement la troisième des significations de la formule de la lettre du 15 mai 1871 : « dérèglement du sens des mots ».

L'« hallucination simple », dont Rimbaud cite quelques exemples dans « Alchimie du Verbe », se confond, elle, avec le dérèglement de la sensibilité. Sont également à ranger dans ce type d'hallucination provoquée, quelques images synesthésiques (au moins en apparence) éparses dans les œuvres

du Voyant, telles que « les fleurs de rêve tintent » (première partie d'« Enfance ») ou « la lumière gronde » (« L'éclair »).

La création poétique de Baudelaire ne doit pratiquement rien au dérèglement de la sensibilité, non plus qu'à celui de la sexualité – dans le sens où l'entend certainement Rimbaud, fils de Sodome. L'auteur des *Fleurs du mal* ne peut, en conséquence, avoir été – comme Rimbaud le proclame le 15 mai 1871 – « le premier Voyant », c'est-à-dire – selon ce qu'il écrit le 13 – le premier qui soit « arrivé à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens », que parce qu'il a été le premier à utiliser à cette fin le dérèglement raisonné du sens des mots, autrement dit, à privilégier les jeux sémantiques dans sa technique de création. Nul doute que Rimbaud ne l'ait également imité dans ce domaine.

Commune aux deux voyants, la technique de création fondée sur ces jeux fait dire au signifiant tout autre chose que ce qu'il dit. Prenant le relais de l'imagination, dont, par leur extravagance, certaines de ses images surpassent en beauté les fantasmes provoqués les plus bizarres, le langage, sous l'effet de ce dérèglement sémantique esthétiquement contrôlé, semble se mettre à produire spontanément de la poésie.

Les jeux sémantiques qu'utilise Rimbaud entre mai 1871 et mars 1872 sont confectionnés pratiquement tous sur le modèle de ceux que Baudelaire avait élaborés dans *Les fleurs du mal*. Pour donner la preuve de cette imitation méthodique, il nous suffira d'analyser ici ceux que recèle la lettre envoyée à Izambard le 13 mai 1871.

Nous venons de voir que l'expression « anciens imbéciles de collègue » se réfère pour une part à Bretagne. Mais, cela ne fait aucun doute, pas seulement à lui. A quelques anciens camarades de collègue également, à qui, pour se faire offrir à boire, Rimbaud prostitue son esprit. C'est à eux essentiellement que se rapporte la suite : tout ce qu'il peut inventer de bête, de sale, de mauvais, en action ou en parole, il le leur livre : on le paie en bocks et en filles. Une acception ardennaise du mot « fille », « chope de vin », est ici mas-

quée par une de ses acceptions courantes, qui couvre jusqu'à le rendre insoupçonnable le référent autobiographique caché de ce passage. Rimbaud, d'autre part, a souligné le mot « entretenir », pour en signaler soit la polysémie, soit un emploi particulier.

C'est uniquement à Bretagne, en revanche, que peut se rapporter la formule latine évoquant la crucifixion, par laquelle se termine *ex abrupto* ce passage : « Stat mater dolorosa, dum pendet filius ». Cette formule liturgique, que Rimbaud met au présent, ne saurait, bien entendu, vouloir réellement dire ce qu'elle dit, à savoir qu'il est en train de se faire crucifier à Charleville sous les yeux de sa mère. Ce qui nous est désormais connu de sa vie pendant cette période nous incite à penser que sa prétendue crucifixion cache sa sodomisation par Bretagne.

Le jeu sémantique, ici, a été emprunté par Rimbaud à Baudelaire, qui l'avait utilisé, notamment, dans ces deux strophes de « L'Heautontimoroumenos » :

Ne suis-je pas un faux accord  
 Dans la divine symphonie  
 Grâce à la vorace Ironie  
 Qui me secoue et qui me mord ?

Elle est dans ma voix, la criarde  
 C'est tout mon sang, ce poison noir  
 Je suis le sinistre miroir  
 Où la mégère se regarde.

Conscient d'être atteint d'un mal incurable, sexuellement transmissible, dont il a fait le référent générateur de sa création poétique, Baudelaire se présente ici, de façon saisissante, comme un miroir dans lequel ce mal se regarde ; et il s'autorise vraisemblablement d'une analogie facétieuse, qui tient de la devinette, pour assimiler sa syphilis à l'ironie qu'il lui substitue dans son poème : ne sont-elles pas réputées, l'une comme l'autre, marques de Satan ?

C'est du même ordre d'analogies que Rimbaud doit s'être autorisé dans sa lettre pour substituer la Crucifixion à sa sodomisation par Bretagne : ayant un point commun manifeste avec le pal, la sodomisation est, selon la théorie des Correspondances, assimilable à un supplice ; toujours selon la même théorie, ce supplice devient, quand il est volontaire, assimilable à la crucifixion de Jésus. Cette double correspondance va permettre à l'amant de Verlaine de se prétendre le Christ libérateur d'une religion du nouvel amour universel, englobant hétéro et homosexualité.

La notion de supplice volontaire, implicitement introduite par l'image de la Crucifixion dans la lettre du 13 mai 1871, apparaît comme la clef du récit autobiographique caché de « Voyelles », qui est centré sur les étapes de la vie sexuelle de Rimbaud jusqu'à son arrivée à Paris en septembre 1871. Il va sans dire que le viol perpétré sur sa personne pendant ses quelques jours d'emprisonnement d'août-septembre 1870 n'a pas tenu à sa volonté ; marque initiale avilissante de son glorieux destin, ce baptême forcé est, dans son sonnet, symbolisé par la couleur noire.

Ne sont pas à prendre en compte, du point de vue qui nous occupe ici, les relations intimes de Rimbaud avec Forain entre le 20 février et le 10 mars 1871, symbolisées par la couleur blanche dans les vers suivants de « Voyelles » : le déchiffrement du sens caché du premier alinéa de « Dévotion » révèle qu'elles restèrent unilatérales du fait d'un fiasco du peintre.

Bien que présentée comme ressortissant à la prostitution, la sodomisation de Rimbaud par Bretagne n'en est pas moins, nous venons de le voir, assimilée dans la lettre du 13 mai à la Crucifixion. Par contre, dans « Voyelles », où elle est symbolisée par la couleur rouge, elle est exclue du cadre des supplices volontaires en raison de son lien avec la prostitution, l'auteur ayant tenu à faire de sa sodomisation par Verlaine sa première apothéose. C'est au pouvoir transfigurateur de cette Passion, en effet, que, dans le dernier vers de « Voyelles », le « plus beau d'entre tous (les) mauvais

anges » doit le virage du bleu céleste de ses yeux au violet, qui symbolise traditionnellement l'agonie du Christ.

Les correspondances fictives, censées autoriser à substituer au nom d'une réalité celui d'une autre, et réciproquement, ont pour effet, sur un plan lexicologique, de doter d'un nom supplémentaire l'une et l'autre de ces réalités et d'une acception supplémentaire l'un et l'autre des mots servant à les nommer. L'élaboration de ces correspondances participe donc d'un jeu créateur ambigu, qui, en inventant des synonymes factices, dérègle et élargit tout à la fois la sémantique.

Sous-entendu dans le dernier vers de « Voyelles », comme il l'était dans la formule liturgique de la lettre du 13 mai, le mot « crucifixion » y garde l'acception facétieuse qu'il avait acquise dans cette lettre ; cette acception va ensuite s'étendre par métonymie au mot « croix ».

C'est, en effet, l'un des sens secrets de celui-ci dans une phrase – admirablement balancée – d'« Alchimie du Verbe » : « Sur la mer, que j'aimais comme si elle eût dû me laver d'une souillure, je voyais se lever la croix consolatrice. » Cette phrase confond en elle deux significations complémentaires : elle évoque à la fois le peuple que Rimbaud voyait en imagination, après la défaite de la Commune, converti à la croix consolatrice de son supplice volontaire et le voyage entrepris, après le Déluge, par un couple de poètes homosexuels embarqué sur l'arche de Noé. Ce voyage, thème de « Mouvement », texte des *Illuminations* datant de septembre 1872, symbolise la vie commune du « drôle de ménage » après la rupture entre Verlaine et son épouse, période pendant laquelle, malgré la pratique quotidienne de sa religion, Rimbaud vit son amant redevenir chrétien. La souillure, dont, dans un cas comme dans l'autre, il espérait être lavé, était celle du viol sodomitique de l'été 1870.

Cette phrase d'« Alchimie du Verbe », qui confond deux référents générateurs cachés, l'un historique, l'autre autobiographique, a vraisemblablement été construite sur le mo-

dèle du premier quatrain du premier « Spleen » des *Fleurs du mal* :

Pluviôse, irrité contre la ville entière,  
De son urne à grands flots verse un froid ténébreux  
Aux pâles habitants du voisin cimetière  
Et la mortalité sur les faubourgs brumeux,

La clef de ce quatrain est le mot par lequel il débute, « Pluviôse », qui se révèle polysémique, comme l'était le mot « mer » dans la phrase d'« Alchimie du Verbe » que nous venons d'analyser. Sujet des quatre vers du quatrain, il désigne, dans le premier d'entre eux, le jour pluvieux de février 1851 au cours duquel Baudelaire compose son poème et, dans les trois autres, métonymiquement, la révolution de février 1848. « Pluviôse » n'est-il pas, en effet, le nom donné à la presque totalité du mois de février par une autre révolution, celle de 1789 ?

Sémantiquement lié à la seconde acception du mot « pluviôse », le mot « urne », dans le deuxième vers, ne désigne pas, comme tout porterait à le croire, le vase symbolique d'où les pluies d'hiver se déverseraient sur tous les quartiers de Paris, mais bien les urnes électorales du 23 avril 1848 : il s'en déversa des flots de bulletins de vote modérés, qui refroidirent et enténébrèrent à l'avance les futures victimes des journées historiques de Juin, enterrées de longue date, au moment où Baudelaire compose son poème, dans un cimetière proche de son domicile. Ces journées, au cours desquelles, en tirant sur le peuple, le pouvoir bourgeois décima les habitants des faubourgs révolutionnaires, depuis lors plongés dans la brume, furent, en effet, une conséquence directe du résultat des élections d'avril 1848, perdues par la classe ouvrière : moins de cent socialistes élus à l'Assemblée constituante...

Ce premier quatrain de « Spleen » associe donc un référent générateur autobiographique (évoquant le jour de février au cours duquel Baudelaire compose son poème) et un

référent générateur historique caché, dont la découverte est due, pour l'essentiel, à Richard D.E. Burton<sup>2</sup>.

A l'imitation de Rimbaud dans « Alchimie du Verbe », Verlaine, dans le dernier vers du premier tercet d'un sonnet interverti de *Sagesse*, « La Chair sanglote sur la Croix », utilise le mot « croix » dans deux acceptions à la fois, l'acception courante et celle dont Rimbaud l'a doté dans son texte. Ce vers d'un poème composé après la dernière entrevue de Verlaine et de Rimbaud, fin février 1875, à Stuttgart, doit à sa pseudo-syllepse de pouvoir se référer en même temps à la Passion du Christ et à la récente sodomisation de l'auteur, qui – selon une lettre envoyée par Rimbaud à Delahaye – a « fait saigner les 98 plaies de N.S. » sanglotant d'extase après avoir « renié son Dieu ».

Ayant lu dans le courant du mois de mai, en Angleterre, le sonnet interverti de Verlaine, Germain Nouveau, de son côté, lui envoie, le 27 octobre 1875, un poème déchirant comme un cri, dans lequel il évoque par une saisissante image de crucifixion sa dernière étreinte avec Rimbaud, en janvier 1875, à Charleville : « Je tenais la martyre, ayant ses bras en croix. »

Ce poème renvoie par son titre, « Mendians », à la troisième des « proses évangéliques », que, dans le courant du mois d'octobre 1873, Rimbaud avait fait parvenir, en guise d'adieu, à Verlaine alors en prison. Par le dernier vers de sa cinquième strophe : « Diane aux désirs, et charger aux sanglots », il fait écho au sixième vers du sonnet interverti de *Sagesse*. Les « Échappés du monde » de l'avant-dernier vers ne peuvent être que les chrétiens Verlaine et Nouveau, qui avaient, convaincus par sa Parole, suivi à Londres le Christ libérateur de Sodome, Rimbaud, dont le « bras impietoyable » devait, au début de l'année 1875, attirer le pre-

---

2. Richard D.E. Burton, « Baudelaire and the agony of the second republic: *Spleen* (LXXV) (Pluviôse, irrité...) », *Modern language Review*, 81, juillet 1986.

mier à Stuttgart, après avoir forcé le second à s'enfuir à Bruxelles.

Revenons à la lettre du 13 mai. Rimbaud semble y commenter à l'avance sa célèbre formule : « Je est un autre », en affirmant dans les phrases qui la précèdent immédiatement : « C'est faux de dire : je pense, on devrait dire : on me pense – Pardon du jeu de mots. » De ce passage, Izambard a proposé l'interprétation suivante : « Allusion probable à un calembour souvent cité : Voltaire, après son séjour en Angleterre, est reçu par Louis XV, qui lui demande : “Qu'avez-vous appris là-bas ? – A penser, Sire. – Les chevaux ?” »

Rimbaud, en demandant à Izambard de lui pardonner son jeu de mots, cherche vraisemblablement, pour lui donner le change, à lui remettre ce calembour en mémoire. Car, en fait, celui-ci n'éclaircit pas le passage, bien au contraire. Le mot « panser » (avec un a) substitué au mot « penser » (avec un e) n'est plus relié ni au contexte, ni au contenu autobiographique caché. Pour l'y rattacher, il faut faire intervenir un second jeu sémantique, dont Rimbaud n'aurait pas moins de raisons de s'excuser que du premier.

Au calembour, on doit donc le remplacement du mot « penser » (avec un e) par le mot « panser » (avec un a) ; ce mot, qui est ici secrètement substitué à « bouchonner », est un synonyme de l'une des acceptions de ce mot, celle de « frotter un cheval avec un bouchon », mais ne saurait l'être, sinon par jeu, de son acception de « cajoler, donner de tendres soins » ; il ne peut le devenir dans ce passage que par une extension facétieuse de la synonymie à des acceptions non synonymes. Ce jeu sémantique est – lexicologiquement parlant – créateur : il dote le mot « panser » (avec un a) d'une acception supplémentaire et le verbe « bouchonner », dans l'acception de « cajoler », d'un synonyme.

C'est à l'auteur des *Fleurs du mal* que Rimbaud a emprunté ce jeu sémantique, qui avait initialement servi à confectionner une expression bizarre, « vierge inféconde », d'abord employée par un ami de jeunesse de Baudelaire,

Gustave Le Vavas seur, pour désigner la Débauche, puis par Baudelaire lui-même, pour désigner la Courtisane, dans un poème intitulé « Allégorie ». Le mot « vierge », qui est substitué dans cette expression à celui de « fille », est un synonyme de l'une des acceptions de ce mot, celle de « jeune fille », mais ne saurait l'être, sinon par jeu, de son acception de « fille de joie ».

L'expression « vierge inféconde » peut également servir à désigner les lesbiennes, à condition de restituer à « vierge » son acception propre de « jeune fille ». Baudelaire s'est autorisé de l'apparence d'analogie qui en résulte entre celles-ci et les prostituées pour assimiler ces deux catégories de femmes et substituer le nom des premières à celui des secondes dans le titre d'une œuvre dont il a annoncé pendant deux ans la publication prochaine.

C'est encore de ce jeu sémantique que Rimbaud s'est autorisé pour remplacer dans le premier vers du premier tercet de « Voyelles » le mot « révolution » par celui de « cycle ». Ce mot, qui est un synonyme de l'une des acceptions de « révolution », celle de « mouvement circulaire », ne saurait, en effet, l'être sinon par jeu de son acception de « bouleversement profond ». Le même jeu sémantique a permis à Rimbaud de remplacer, dans un texte des *Illuminations*, « Matinée d'ivresse », le mot « harmonie » par celui de « fanfare », qui est un synonyme de l'une de ses acceptions, celle d'« orchestre », mais ne saurait l'être, sinon par jeu, de son acception de « jonction par engrenage », métaphoriquement utilisée ici pour désigner l'accouplement.

Cette extension facétieuse de la synonymie à des acceptions non synonymes, dont Rimbaud s'est autorisé pour substituer, dans « Voyelles » et dans « Matinée d'ivresse », un mot à un autre, lui a de même permis de nommer « mammes », dans un quatrain qui est intitulé « Madrigal » sur une liste établie par Verlaine, ce qui tenait lieu à celui-ci d'organe sexuel féminin.

Une acception courante du mot « sein », au singulier, celle d'« organe sexuel féminin », a été en secret utilisée par Bau-

delaire dans « Parfum exotique » : « Je respire l'odeur de ton sein chaleureux », dans « A celle qui est trop gaie » : « Pour meurtrir ton sein pardonné », dans « Au lecteur » : « Le sein martyrisé d'une antique catin » et dans « Le balcon » : « Que ton sein m'était doux ! » Cette acception est également employée dans « La Beauté », où Baudelaire use, pour évoquer la contamination syphilitique, du même verbe « meurtrir » que dans « A celle qui est trop gaie » :

« Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour. » Mais « sein » est, dans ce poème, une syllepse : il ne désigne pas seulement l'organe sexuel contaminé d'une prostituée, Sara la Louchette, muse « malade » et « vénale » de l'auteur des *Fleurs du mal*, mais aussi le sein nourricier auquel il s'abreuve, celui de la Beauté, Verbe divin créateur.

Verlaine publie son premier recueil poétique, *Poèmes saturniens*, quelques mois après avoir appris de Catulle Mendès les secrets de fabrication de l'auteur des *Fleurs du mal*. Dans « Le Léthé de ton sein », très baudelairienne expression d'une des pièces de ce recueil, « Sérénade », le mot « sein » a la même acception que dans les quelques poèmes qui viennent d'être cités. Cette acception est, grâce à une métonymie, attribuée à l'autre sexe dans deux vers d'un poème un peu plus tardif du même recueil, « Marco », qui évoque Lucien Viotti :

Et tel qu'un bambou flexible, son flanc  
Se tordait, faisant saillir son sein blanc.

Rimbaud imite ces vers de « Marco » dans les deux derniers vers de « Madrigal » ; mais il remplace le mot « sein » par celui de « mamme » et utilise – à la suite de Verlaine ? – le mot « flanc » dans son acception de « sein », en l'attribuant au sexe masculin :

La mer a perlé rousse à tes mammes vermeilles  
Et l'Homme saigné noir à ton flanc souverain.

Germain Nouveau, par les « flancs » et le « sein » de la deuxième strophe de « Mendiants », renvoie à ces jeux sémantiques de « Marco » et de « Madrigal » :

Nous avons tant suivi le mur de mousse grise  
 Qu'à la fin, à nos flancs qu'une douleur emplit  
 Non moins bon que ton sein, tiède comme l'église,  
 Ce fossé s'est ouvert aussi sûr que le lit.

Tant dans « Fairy » : « le sein des pauvres », que dans la troisième partie de « Veillées » : « la mer de la veillée, telle que les seins d'Amélie », Rimbaud attribue à l'autre sexe, à l'imitation du Verlaine de « Marco », l'acception d'« organe sexuel féminin » du mot « sein ». « D'Amélie » est un anagramme de « de l'amie », qui se réfère aussi bien à Rimbaud qu'à Verlaine ; cette référence à deux personnes à la fois est censée justifier l'emploi du mot « sein » au pluriel dans une acception qu'il n'a qu'au singulier.

Explication de même ordre pour l'emploi de « sein » au pluriel dans le premier vers de la cinquième strophe de « Mendiants », qui imite la phrase de « Veillées » : « Et pourtant, oh ! pourtant, des seins de l'innocente. » C'est, en effet, à deux personnes à la fois, Verlaine et Nouveau, que se réfère, là aussi, « innocente », Rimbaud ayant successivement abusé de la crédulité de l'un et de l'autre de ses compagnons.

De l'attribution facétieuse à l'homme de cette acception courante du mot « sein » procèdent encore, par le jeu d'une extension de la synonymie, les « mammes » de « Madrigal », dont le pluriel est une synecdoque.

Explication de même ordre encore pour l'emploi de « sein » au pluriel dans un vers au contenu secrètement homosexuel du sonnet interverti de *Sagesse*, pour lequel Verlaine, rivalisant avec le Rimbaud de « Madrigal », a inventé une image d'une inconcevable cocasserie :

Femme et l'œillade de tes seins

C'est encore une fois l'extension facétieuse de la synonymie à des acceptions non synonymes qui a permis à Baudelaire de substituer le mot « gorge » au mot « sein » dans un vers d'un de ses poèmes saphiques, « Femmes damnées – Delphine et Hippolyte » :

Je veux m'anéantir dans ta gorge profonde  
Et trouver sur ton sein la fraîcheur des tombeaux

Comme le mot « mamme », en effet, le mot « gorge » est un synonyme de l'une des acceptions du mot « sein », celle d'« organe nourricier », mais ne saurait l'être, sinon par jeu, de son acception d'« organe sexuel féminin ». Même l'hétérosexualité ne pourrait parvenir à satisfaire l'inassouvisable désir que l'auteur prête ici, pour les besoins de la cause, aux homosexuelles : celui de connaître la plénitude d'un orgasme d'homme...

Rimbaud a, en l'attribuant à l'autre sexe, utilisé dans « Villes I » cette acception facétieuse du mot « gorge » : « La chasse des carillons crie dans les gorges. » Cet assemblage de mots énigmatique oppose secrètement aux homosexuelles leurs homologues masculins, qui peuvent, eux, « s'anéantir dans des gorges profondes ».

Ce jeu sémantique intervient également dans « Fausse conversion », où l'auteur a remplacé, en le surchargeant, le mot « verre » par le mot « gorgée », repris dans l'état définitif, intitulé « Nuit de l'enfer » : « J'ai avalé une fameuse gorgée de poison »...

Les jeux sémantiques altérant le signifiant, qui n'avaient pas été utilisés par Baudelaire, commencent à apparaître dans les textes de Rimbaud à partir de février 1872. Nous nous en tiendrons ici à des exemples de jeux codifiés.

Premier exemple : une secrète substitution du mot « huttes » au mot « dos » dans la première phrase d'un texte des *Illuminations*, « Fête d'hiver », composé au début de l'année 1872 à Paris. Cette substitution, en effet, procède d'une extension facétieuse de la synonymie à des homo-

nymes, unissant une substitution de synonymes, do et ut, et un double calembour, jeu sémantique qui altère le signifiant : dos-do et ut-huttes.

Deuxième exemple : le contenu caché d'une phrase d'un autre texte des *Illuminations*, « Génie », composé par Rimbaud au printemps 1872, à Charleville, où il avait dû retourner en raison des querelles entre Verlaine et son épouse imputables à sa présence à Paris : « Il est l'amour, mesure parfaite et réinventée, raison merveilleuse et imprévue et l'éternité : machine aimée des qualités fatales. » Le jeu de mots, que dénonce la beauté sibylline et extravagante de cette fin de phrase, combine métanalyse et permutations syllabiques : et les ternit tes démêlés, chicanes, ma fatalité.

Dernier exemple : les trois phrases de la première section d'un texte appartenant, lui aussi, aux *Illuminations*, « Phrases », en partie composé vers la fin de juin 1872, à Paris. Rimbaud, craignant que Mathilde ne parvienne à le faire renvoyer à nouveau, tente de décider Verlaine, de dix ans son aîné, à s'enfuir de la capitale avec lui, en y abandonnant son épouse. Le travaillant au corps, il conclut chacune de ses trois « phrases » par une contrepèterie de circonstance :

Quand le monde sera réduit en un seul bois noir pour nos quatre yeux étonnés, – en une plage pour deux enfants fidèles, en une maison musicale pour notre claire sympathie, – je vous trouverai.

Entendez : je vous verrai trou.

Qu'il n'y ait ici bas qu'un vieillard seul, calme et beau, entouré d'un « luxe inouï », – et je suis à vos genoux.

Entendez : et je suis à vous, jeunot.

Que j'aie réalisé tous vos souvenirs, – que je sois celle qui sait vous garrotter, – je vous étoufferai.

Entendez : et je vous foutrai.

Rimbaud en vint à haïr, après en avoir inventé de plus en plus complexes, ces jeux sémantiques altérant le signifiant, qui entraînaient des « bizarreries de style ». Il y renonça de façon soudaine en avril 1873 : on n'en rencontre pratiquement plus ni dans *Une saison en enfer*, ni dans les neuf derniers textes des *Illuminations*, composés après le drame de Bruxelles, six à Roche et les trois ultimes, « Vagabonds », « Royauté », et « Conte », à Londres, en 1874.

De Verlaine, qui l'invite à venir à Paris en septembre 1871, Rimbaud apprend le peu qui lui reste encore à découvrir des secrets de fabrication de l'auteur des *Fleurs du mal*. Désireux de rivaliser avec cette autobiographie d'un poète débauché et syphilitique, ayant secrètement fait de son mal le référent générateur de sa création, il conçoit le projet d'une œuvre composée de textes en prose, cachant l'autobiographie d'un poète atteint d'un mal vénérien d'ordre moral, et non plus physique, l'homosexualité. A cette fin, il commence, pendant son séjour dans la capitale, la chronique de sa liaison avec le mari de Mathilde. La composition des pièces, qui subit une interruption de trois mois en 1873, s'étend, *grosso modo*, sur deux ans et demi.

Le manuscrit définitif est, à peu près certainement, confectionné pendant le second trimestre de l'année 1874, à Londres. Rimbaud passe d'abord en revue tous les textes ressortissant à son projet autobiographique et en sélectionne cinquante-quatre, qui se répartissent en cinq groupes correspondant à des périodes déterminées de sa vie amoureuse : neuf datent des débuts de sa liaison avec Verlaine à Paris ; douze de son exil à Charleville en 1872 ; douze, des quatre mois qui ont suivi les retrouvailles du couple, passés pour moitié à Paris et pour moitié à Bruxelles ; douze, des premiers séjours à Londres et à Roche ; les neuf derniers, enfin, d'après le drame de Bruxelles. Entre ces groupes, dont les pièces sont dispersées dans l'œuvre, il existe donc une proportion numérique, comme il en existe une entre les trois cycles des « amours du poète » des *Fleurs du mal* : seize pièces pour le cycle de

Jeanne et huit pour chacun des deux autres dans la première édition ; dix-huit, neuf et neuf dans la seconde.

Puis, pour pouvoir les regrouper, Rimbaud retranscrit ensuite les deux tiers des cinquante-quatre pièces qu'il a préalablement sélectionnées. Il en intègre certaines dans des œuvres composées de plusieurs parties et d'autres dans des ensembles ordonnés de textes, combinant, pour constituer ces derniers, le chevauchement de textes d'un feuillet sur un autre et la systématisation de traits de séparation de diverses longueurs. Il a également utilisé un système complexe de titres et sous-titres et de numéros, grâce auquel il a pu faire entrer des textes non retranscrits dans certaines des œuvres composées de plusieurs parties.

Ces œuvres composées et ces ensembles cachent, les uns comme les autres, des cycles référentiels, c'est-à-dire des suites de pièces ayant le même référent générateur. Rimbaud a, là encore, pris Baudelaire pour modèle : toutes les pièces comprises dans la première section des deux premières éditions des *Fleurs du mal*, « Spleen et Idéal », contribuent à former des cycles référentiels qui sont, comme ceux des *Illuminations*, d'ordre autobiographique. C'est sans doute cette insoupçonnable structure cyclique de « Spleen et Idéal » qu'évoque allusivement la célèbre formule de Barbey d'Aurevilly, « une architecture secrète<sup>3</sup> ».

Si l'on compare aux deux premières éditions du livre de Baudelaire le manuscrit des *Illuminations*, en posant – pour reconstituer ce dernier – que l'ordre de la publication des textes dans *La Vogue* et dans l'édition Vanier de 1895 reflète celui dans lequel l'auteur avait classé ses feuillets volants, il apparaît que Rimbaud avait élaboré un système d'analogies fictives, censé lui permettre de transposer dans son œuvre la structure de la deuxième édition des *Fleurs du mal*, qui s'avère donc avoir été, même sur ce plan, son modèle<sup>4</sup>.

---

3. Cf. à paraître : Claude Zissmann, *Le sujet des Fleurs du mal*.

4. Cf. à paraître : Claude Zissmann, *Le chiffre des Illuminations*.

De cette transposition, pas de preuve formelle, juste des indices ; mais c'est une hypothèse pertinente : elle seule peut fournir une raison d'être plausible à la structuration laborieuse du manuscrit, dont elle rend compte jusque dans ses détails les plus bizarres. De la mise au jour de cette transposition, on est en droit de conclure que l'ordre de classement des feuillets du manuscrit, en partie fixé par la pagination à l'encre des neuf premiers, du douzième et du dix-huitième, est bien celui que reflète l'ordre de publication des textes ; cet ordre doit donc être respecté par les éditeurs des *Illuminations*<sup>5</sup>.

Le titre, connu grâce à Verlaine, que Rimbaud avait l'intention de donner à son œuvre, *Illuminations*, condense en lui deux sens, l'un français (langue de l'œuvre), « visions d'un illuminé », l'autre anglais (langue du sous-titre prévu, « coloured » ou « painted plates »), « enluminures ». Mais le déchiffrement des textes, qui dévoile leurs dessous, révèle que ces deux sens du titre sont l'un et l'autre trompeurs : l'apparence de visions ou d'enluminures de ces « *Illuminations* » n'est qu'un faux-semblant.

La poésie cache, tant dans les *Fleurs du mal* que dans les *Illuminations*, un jeu créateur mêlant jusqu'à les confondre dissimulation facétieuse et transmutation esthétique d'un référent générateur d'ordre autobiographique. Ce jeu a pour principale fin d'obtenir par dérèglement sémantique des images d'une étrange beauté ; mais il n'est rien de plus qu'une alchimie verbale, qui « manque à notre désir » : la poésie – constate Rimbaud dans la dernière phrase du dernier texte des *Illuminations*, « Conte » – s'avère impuissante à changer effectivement la vie ; son seul pouvoir réel est d'en changer l'apparence.

Ce pouvoir, que Rimbaud dédaigne en 1874, n'a pas paru aussi négligeable à tous les Voyants ; en porte témoignage

---

5. Cf. Rimbaud, *Illuminations*. Claude Zissmann, *Ce que révèle le manuscrit des Illuminations*, Paris, Le Bossu Bitor, 1990.

l'épigraphe polysémique d'un conte cruel de Villiers de l'Isle-Adam, « Vera ». Publiée dans *La semaine parisienne* en mai 1874, cette épigraphe, qui se réfère par son sens caché aux deux derniers vers d'« Une charogne », de Baudelaire, a été confectionnée à l'intention de Mallarmé, cruellement éprouvé en septembre 1873 par la mort d'Éttie Yapp, muse de sa période créatrice ; elle affirme que, pour certains poètes représentatifs de « La physiologie moderne », l'image, « la forme du corps » – d'essence divine, puisque Dieu est censé avoir créé l'homme à son image – lui est plus essentielle que sa « substance », la vie.

...Rimbaud, lui, refuse d'être plus longtemps dupe « et s'opère, vivant, de la poésie ».



# Interprétation et illumination

---

*Jean Allouch*

*« Je travaille à me rendre voyant » écrit l'un.  
« Qui cache son fou meurt sans voix » dit l'autre.  
Tics tics et tics ! Voilà bien des soucis d'histrion.  
Qui ne bâillonne son fou vit en pitre, leur ré-  
pondrai-je.*

*F. Ponge, Comment une figure de paroles  
et pourquoi, Paris, Flammarion, 1977, p. 100.*

**V**oici tout d'abord un fait clinique en lui-même plutôt mince mais ouvrant sur une détermination qui, elle, ne l'est pas. Il est admis qu'une telle démarche ne saurait être qu'abusive hormis un étayage raisonné de chacun de ses pas.

## Le fait clinique

Il se laisse construire à partir d'un trait noté chez sa malade par Lacan, dans la monographie de sa thèse, mis tout d'abord à l'enseigne de l'« interprétation rétrospective ».

[...] Elle nous dit par exemple se souvenir d'avoir vu, sans y prendre garde, tout d'abord un dessin de propagande antituberculeuse, représentant un enfant menacé par une épée suspendue au-dessus de lui. C'est seulement quelques mois après (elle en a un souvenir, distinct du premier fait) qu'elle a compris que ce dessin visait la destinée de son fils<sup>1</sup>.

---

1. J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975, p. 216.

Il y aurait donc eu deux temps : l'instant de voir une image, puis, plus tard, la conclusion sur un sens alors attribué à cette image. Ceci justifie le qualificatif « rétrospectif » ; en revanche, si l'on envisage le concept d'interprétation en son sens strict, symbolique, on peut douter de la pertinence de son emploi ici : on ne voit pas, en effet, sur quel signifiant, au sens de Lacan, Marguerite se serait fondée pour forger, à partir de l'image dont elle se souvenait, le sens qu'elle lui octroie par après. Rien n'indique que l'image mentionnée ait été lue, fût-ce dans un second temps, comme on peut lire un idéogramme. Il n'y a ici aucune trace d'un fonctionnement symbolique de type rébus à transfert.

Nous ne pourrions donc, quant à nous aujourd'hui, parler d'interprétation ; et Lacan aurait, plus encore qu'il ne le croyait, raison de soutenir que

[...] de nombreuses interprétations sont *des illusions de la mémoire*, c'est-à-dire représentent des objectivations illusoire, dans le passé, d'images où s'expriment soit la conviction délirante (la maison et l'enfant), soit des complexes affectifs qui motivent le délire (conflit avec la sœur, voir plus loin<sup>2</sup>).

Mais qu'en est-il de l'image en question ? Interrogée, la responsable de l'information au Comité national contre les maladies respiratoires et la tuberculose, dont tout atteste la fiabilité du propos, nous certifie qu'une telle image n'a jamais existé, en tout cas certainement pas dans l'époque que nous lui désignons (entre mars 1922 et août 1931, dates de l'éclosion puis de la résorption du délire de Marguerite). Marguerite aurait-elle tout inventé *ex nihilo* ?

Cette illumination, ainsi que nous allons devoir l'appeler, peut être rattachée au décès d'une camarade d'enfance de Marguerite, après quelques années d'évolution d'une tuberculose pulmonaire<sup>3</sup>. Ce trait représente une première articu-

---

2. J. Lacan, *De la psychose...*, *op. cit.*, p. 216.

3. J. Lacan, *De la psychose...*, *op. cit.*, p. 223.

lation entre maladie pulmonaire et mort de l'enfant. Lacan note l'apparition des premiers signes de « déficience psychique » à ce moment-là, soit en 1909. Quant à l'incidence, à plus long terme, de l'événement, il note aussi que cette mort inspirera l'écriture du *Détracteur*, roman tout entier orienté vers son final, la souffrance d'une mère confrontée à la mort de son enfant.

Pourtant, si ces deux références rendent quelque peu compte du choix d'un sens donné à l'image inventée, elles n'expliquent en rien sa construction. C'est alors que la personne consultée nous apprend qu'il y eut, dans la période concernée, non pas une mais deux campagnes antituberculeuses, et qui prirent appui sur les deux images<sup>4</sup> suivantes :



Figure 1



Figure 2

4. Nous remercions le Comité national contre les maladies respiratoires et la tuberculose d'avoir mis à notre disposition les deux photos originales à partir desquelles les esquisses ci-dessus ont été dessinées.

La figure 1 représente un enfant menacé, la figure 2 une épée suspendue. Mais il n'y a pas cette image d'« un enfant menacé par une épée suspendue au-dessus de lui ».

La lutte antituberculeuse fait fonds commun entre le dire de Marguerite et les images ci-dessus reproduites (malheureusement sans couleurs) ; ceci indique que Marguerite n'aura pas créé *ex nihilo* l'image qu'elle décrivait à Lacan. Elle l'aura, en revanche, composée elle-même à partir de ces figures 1 et 2. Ainsi s'expliqueraient les deux temps soulignés par Lacan : ce ne serait qu'après avoir vu la seconde image (celle de l'épée suspendue ? Cela paraît vraisemblable si les « lauriers » désignent les résultats obtenus par une première campagne) que Marguerite aurait composé la sienne en lui donnant le sens d'un avertissement, à elle adressé, qu'on en voulait à la destinée de son fils. *Il s'agit d'une composition, d'un véritable montage.*

Si on l'analyse en prenant pour référence cette seconde image (fig. 2), l'image composée peut être dite présenter l'enfant à la place des lauriers. Ceci, y compris pour la portée métaphorique des lauriers, fait plus qu'entrer en résonance avec la folie à trois au moins en laquelle Marguerite est prise<sup>5</sup>. Mais il y a plus décisif. En effet, cette survenue de l'enfant en lieu et place des lauriers réclame la suppression de l'image de la femme porteuse de l'enfant ainsi que celle des serpents menaçants. Pour quelle raison ? Dans la figure 1, la menace vient d'en bas ; elle vient d'en haut dans la figure 2 ; or, comme la femme, figure 1, porte l'enfant vers le haut pour l'éloigner de la menace d'en bas, si ce geste de « déporter vers le haut » était maintenu par-delà l'adjonction de l'épée, donc de la menace d'en haut, il changerait de valeur, allant même jusqu'à prendre un sens opposé, la femme offrant alors l'enfant à la menace au lieu de l'en préserver. L'image composée et décrite par Marguerite est

---

5. Cf. J. Allouch, *Marguerite, ou l'aimée de Lacan*, Paris, EPEL, 1990, en particulier p. 335-338 et 371.

donc bien semblable à celle dessinée ci-dessous (fig. 3) ; il ne saurait y avoir une pure et simple juxtaposition des deux images « réelles », que ce soit avec ou sans la substitution enfant/lauriers (fig. 4 et fig. 5).

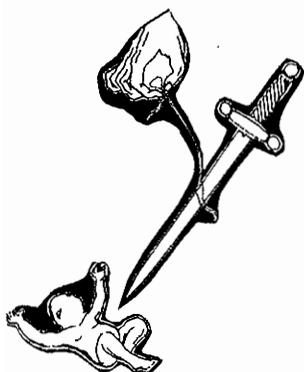


Figure 3



Figure 4



Figure 5

Afin d'étudier cette composition en tant que fait clinique, notons la position de cette image dans le cas. Elle n'y apparaît en rien isolée ; bien au contraire, elle y aurait une fonction ordonnatrice. C'est en tout cas ce que semblent indiquer les deux traits suivants.

– Analysant le délire de Marguerite<sup>6</sup>, j'ai pu souligner que l'érotomanie repousse l'acte, tandis qu'à l'opposé le délire de revendication pousse à l'acte. Or l'image érotomaniacque par excellence est celle de la femme portant l'enfant, tous deux élevant, face aux persécutrices assemblées en foule, le drapeau blanc à fleurs de lys de la royauté. Dès lors « les fleurs de lys », autrement dit la femme et l'enfant mis sous la protection du prince objet érotomaniacque, « flottent sur Paris loin des serpents qui rampent ». Interdite, la foule

---

6. J. Allouch, *Marguerite, ou l' Aimée de Lacan*, op. cit., chap. 11.

recule et lance à la persécutée une épée « en lustre rebelle<sup>7</sup> ». Ainsi repère-t-on que *l'érotomanie lie autrement les mêmes composantes* rencontrées figure 4 : la femme portant l'enfant (ils sont en blanc, couleur de la royauté, aussi bien dans le poème érotomaniaque que figure 4), les serpents rampants (leur menace est imminente figure 4, plus lointaine dans l'érotomanie), l'épée (qui, dans l'érotomanie, se retourne puisque, loin de menacer la femme et l'enfant, elle leur sert à menacer celles qui les menacent). L'image érotomaniaque serait quelque chose comme ceci :



Figure 6

– Le second indice d'une fonction ordonnatrice de l'image composée apparaît plus tranché encore. La difficulté essentielle de l'analyse du délire de Marguerite consistait à lier le thème de la protection de l'enfant et celui de la condamnation d'une sexualité féminine mise sous l'égide de la prostitution. J'ai pu, me semble-t-il, résoudre ce problème, en supplémentant le délire d'un point de systématisation certes

---

7. J. Lacan, *De la psychose...*, op. cit., p. 194.

non explicite, certes manquant, mais efficient : le meurtre de l'enfant posé comme écriture du rapport sexuel. Or, confirme cette analyse ce que nous pouvons noter figure 1, à savoir qu'un des serpents vient comme toucher la femme en un lieu le plus proche possible de son sexe. De ce point de vue, c'est de cela qu'elle écarte l'enfant, l'acte sexuel étant alors vécu comme portant atteinte à la vie de l'enfant. Nous apparaît alors décisif le fait que l'absence de liaison entre les deux thèmes centraux du délire correspond à la construction de l'image composée *en tant qu'y manque le dessin de la femme attaquée par le serpent*.

La composition de l'image que Marguerite décrivait à Lacan n'est donc pas un élément isolé ni même adjacent au regard de sa problématique délirante ; elle apparaît au contraire, y compris dans ce qu'elle ne dessine pas, comme un montage où viennent se croiser les deux problématiques majeures du délire, celle qui donne au délire son caractère « centrifuge » (ainsi que le notait Lacan) et celle de la déclaration de sexe.

## Interprétation et illumination

*Si nous tenons pour acquise la distinction lacanienne du réel, du symbolique et de l'imaginaire, nous ne pouvons en aucune façon qualifier d'« interprétation », le fait clinique que nous venons de distinguer. Plus même, la thèse de Lacan nous invite à lui donner son nom d'illumination.*

L'illumination apparaît comme étant le régime majeur, peut-être unique, de l'établissement de l'évidence du sens (non pas sa certitude) dans le délire de Marguerite. Avec ce concept d'illumination, nous prenons acte de ce que ce délire se différencie nettement des délires étayés sur un certain nombre de jeux proprement signifiants, dont les exemples fourmillent dans les écrits psychiatriques les plus classi-

ques<sup>8</sup>, délires qu'exemplifie pour nous celui du président Schreber (par exemple dans l'usage contrapensécutif de signifiants comme tels que Schreber est contraint de mettre en œuvre contre les paroles des rayons divins<sup>9</sup> – cette stratégie joue de l'homophonie, autrement dit du signifiant au sens de Lacan). Le délire schrebérien est d'*interprétation* au sens où il met en jeu une lecture interprétative censée désamorcer la persécution de la lettre. *Schreber est un lecteur, Marguerite une visionnaire*. Sa folie est celle d'une « illuminée » – terme parfois pris comme générique pour désigner le fou et exemplifié avec le don Quichotte.

## 1. Lacan

Dans la thèse de Lacan, les indications ne manquent pas qui nous invitent à distinguer interprétation et illumination. Reprenant un dire de Marguerite, Lacan parle du caractère « illuminatif<sup>10</sup> » de l'entrée de Pierre Benoit dans le délire et, de même, à propos de la première identification systématique du délire, celle de C. de la N. alors reconnue comme étant à l'origine de tous les malheurs qui arrivent à Marguerite<sup>11</sup>.

On trouve certes, dans la monographie, le terme « interprétation » utilisé pour épingle certains traits du cas. Pourtant, Lacan en précise la portée d'une façon telle que cette « interprétation » finit par se laisser ranger dans la liste des modes de l'illumination. D'une part, Lacan dénie à ces interprétations toute valeur raisonnante, les distinguant ainsi nettement des interprétations dont avaient fait état Sérieux

---

8. On se reportera surtout à l'ouvrage de Sérieux et Capgras sur *Les folies raisonnantes* (1<sup>re</sup> éd., 1905, Marseille, Laffitte reprints, 1982), ainsi qu'aux écrits cliniques de Pinel, Kraepelin, Legrand du Saulle, Clérambault, etc.

9. Cf. J. Allouch, *Lettre pour lettre*, Toulouse, Erès, 1984, p. 197-218.

10. J. Lacan, *De la psychose...*, *op. cit.*, p. 165.

11. *Ibid.*, p. 233.

et Capgras<sup>12</sup>. Ceci est d'ailleurs cohérent avec les oppositions, forgées dans la thèse, entre compréhension et interprétation, délire et rêve (la « clarté significative » – autre nom pour l'illumination – du délire n'appelle pas l'interprétation, l'obscurité du rêve la nécessite). Lacan va, d'autre part, dans le droit-fil de cette distinction délire/rêve, intégrer ces « interprétations » dans « le cortège des troubles de la perception et de la représentation<sup>13</sup> » pour finir par les qualifier de « prétendues interprétations<sup>14</sup> ». Il a déjà alors, en précisant les caractères propres de l'interprétation délirante dans le cas de Marguerite, intégré cette « expérience saisissante » dans le cadre des illuminations<sup>15</sup>. Bref, ces prétendues interprétations relèvent d'autant moins d'une logique du signifiant, d'autant plus de l'« imagination créatrice<sup>16</sup> » que cette imagination prend toute sa portée significative de n'être pas cadrée par cette logique. Il y a « prédominance de l'activité imaginative<sup>17</sup> », notamment pour la raison que la folie de Marguerite comme phénomène de connaissance reste de l'ordre d'une pensée prélogique<sup>18</sup>. Il s'agit d'une structure des représentations morbides autre que celle de la normale<sup>19</sup>. A ce propos, Lacan va même jusqu'à proposer le nom de « formes de la pensée paranoïde<sup>20</sup> ». On ne saurait être plus clair pour ce qu'il en est de la distinction entre interprétation proprement dite et prétendues interprétations qui, au titre d'illuminations, se rangent dans cette pensée prélogique, paranoïde. Lacan n'a pas encore de nom pour ce mode d'une pensée pourtant déjà reçue par lui comme connaissante, mais la chose est bel et

---

12. Sérieux et Capgras, *Les folies raisonnantes*, *op. cit.*, et Lacan, *De la psychose...*, *op. cit.*, p. 210 et 291.

13. J. Lacan, *De la psychose...*, *op. cit.*, p. 271.

14. *Ibid.*, p. 292.

15. *Ibid.*, p. 211.

16. *Ibid.*, p. 291 et 341.

17. *Ibid.*, p. 242.

18. *Ibid.*, p. 341.

19. *Ibid.*, p. 287.

20. *Ibid.*, p. 297.

bien là qui méritera bientôt le nom de connaissance paranoïaque. La connaissance paranoïaque est d'abord cette forme spécifique du connaître que Lacan relève dans la paranoïa.

## 2. Freud

Il n'est pas sans importance de faire valoir le jeu entre interprétation et illumination en se référant au *Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, texte où l'on tombe, d'emblée, sur l'illumination. On la trouve en effet dans le couple « sidération et lumière » qu'une dernière traduction en français rend par : « stupéfaction et illumination<sup>21</sup> ». C'est pour discuter la portée de ce couple conceptuel que Freud introduit son désormais fameux *famillionnaire* (de même, vaut d'être souligné le fait que le premier raccord que Freud établit entre mot d'esprit et symptôme se produit nommément avec une hallucination. Il s'agit de celle que lui rapporte Cécilie M. voyant, dans cette hallucination qui la poursuivait, Breuer et Freud pendus. Une interprétation symbolique la réduit définitivement : Breuer et Freud lui ayant successivement refusé un médicament, elle en vint à penser, par-devers elle : « Ces deux-là se valent, l'un est bien le *pendant* de l'autre<sup>22</sup>. » Mais justement, en tant que troubles de la perception, de la mémoire ou encore de la croyance, les manifestations psychotiques chez Marguerite ne se laissent pas ainsi réduire par l'interprétation symbolique).

Freud nous rapporte<sup>23</sup> que, selon Lipps reprenant les travaux d'Heymanns, l'illumination fonctionne en deux temps, formant ainsi avec la stupéfaction une sorte de parcours en double boucle.

---

21. S. Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, trad. D. Messier, Paris, Gallimard, 1988.

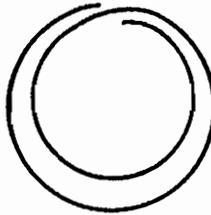
22. *Ibid.*, p. 10. Cette liaison a été faite par J.-C. Lavie dans sa préface à cet ouvrage.

23. *Ibid.*, p. 40-50.

Ainsi dans le mot d'esprit *famillionnaire*

- **stupéfaction** (provoquée par le caractère hors sens du mot entendu), puis
- **illumination** (il y a bien là un sens que je n'ai tout d'abord pas saisi), puis
- **nouvelle stupéfaction** (provoquée par le fait qu'ait eu lieu cette séquence stupéfaction/illumination), puis
- **nouvelle illumination** (de ce que toute l'affaire ne tenait qu'à un jeu strictement symbolique, qu'à un signifiant ayant représenté le sujet auprès d'un autre signifiant, ainsi « pendus » représentant S auprès de « pendants »).

stupéfaction

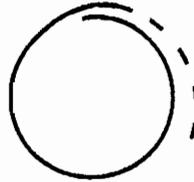


illumination

C'est le mot lui-même, dit Freud, qui, dans cette seconde illumination, s'avère avoir porté toute la responsabilité de l'affaire. Or, il n'y a pas, dans les « pseudo-interprétations » chez Marguerite, cette seconde illumination où s'entrevoit l'incidence du symbolique comme tel. L'image composée apparaît bien une illumination dont le sens s'avère subitement révélé. Mais déterminer à quoi tient la responsabilité de l'affaire n'est pas résolu par une seconde illumination qui ne survient pas. La mesure de ce manque est d'ailleurs donnée par celle des hésitations de Lacan à préciser à quoi revient cette responsabilité (à une perception défectueuse, à une erreur de mémoire, à un trouble de la croyance, à un défaut de logification ?). Chez Marguerite,

nous ne trouvons donc qu'une partie de la double séquence.  
Ce qui se laisserait écrire :

stupéfaction



illumination

Ceci étaye la thèse ici présentée, celle d'une distinction nette à faire entre interprétation et illumination. De cette netteté, la lecture de Léo Strauss nous fournira une confirmation.

### 3. Léo Strauss

Introduisons ce que cet auteur peut apporter à notre problématisation de l'illumination par une note personnelle. Écrivant la quatrième partie de *Lettre pour Lettre*, intitulée « fonction persécutive de la lettre », je ne pus faire autrement que de me tourner vers le célèbre article de Léo Strauss « La persécution et l'art d'écrire ». Or il n'y avait là pas la moindre trace, dans ce texte au titre pour moi prometteur, d'une confirmation de ce que j'avais sur le caractère persécutif de la littéralité comme telle, comme trans, comme translittérale. Ce ne fut pourtant qu'après avoir étudié le cas de Marguerite que je pus me rendre compte à quel point j'avais tort de m'en tenir alors au vécu d'une déception. De fait, cette déception était motivée, mais je ne savais pas faire vertu de ce malheur.

Dans ce texte, Strauss parle du « lire entre les lignes ». Ceci ne collait pas avec ce que je marquais quant au statut du chiffre, à savoir un lire précisément *pas entre* les lignes mais, plus simplement, *les* lignes. Léo Strauss conçoit son lire entre les lignes en situation, celle d'un écrivain subissant une pression orthodoxe appuyée (cas des pays totalitaires ou sous joug inquisitorial, mais aussi des psychanalystes pour peu qu'ils aient quelque chose à faire savoir). Selon Strauss, un tel écrivain, lui-même en rupture de ban avec l'orthodoxie, ne peut espérer se faire entendre qu'en s'adressant à deux publics simultanément : le public orthodoxe (particulièrement représenté par les organismes de censure), qui doit ne rien trouver à condamner dans le texte et un public susceptible d'être au parfum, capable de saisir que l'auteur écrit, « en fait », tout autre chose que ce qu'il paraît avoir écrit à première vue. Or, si un texte ainsi doublement adressé était porteur d'un critère proprement symbolique permettant de distinguer sans plus hésiter le dire « effectif » de l'auteur de ses énoncés manifestes et orthodoxes qui cachent l'autre dire, d'un critère définitivement décisif (tel le déchiffrement de Champollion balayant sans reste toutes les lectures « illuminées » des hiéroglyphes), tout le monde saisirait de quoi il s'agit, et l'auteur, d'aventure, serait purement et simplement condamné. Le texte doit certes comporter des indications qui marquent, aux yeux avertis de certains, qu'il convient de le lire entre les lignes, de chercher ce qu'il dit effectivement sous le couvert de ce qu'il fait semblant de dire, mais *ce critère lui-même* (qui, en cela, n'est pas un déterminatif) *doit rester incertain*. L'auteur doit en effet garder la possibilité de répondre au censeur qui aurait senti passer un vent de fronde dans son texte : « Absolument pas ! Vous n'avez d'ailleurs aucune preuve ! » ; tandis que, de l'autre côté, son lecteur « véritable » doit pouvoir être sûr qu'il lit bien ce que l'auteur a voulu dire. Étant donné la première exigence, la seconde ne peut jamais être claire et distincte. Autrement dit cette écriture sous persécution politique ou idéologique *se doit de se refuser* l'usage d'un critère proprement symbolique ; son régime est, doit rester celui que

nous avons isolé comme étant caractéristique de l'illumination en tant que distincte de l'interprétation (comme, chez Lacan, le signe se différencie du signifiant<sup>24</sup>).

Marguerite voit, dans la campagne antituberculeuse qui s'étale sous ses yeux, l'acte en sous-main de certains cherchant à l'informer du danger qui pèse sur son fils. L'écrivain straussien se trouve dans une position identique à celle des persécuteurs de Marguerite. Il écrit en vue de provoquer chez quelques-uns de ses lecteurs cette illumination où ils sauront lire autre chose que ce qui est manifestement écrit.

---

24. Ceci éclaire singulièrement la phrase de Lacan mise en exergue de *Lettre pour lettre* d'une façon dont on admettra, lisant la présente étude, le caractère anticipé : « D'abord que, sous prétexte que j'ai défini le signifiant comme ne l'a osé personne, on ne s'imagine pas que le signe ne soit pas mon affaire ! Bien au contraire c'est la première, ce sera aussi la dernière. Mais il y faut ce détour. » (Lacan, « Radiophonie », *Scilicet* 2/3, Paris, Seuil, 1970, p. 65). « La première », lisons : l'illumination ; « la dernière », lisons, comme on peut s'y attendre, plutôt une question qu'une affirmation : quel savoir d'R.S.I. est-il possible, dès lors que ce ternaire ne saurait sans inconséquence majeure être abordé par le seul symbolique ? L'exercice nodologique – question dont ce fut pour moi un acquis de ce colloque de m'avoir permis de la formuler – aurait-il le statut d'une connaissance paranoïaque d'R.S.I. ?

NOTE DE PAR APRÈS : ce n'est qu'après avoir bouclé l'écriture de cette intervention que me fut signalée par Marie-Magdeleine Chatel l'intervention de Lacan conclusive des journées de novembre 1975 de l'EEP. Voici une partie de cette intervention : « Le support de l'imaginaire, du symbolique et du réel, le nœud borroméen entre eux pour tout dire, c'est quelque chose que nous n'abordons que du fait que la connaissance paranoïaque existe. Ma théorie, comme il fallait s'y attendre, du fonctionnement du discours analytique est de cet ordre, et c'est bien justement en quoi j'ai besoin maintenant de donner sa consistance propre au symptôme [...]. » (Lettres de l'école, n° 24, juillet 1978, p. 249). C'était avoir dit, douze ans avant, ce que je conclusais de notre colloque et qui m'apparaissait nouveau ! Alors ? Cryptomnésie ? On ne s'en tire pas à si bon compte. Un mot ne saurait faire négliger qu'ayant entendu Lacan en 1975, j'étais hors d'état d'en faire cas, tandis que je me trouvais en faire cas sans le savoir à l'instant même où je le croyais mien (si un tel possessif a le moindre sens). La levée de la cryptomnésie n'est pourtant pas sans conséquence, puisqu'elle permet de repérer la conjecture selon laquelle la connaissance paranoïaque d'R.S.I. serait sinthome exclu, que le sinthome, autrement dit, aurait la valeur d'un recours contre (y compris au sens de : tout contre) la connaissance paranoïaque. On remarquera aussi qu'il y a, dans ce texte de Lacan, une récusation explicite du caractère décisif du discours analytique, ici tout entier résorbé dans la connaissance paranoïaque.

L'analyse de Léo Strauss nous importe pour cette raison qu'elle démontre le caractère nécessaire de la distinction illumination/interprétation en faisant valoir que l'illumination, parfois, se doit de se passer de tout trait symbolique qui, décidément, ferait pencher la lecture dans un sens plutôt que dans un autre. Nous avons vu que, descriptivement, les deux concepts étaient à distinguer. Léo Strauss nous apprend qu'en certains cas tout au moins, cette distinction elle-même s'impose prescriptivement.

Il est non moins remarquable que

ce type particulier de littérature, dans lequel la vérité sur toutes les questions cruciales est présentée *exclusivement* [je souligne] entre les lignes<sup>25</sup>

répond à une persécution d'un mode bien particulier. Ce n'est plus ici la lettre comme telle qui persécute, mais, au contraire, son défaut, l'impossibilité de s'y attacher comme à un recours.

Ainsi nous apparaît-il que l'illumination doit être prise en compte en tant que telle. Limitons-nous à quelques indications supplémentaires susceptibles de nous aider à préciser son statut.

## Illuminations : repères

### 1. Rimbaud

En ce qui le concerne, comment mieux faire que de renvoyer à l'article de M. Claude Zissmann, dans ce même numéro de la *Revue du Littoral*, notamment à ce qu'il souligne concernant les jeux justement dits « sémantiques », mais aussi à ce que Zissmann nous dit d'une poétique si particulière et de son abandon ?

---

25. Cf. Léo Strauss, *La persécution et l'art d'écrire*, Paris, Presses-Pocket, 1989, p. 58.

Un tel abandon marque, autant que cela puisse l'être, le caractère événementiel de l'illumination<sup>26</sup>. L'illumination est une rupture soudaine, un franchissement où certes un sujet accède à un certain savoir qu'il reçoit comme vrai, *mais d'une vérité en attente de sa preuve*. Sans ce suspens de la preuve dans l'illumination, comment concevoir qu'on puisse, comme cela se voit parfois, en venir à écarter comme non valide le savoir de l'éblouissante vérité ? Ici Rimbaud radicalise les choses, lui qui devait non pas seulement écarter telle et telle illumination mais renoncer au style même qu'impose l'illumination, autrement dit, à nous en remettre ici à ce que Lacan a pu dire du style, à son objet ?

Ainsi l'abandon rimbaldien de l'illumination peut-il nous évoquer un autre abandon, celui de l'illumination des anagrammes chez Saussure.

Porteuse d'un savoir vrai, mais en manque de sa certitude, l'illumination intervient aussi dans le discours scientifique, notamment là où il invente. Dans l'illumination, le sujet croit détenir *la clé*. En ce sens, nous ne serons guère étonnés de voir Lacan, dans sa thèse, se dire lui-même, d'une façon proche de celle de sa patiente, habité par telle ou telle illumination<sup>27</sup> – et ceci donne une portée différente de celle qu'on a pu lire à cette référence au *Siècle des lumières* qui fait enseigner aux *Écrits* en leur quatrième de couverture (plusieurs pages de thèse sont consacrées à Rousseau).

## 2. Saussure

Donnons sans plus les deux textes, inauguraux et conclusifs, repris de l'étude de Piersens. Tout d'abord l'illumination elle-même :

---

26. M. Piersens, « La tour de babil », in *Recherches* n° 16, CERFI, 1974.

27. Cf. J. Lacan, *De la psychose...*, *op. cit.*, p. 262. En mettant en rapport les différents thèmes du délire de Marguerite et les variations grammaticales du paradigme freudien : « Je l'aime, lui », Lacan écrit que ces variations « expliquent de façon lumineuse [je souligne] la structure du délire ».

[...] je puis vous annoncer que je tiens maintenant la victoire sur toute la ligne. J'ai passé deux mois à interroger le monstre, et à n'opérer qu'à tâtons contre lui, mais depuis trois jours je ne marche plus qu'à la grosse artillerie... Tout le phénomène de l'allitération (et aussi des rimes) qu'on remarquait dans le Saturnien, n'est qu'une insignifiante partie d'un phénomène plus général, ou plutôt *absolument total* (souligné F.S.).

Et maintenant la raison de son abandon :

Quand un paragramme apparaît, il semble que ce soit la lumière. Puis quand on voit qu'on peut en ajouter un deuxième, un troisième, un quatrième, c'est alors que, bien loin qu'on se sente soulagé de tous les doutes, on commence à n'avoir plus la même confiance absolue dans le premier : parce qu'on arrive à se demander si on ne pourrait pas trouver en définitive tous les mots possibles dans chaque texte...

### 3. Sakharov

Quelle étrange chose que ce statut du KGB tel qu'on peut l'appréhender en lisant les *Mémoires* de Sakharov<sup>28</sup> ! Approchons-la depuis quelques traits typiques de la sorte de persécution subie par Sakharov.

– Un jour<sup>29</sup>, dans un escalier, Sakharov croise le maréchal Nedeline qui avait dirigé, militairement, les opérations de la première explosion thermonucléaire soviétique dont Sakharov avait été le technicien supérieur – cette explosion ayant fait des morts, ce fut le tournant décisif de l'itinéraire de Sakharov, celui à partir duquel il allait s'enfoncer dans l'autopunition pour le reste de ses jours, corde sur laquelle la chère Elena Bonner allait tirer jusqu'à plus soif ainsi que l'ont parfaitement vu, d'un imprévisible et certes non recherché

---

28. Andreï Sakharov, *Mémoires*, Paris, Seuil, 1990.

29. *Ibid.*, p. 221-222.

commun accord, Soljenitsyne et ... le KGB<sup>30</sup> ! Sakharov, alors, s'interroge : Nedeline ne le reconnut-il pas ou fit-il mine de ne pas le connaître ? Nedeline lui signifierait-il ainsi qu'il n'était plus membre, lui, Sakharov, de l'*establishment* ? Mais l'important est ici que Sakharov *ne sait pas* répondre aux questions qu'il se pose, et c'est cette absence d'un sens à donner à cet événement du non salut, donc ce maintien de l'énigme comme telle qui prend alors une fonction persécutive.

– L'historiole s'éclaire si on la rapporte à une précédente rencontre avec Nedeline, lors du pot où l'on se félicitait du succès de l'explosion : déjà tourneboulé par les conséquences de ses actes, Sakharov osa signifier devant tous son pacifisme, et Nedeline de lui répliquer, mais *en parabole*, qu'il n'avait qu'à faire son travail et laisser les militaires et les politiques faire le leur. Même si la parabole paraît véhiculer un sens assez clair (celui que je viens de dire), il reste qu'à la différence du rébus elle s'offre à la glose indéfinie laissant ainsi place au suspens du sens qu'indique la question : « Était-ce bien cela qu'on a voulu dire ? » Comme si qui parle ainsi en paraboles lançait un défi au lieu de son adresse, un « glose toujours, tu m'intéresses, puisque je te persécute en ta glose elle-même ».

– Même heurt sur l'énigme en de très nombreuses occurrences des *Mémoires*. Un jour, convoqué par Trapeznikov, responsable du secteur scientifique au comité central du PCUS, Sakharov sort de l'entretien sans parvenir à détermi-

---

30. Citons : « Et tout le temps un sentiment de culpabilité (chez moi comme chez Lioussia) [Elena Bonner] » (Andrei Sakharov, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 735), et encore, (il s'agit de l'attitude de Sakharov vis-à-vis de la surveillance du KGB) : « J'adoptai une attitude trop passive [...] Il m'est infiniment douloureux aujourd'hui de revenir sur cette attitude » (p. 699) ; ou encore (à propos d'une erreur gigantesque où Sakharov fait le jeu du KGB) : « Comme on dit, Dieu prive de raison ceux qu'il veut punir » (p. 634). Enfin, plus explicite encore : « Il est difficile d'exprimer à quel point tout cela m'écrasait et me faisait souffrir. Malheureusement, dans cette position douloureuse, je choisissais trop souvent la solution la plus simple et la plus mauvaise [...] » (p. 599).

ner ce qui avait motivé cet entretien<sup>31</sup>. Longtemps après, écrivant ses mémoires, il atteste ne le savoir toujours pas. Une autre fois, Andropov, alors président du KGB, fait savoir par un intermédiaire à Sakharov qu'il désirait que le savant lui téléphone. Mais Andropov ne répond lui-même à aucun appel ! Puis sa secrétaire en vient à dire à Sakharov que ce n'est plus nécessaire de téléphoner, que le camarade Andropov le contactera lui-même, ce qui, bien sûr, n'advint jamais. « Que s'est-il passé ? » se demande Sakharov. Là encore, suspens de l'un sens. Une autre fois encore, ayant, lors de la guerre du Kippour, pris une position publique non franchement pro-palestinienne, Sakharov reçoit la visite de deux individus se présentant comme militants de Septembre noir. Ils lui demandent de se déclarer, non moins publiquement, incompetent sur les problèmes du Proche-Orient. Devant son refus, ils en vinrent aux menaces. A propos de cet événement, Sakharov écrit :

[...] le plus terrible dans cette visite, c'était leurs menaces contre les enfants et notre petit-fils. [De ce constat découle l'interrogation qu'on va lire juste après, appelée par une autre illumination, celle qui a déjà désigné le KGB comme persécuteur des enfants Sakharov :] Apparemment il s'agissait bien de Palestiniens, peut-être même appartenaient-ils effectivement à Septembre noir. Mais il était probable qu'ils avaient agi sous le strict contrôle, sinon même à l'initiative, du KGB, *qu'ils le sachent ou non* [je souligne] (ils avaient tout le temps peur de quelque chose<sup>32</sup>).

On pourrait multiplier les exemples<sup>33</sup>, où se marque l'incidence de ce suspens de la preuve dans l'illumination. L'illumination est en manque de preuve, elle appelle la preuve ;

---

31. A. Sakharov, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 341 à 343.

32. *Ibid.*, p. 452-454.

33. Citons entre autres les cinq versions que Sakharov construit à propos de la mort d'Evgueni Brouvnov (p. 513-515), le fait qu'il persiste à ne pas

et la non-survenue de la preuve fait la spécificité de son mode de persécution.

Curieusement, qui se trouve frappé d'une illumination sans preuve se trouve lui-même semblable au KGB : il accuse sans preuves. La preuve, quand on la cherche, on la trouve toujours ; *ça n'est pas le problème*<sup>34</sup> ; autant dire que la preuve n'existe pas<sup>35</sup>. Ainsi l'expérience sakharovienne du KGB nous signifie-t-elle que le KGB n'asserte pas (il ne s'agit pas de « l'assertitude paranoïaque » – titre du premier numéro double de *Littoral* <sup>36</sup>), il *met en scène* :

- en apparaissant sous d'autres traits que les siens (journaliste étranger qui semble n'être qu'un pseudonyme derrière lequel se cache le KGB, historien universitairement patenté mais possiblement à la solde du KGB),
- en octroyant un privilège pour mieux piéger (mais est-ce véritablement lui ?),
- en faisant telle chose pour en suggérer telle autre (ainsi une perquisition peut-elle valoir non pour ce que le KGB peut en attendre, trouver des documents, mais comme avertissement),
- en parlant un langage *mal* codé, tout ceci de façon à « brouiller, troubler, étonner, amener à discuter<sup>37</sup> ». Le KGB, écrit justement Sakharov, « aime bien ce “langage des signes<sup>38</sup>” », qui est celui des possibilités (pour bon nombre d'événements, on ne sait jamais s'il s'agit de quelque chose d'anodin ou bien de la main du KGB) et de l'arbitraire,

---

savoir, même quand l'action du KGB semble avoir un sens clairement articulable (*cf.* p. 561), et les mille incidents mineurs à propos desquels Sakharov ne saura *jamais* s'il devait y lire ou pas l'œuvre du KGB (pneu crevé, remarque d'une passante, manque de places assises dans un compartiment de chemin de fer, etc.).

34. Citons le dicton de l'époque stalinienne : « Pourvu qu'on ait l'accusé, le chef d'accusation, on le trouve toujours » (A. Sakharov, *Mémoires, op. cit.*, p. 382).

35. « Quelles sont les preuves ? Quel aurait été le but ? Il faut dire franchement qu'il n'y a pas de réponses définitives [noter le pluriel] à ces deux questions » (*Ibid.* p. 521).

36. *Littoral* 3/4, « L'assertitude paranoïaque », Toulouse, Erès, fév. 1982.

37. A. Sakharov, *Mémoires, op. cit.*, p. 430.

38. *Ibid.*, p. 485.

– en agissant « toujours en coulisse<sup>39</sup> » (Lorsque Sakharov parle du « jeu » du KGB, ce terme est à entendre au sens théâtral).

Le KGB reste à la fois incompréhensible<sup>40</sup> et semblable à ceux qu'il persécute<sup>41</sup>. Le point d'incompréhensibilité est important, Sakharov le présentant comme absolument général :

Hélas, personne ne comprend que le KGB se livre à des jeux avec nous [...]. Tous ces jeux visent certains objectifs que nous ne comprenons pas toujours (ou plutôt presque jamais). Or, les dissidents, avec leur zèle (et en refusant de nous croire dans notre appréciation de la situation), apportent très souvent de l'eau au moulin du KGB<sup>42</sup>.

Sakharov a suffisamment témoigné avoir joué le jeu du KGB pour que nous puissions le compter au nombre de ces dissidents qui n'ont pas manqué d'apporter de l'eau au moulin du KGB. Telle la campagne antituberculeuse pour Marguerite, le KGB, avec ses jeux, ses signes, le fournit en matériaux pour des illuminations sur lesquelles il réglera sa conduite alors même qu'il persiste à douter de leur sens – matériaux dont certains sont d'ailleurs fournis par lui au KGB et notamment par le biais d'actes manqués. Le KGB se révèle ainsi désigner, chez Sakharov, un lieu non pas subjectivé mais en attente de sa subjectivation. Plus d'une fois, Sakharov s'est trouvé dans la position décrite par Léo Strauss, celle de devoir écrire des billets à double lecture, l'une destinée au KGB, l'autre, par exemple, à ses enfants, lecture à propos de laquelle il ne peut manquer de se de-

---

39. A. Sakharov, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 629.

40. *Ibid.*, p. 677.

41. Elena Bonner l'apprend à ses dépens lorsque, contestant frontalement un agent haut placé du KGB, à propos des mensonges publiés dans les *Izvestia* sur Sakharov, elle se vit répondre : « Mais Elena Gueorguievna, ce n'est pas écrit pour des gens comme vous et moi » (*Ibid.*, p. 686).

42. *Ibid.*, p. 677.

mander si ceux-ci vont, ou non, s'y tromper<sup>43</sup>. Ainsi Sakharov, par un glissement que tout prépare, en viendra-t-il à être accusé de « KGB-manie<sup>44</sup> ».

Avec d'autres (Marguerite, Saussure, Rimbaud, mais rien n'interdit d'évoquer également Brisset, Wolfson, Roussel ainsi que le fait Piersens), Sakharov nous permet de cerner quelque peu la spécificité de l'illumination. Image soudain apparue dans une clarté significative, l'illumination serait porteuse d'un savoir qui certes fait d'emblée évidence au point d'apparaître parfois comme étant en lui-même la clé, mais qui n'en est pas moins en attente de sa certitude ; le statut de ce savoir reste celui de l'énigme, car s'il y a bien alors supposition d'un sens attribué à ce savoir, ce sens n'est jamais plus purement un sens que lorsque ce savoir est pur savoir qu'il y a à savoir, sans qu'il soit jamais tout à fait possible de préciser quoi. Telle serait la leçon reçue de Sakharov. Ce suspens, qui constitue une modalité persécutive spécifique, apparaît comme une donnée essentielle de l'illumination.

La distinction de l'illumination et de l'interprétation symbolique devrait pouvoir nous permettre de remettre à l'étude la fonction de l'illumination dans le mot d'esprit. Telle n'est pas la visée du présent travail qui se présente plutôt comme un « pour introduire l'illumination ». Aussi, quant à cette question de la fonction de l'illumination dans les différents types de mots d'esprit, notamment dans les jeux spirituels de la pensée, les *Gedankenwitze*<sup>45</sup>, que Freud distingue, dès le début de son livre, des *Wortwitze*, des jeux de mots à proprement parler, nous limiterons-nous à un seul cas.

En ce temps-là, où l'on construit le mur de Berlin, Khrouchtchev vient de décider de reprendre les essais nucléaires interrompus. Le 10 juillet 1961, il convoque toutes les personnes

---

43. A. Sakharov, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 671.

44. *Ibid.*, p. 700.

45. S. Freud, *le Mot d'esprit...*, *op. cit.*, p 57.

concernées, dont Sakharov. Celui-ci, contre l'avis de tous, déclare que cette reprise n'apporterait pas grand-chose. Réponse orale de Khrouchtchev : Sakharov a beaucoup d'illusions, il ne connaît pas le politique comme tel. En guise de réponse, Sakharov écrit sur-le-champ un petit billet qu'il fait passer discrètement à Khrouchtchev. Il y suggère que la reprise des essais porterait préjudice aux négociations sur leur arrêt. Vient alors l'heure des ripailles avec tous les membres du praesidium du C.C. et Khrouchtchev, comme il se doit, va porter un toast. Mais non, délaissant sa coupe, il sort de sa poche le billet de Sakharov et dit :

Sakharov écrit que nous n'avons pas besoin d'effectuer des essais nucléaires. [...] Sakharov pourrait-il nous démontrer qu'avec moins d'essais nucléaires, nous en savons plus que les Américains ? Ils sont plus bêtes que nous<sup>46</sup> ?

Il s'agit d'un rappel à l'ordre stratégique paranoïaque de la dissuasion qui suppose nécessairement que l'autre raisonne exactement comme soi et soi comme l'autre. Khrouchtchev a raison de déclarer publiquement que l'illuminé Sakharov, avec son idée d'un gouvernement mondial, n'y entend que couic, puisque son billet le démontre. Pourtant le problème n'est pas exactement dans cette méconnaissance, bien plutôt dans le fait que Sakharov, la méconnaissant elle-même, franchit le pas, qui, de simple technicien, le ferait un homme politique – tel Galilée se risquant sur le terrain de la théologie.

C'est le postulat démocratique comme tel qui est ici par Khrouchtchev violemment nié. Le maître du Kremlin poursuit donc ainsi :

Mais Sakharov va plus loin, il passe de la technique à la politique. Là il se mêle de ce qui ne le regarde pas.

---

46. Sakharov, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 243 à 246.

On peut être un bon savant et ne rien comprendre aux affaires politiques.

Khrouchtchev se met alors à parler en parabole, comme le KGB. Voici :

Parce que la politique, c'est comme dans cette vieille histoire drôle. Il y a deux juifs qui voyagent dans un train. L'un demande à l'autre : Dites-moi, où allez-vous ? – A Jitomir. – Ah le rusé personnage se dit le premier juif, moi je sais qu'il va vraiment à Jitomir, mais il dit ça pour que je croie qu'il va à Jmérinda.

Il s'agit bien du même *Gedankenwitz* cité par Freud, maintes fois repris par Lacan. Seulement, dans ce contexte, il n'a rien, pour Sakharov et pour ses lecteurs pro-dissidence, de particulièrement rigolo. Il est même plutôt grinçant ! Le trait d'esprit est devenu, en même temps qu'une définition du politique comme tel, une gifle, voire une menace. Il est à noter que la manière khrouchtchevienne est ici très forte puisque, parlant par parabole, il contraint Sakharov à lire entre les lignes, autrement dit à faire preuve de cet esprit politique qui lui manque cruellement. Sakharov aura-t-il été ainsi éclairé, disons illuminé ? Toute la suite montre que non, qu'il n'aura jamais pu penser l'ordre politique mondial comme tout le monde le faisait alors, à savoir dans le cadre de la théorie de la dissuasion (la dissidence, dans quoi sa femme l'englué, n'est pas un problème d'ordre politique).

Ce *Gedankenwitz* (il peut être traduit, le trait d'esprit, lui, ne le peut pas) ne fit pas rire Sakharov, ni ses lecteurs sympathisants quand il le leur rapporte. De même, généralement, un mot d'esprit dit par l'analysant en séance ne produit-il pas le rire chez l'analyste. Qu'est-ce à dire ? Se pourrait-il qu'un approfondissement de la fonction de l'illumination dans le mot d'esprit nous conduise à définir des conditions du rire jusque-là mal repérées ?

## Placements de la libido

Ce qui a happé Lacan du côté de Freud se laisse cerner, sur le plan doctrinal, comme étant la deuxième topique freudienne (en tant qu'explicative de l'autopunition) et, au plan clinique, comme étant ce dont Freud témoignait dans ses cas publiés, à savoir une pratique inédite parce que attachée à la littéralité du symptôme, donc à la singularité du cas.

Lacan, en 1932, recourt à la seconde topique pour cette raison qu'elle se fonde sur ce que j'appellerai un *unitarisme libidinal*, sur le fait, établi par Freud, qu'il n'y a qu'une seule libido, celle dite phallique.

L'innovation de Freud nous paraît capitale en ceci qu'elle apporte en psychologie une notion *énergétique* [souligné J.L.] qui sert de *commune mesure* [je souligne] à des phénomènes très divers. C'est la *libido*<sup>47</sup> [...].

Plus sera soutenue cette thèse énergétique unitariste, plus vive se présentera la question de savoir comment cerner les modalités des placements – nécessairement reçus en leur diversité – de la libido. L'écriture de petits schémas, la définition d'instances, celle des stades, le classement des pulsions, le repérage des mécanismes de défense, et bien d'autres choses encore visent à répondre à cette question. Qu'est-ce qui règle ces placements ? La doxa lacanienne dit aujourd'hui encore et comme avec un « hurra » de victoire : « c'est le signifiant ». Certes. Mais ça n'est pas si simple. Voici un texte du 30 novembre 1955 où Lacan, longtemps après l'avoir introduite, situe la connaissance paranoïaque.

Cette base rivalitaire [de la connaissance paranoïaque],  
cette base concurrentielle au fondement de l'objet, c'est

---

47. J. Lacan, *De la psychose...*, *op. cit.*, p. 256.

cela qui est surmonté précisément dans la parole pour autant qu'elle intéresse un tiers. La parole est toujours pacte, accord : on s'entend sur quelque chose à propos de cette rivalité et de cette concurrence, on est d'accord, « ceci est à moi, ceci est à toi », « ceci est ceci, ceci est cela ».

Si, comme la sténotypiste (suggestion gobée par la transcription Miller), on inscrit une virgule faisant coupure entre « la parole » et « pour autant qu'elle intéresse un tiers », on infléchit d'emblée le sens, puisqu'on semble indiquer qu'une parole pourrait intéresser un tiers absolument. Or ceci est exclu, la suite l'affirme clairement :

Il reste que le terme agressif de cette concurrence primitive continue à laisser sa marque dans toute espèce de discours sur le petit autre, sur l'Autre en tant que tiers, sur l'objet<sup>48</sup>.

A la place de ce « Il reste que », la transcription Miller écrit un « Mais ». Ce n'est évidemment pas le même sens. En effet, on doit différencier l'affirmation qu'il y a un reste (que la parole ne surmonte que partiellement la « base concurrentielle » de la connaissance), et l'affirmation, impliquée par le « mais », celle selon laquelle il y a une restriction à ce qui a été dit, voire quelque chose qui lui est contraire, qui lui objecte, affirmation qui ne suppose en rien qu'une telle objection ne soit pas réductible. Cet écart est exactement celui où se distinguent interprétation et illumination.

Déjà, dans la thèse de Lacan, la connaissance vraie s'opposait à cette modalité inédite de la connaissance propre à la psychose paranoïaque. On retrouve une polarité fort proche de celle-ci lorsque Lacan, peu avant la profération du texte ci-dessus cité, use du concept d'un « langage du

---

48. J. Lacan, *Les psychoses*, séance du séminaire du 30 nov. 1955, ici citée dans la version de la sténotypie.

moi<sup>49</sup> » (remarquons qu'il donne alors l'*illumination intuitive* comme première typification d'un tel langage, ainsi différencié de l'inconscient « structuré comme un langage »). De même, plus tardivement, la polarité du sujet du signifiant et du sujet de la jouissance<sup>50</sup> vient-elle confirmer qu'il y a bien là à faire valoir une différenciation. Enfin, c'est encore le cas dans ce qui est probablement le dernier texte où Lacan parle de la connaissance paranoïaque, la conférence du 2 décembre 1975 au MIT. Il y oppose en effet le symptôme comme dimension proprement humaine à la connaissance de Dieu, d'ordre paranoïaque<sup>51</sup>.

Il y a une subjectivation d'une autre teneur que celle impliquée par la définition canonique du signifiant ; ceci, Lacan l'a maintes fois affirmé. Cette autre subjectivation est-elle entièrement résorbable par le signifiant ? Non. Se situe-t-elle seulement au niveau de l'objet partiel, que ce soit dans le fantasme, dans le délire ou dans le fétiche ? Là encore, non. On aura remarqué que, dans le dernier texte ci-dessus cité, Lacan, à propos de l'incidence du concurrentiel, mentionne certes l'autre, certes l'objet, *mais aussi*, d'une façon plus surprenante pour l'orthodoxie lacanienne, *le grand Autre*. Ainsi se cerne une place où vient s'inscrire l'illumination en tant qu'essentiellement différenciée de l'interprétation. Non seulement elles se laissent différencier et donc doivent l'être, mais encore faut-il admettre que cette différenciation est nécessaire à la définition de l'une comme de l'autre. Nous l'indique encore ce texte de 1966, intitulé « De nos antécédents », qui, dans sa construction, fait état de la solidarité conceptuelle qui lie l'interprétation et l'illumination. Lacan y manifeste que c'est à tenir bon la corde

---

49. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 429.

50. J. Lacan, Présentation de la traduction de P. Duquenne : « Mémoires d'un névropathe », (D.P. Schreber), *Cahiers pour l'analyse*, n° 5, Paris, 1966.

51. J. Lacan, « Conférences et entretiens », *Scilicet* 6/7, Paris, Seuil, 1976, p. 58.

de la « fidélité à l'enveloppe formelle du symptôme » que s'isole comme telle la connaissance paranoïaque<sup>52</sup>.

A lire Lacan d'un bout à l'autre de son parcours (pour autant qu'on le puisse aujourd'hui), peut-être s'apercevra-t-on qu'il y a, chez lui, suffisamment d'indications pour qu'on cesse d'espérer en vain traiter l'illumination en la réduisant à des supposés composants strictement symboliques. Or ceci converge avec une façon de pratiquer l'analyse sur laquelle il n'est pas vain de s'interroger. La pratique de Lacan a « fait valoir » – la chose n'était pas absente de l'analyse avant lui, loin s'en faut – non seulement qu'aussi bien c'est l'analysant qui interprète, mais surtout qu'il est aussi, plus souvent qu'à son tour, illuminé. Illuminé par quoi ? Par ce que lui présente son analyste, par son jeu, dont l'analysant suppose, ou doute, ou affirme, qu'il lui est adressé pour lui signifier quelque chose. Quoi ? L'analysant le sait ou croit le savoir, ou le devine, ou cherche à le déterminer. Il y a, devenue notoire avec Lacan, une dimension de pitrerie de l'analyste, qui donne à l'analyste, à sa direction de la cure, un statut proche de... celui du KGB pour un Sakharov. Bon nombre des *132 bons mots avec Lacan*<sup>53</sup> se présentent sur un registre qui n'est pas celui du mot d'esprit mais celui de l'illumination. Ponge ne nous indique-t-il pas, dans le texte ici choisi pour exergue, que se refuser à bâillonner son fou (soi-même en tant que tel, l'autre aussi bien) fait vivre en pitre ?

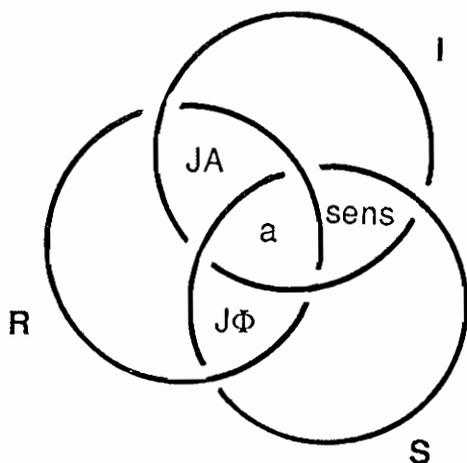
Les placements de la libido s'avèreraient donc de deux types : une partie d'entre eux est réglée par le signifiant tandis qu'une autre partie fonctionne à l'illumination.

---

52. J. Lacan, « De nos antécédents », *Écrits, op. cit.*, p. 66. Un certain accueil d'enthousiaste soulagement réservé par quelques-uns à cet exposé me contraint à préciser ici que cette même logique, je m'en aperçois maintenant, règle mon propre parcours depuis *Lettre pour lettre* jusqu'au présent exposé : c'est pour avoir serré d'un cran supplémentaire le statut du littéral que je suis amené aujourd'hui à présenter l'illumination. Loin de s'opposer, les deux serrages du symbolique puis de l'imaginaire vont de pair.

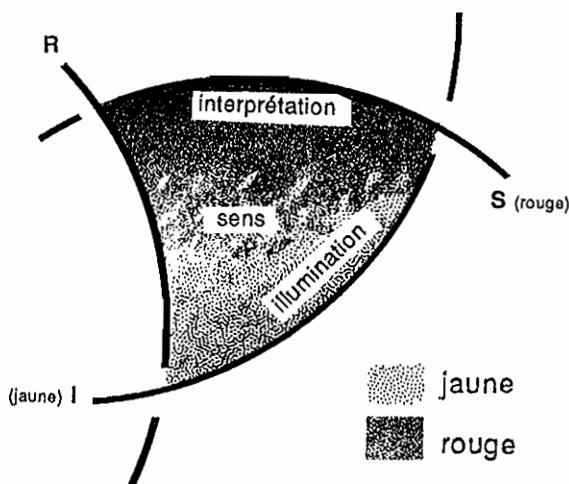
53. J. Allouch, *132 bons mots avec Jacques Lacan*, Toulouse, Erès, 1988.

Mais nous étonnerons-nous de trouver un binôme dans une doctrine, celle de Lacan, fondamentalement ternaire ? Nous sommes en présence, au contraire, d'un cas remarquable où cette ternarité comme telle, c'est-à-dire reconnue telle par le nouage borroméen d'R.S.I., s'avère engendrer un binôme sans que ce binôme vienne contester sa validité. Interprétation et illumination couvrent le domaine du sens. A se référer à la conférence de Lacan à Rome, celle qui s'appelle « La troisième »<sup>54</sup>, on peut s'apercevoir qu'au centre du nœud borroméen à trois ronds de ficelle que Lacan y présente, se trouve inscrit petit *a*, tandis que trois termes viennent en périphérie, le sens, la jouissance phallique et la jouissance de l'Autre. L'excentricité de ces trois termes s'écrit de façon différente pour les trois : le sens se situe sur une plage relevant de l'imaginaire et du symbolique, la jouissance phallique sur une plage relevant du réel et du symbolique, tandis que l'imaginaire et le réel supportent la jouissance de l'Autre.



54. J. Lacan, « La troisième », in *Lettres de l'école freudienne*, n° 16, novembre 1975, p. 178 à 203.

Il n'y a pas de terme à venir adjoindre au binôme interprétation illumination pour le ternariser car, sur chacune de ces plages, la troisième corde joue un rôle différent des deux précédentes. Au regard de ce qui nous intéresse présentement, à savoir le sens, le réel peut faire butée, ce qui ne présente d'ailleurs plus aucun sens, mais il n'est en rien constitutif. Ce n'est pas le cas de l'imaginaire et du symbolique. Dès lors, interprétations et illuminations pourraient être inscrites à l'intérieur de cette plage mais en deux endroits partiellement différenciés. Cette différenciation serait obtenue en coloriant cette plage en deux couleurs – rouge pour l'interprétation, jaune pour l'illumination –, chacune des deux couleurs allant se dégradant quand elle approche de l'autre consistance. Si le symbolique est rouge et l'imaginaire jaune, on aura, avec ce coloriage, d'autant plus de rouge qu'on restera davantage dans le voisinage de la corde rouge et d'autant plus de jaune qu'on sera dans le voisinage de la corde jaune (ainsi par exemple les *Wortwitze* seraient-ils à inscrire plus près de la corde rouge et les *Gedankenwitze* plus près de la corde jaune ; disposerions-nous ainsi d'un instrument nous permettant de classer d'une façon ordonnée les différentes espèces de mots d'esprit ? Ce ne serait pas là un mince résultat).



## Conclusion perspective

Concluons, comme il se doit, d'une illumination. Dans l'éblouissant premier chapitre de son *Histoire de la folie*<sup>55</sup>, Michel Foucault décrit une partition de la folie en deux expériences. Cette partition, qui s'entame avec la Renaissance, est d'abord simple distinction, mais que la Renaissance va transformer en affrontement, puis en exécution d'une des deux expériences de la folie par l'autre. D'un côté la folie entre en rapport avec la raison, c'est Érasme, c'est Brant, c'est, oui, l'humanisme, ce sera Pascal. Foucault appelle élément critique cet élément du partage dont le vecteur principal se nomme littérature, philosophie, théologie (la folie de saint Paul, celle de la Croix, est sagesse suprême). Cet élément critique vaincra, constituant ainsi le sol d'une assimilation de la folie dans les rets de la raison (ce sera le sol de l'expérience psychiatrique), quitte à ce que celle-ci se revendique comme déraisonnable. Que trouve-t-on de l'autre côté ? *L'élément tragique*, dénomination faite pour indiquer non un rejet du comique mais une modalité de la folie qui se veut « absolue dans la nuit du monde », radicalement inassimilable par une raison aussi rusée soit-elle, aussi prête soit-elle à lâcher du lest pour garder la commande. Le vecteur de cette folle folie, de cette folie de visionnaires sera essentiellement pictural ; ses représentants auront nom Bosch, Brueghel, Dürer, d'autres encore, mais qui manifestent quoi ? Ici, Foucault écrit : « *le silence des images* ». Certes, de ce silence, nous vient parfois, malgré le partage, quelque écho, et Foucault de citer ici Nietzsche, Van Gogh, Artaud, Freud également. Il reste que ces exceptions, qui témoigneraient dans le champ de la déraison de l'expérience tragique de la folie en tant qu'elle se déploie « dans l'espace

---

55. Michel Foucault, *Folie et déraison, histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Plon, 1961.

de la pure vision<sup>56</sup> », n'ont pas subverti le grand partage de la folie et de la déraison.

« Entre le verbe et l'Image, entre ce qui est figuré par le langage et ce qui est dit par la plastique, la belle unité<sup>57</sup> » reste dénouée. Oui, même si parfois le langage symbolise et l'image imaginatise, il y a aussi lieu de tenir compte de ce que, comme Foucault l'écrit ici, le langage figure, et l'image dit ; c'est toute l'ambiguïté que nous avons transcrite en situant interprétation et illumination sur *une même plage* du borroméen.

Mais, à relire Foucault, une illumination nous vient : ce nœud borroméen ne renouerait-il pas, par-delà la prise de la folie dans la déraison, avec l'expérience tragique, visionnaire, silencieuse, de la folie ? Lacan aurait-il, avec son ternaire puis la problématisation borroméenne de ses trois dimensions, questionné la folie jusqu'à en venir à reprendre, de son expérience, ce que la Renaissance en avait exclu en faisant triompher la (dé)raison ?

---

56. Michel Foucault, *Folie et déraison, histoire de la folie...*, *op. cit.*, p. 33.

57. *Ibid.*, p. 21. Le mot « dénouer » se trouve chez Foucault.

# Freud, Fließ et sa belle paranoïa

---

*Erik Porge*

**N**ous cheminerons sur le fil tendu entre deux confidences de Freud. La première à Jung le 17.2.08 : « Mon ami d'alors, Fließ, a développé une belle paranoïa après s'être débarrassé de son penchant pour moi, qui n'était certes pas mince. C'est à lui, soit à son comportement, que je dois en effet cette idée [le détachement partiel de la libido de la composante homosexuelle dans le cas de la paranoïa<sup>1</sup>] ». La deuxième à Abraham le 6.4.14 : « La Société est décidée à faire reconnaître Fließ. Cela est bien ainsi car il est le seul esprit original parmi eux et possède un bout de vérité méconnue<sup>2</sup> ».

Est-ce bien après la rupture avec Freud, qui a connu l'éclat du dire public de la double affaire de plagiat, que Fließ a développé une belle paranoïa ? N'était-elle pas déjà bien en place avant ? Si c'est le cas, comme nous essaierons de le montrer, pourquoi Freud ne s'en est-il pas rendu compte avant ? Quelle forme avait cette paranoïa ? Qu'est-ce qui, chez Fließ, a si longtemps retenu Freud et qu'en a-t-il été transféré à la psychanalyse ? Telles sont quelques-unes des questions qui se posent à propos des relations entre Freud et Fließ et auxquelles nous donnerons un début de réponse.

---

1. *Correspondance Freud-Jung*, Paris, Gallimard, 1975.

2. *Correspondance Freud-Abraham*, Paris, Gallimard, 1969.



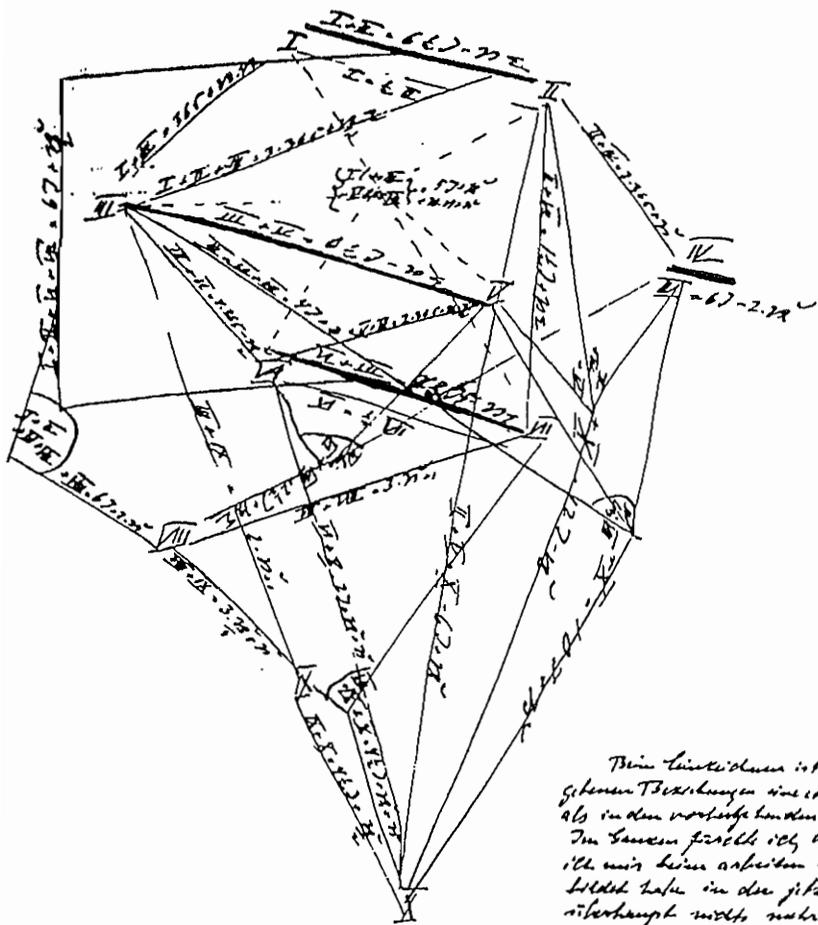
## Quelques aspects de la théorie de Fließ en faveur de l'existence d'une *paranoïa scientifica*

Nous sommes étonnés de voir avec quelle facilité les communautés analytiques ont entériné le diagnostic de Freud sur Fließ. Sans vouloir ni méconnaître l'affirmation de Freud, ni en diminuer la portée, ni forcément la contester, nous pensons qu'il y a lieu aujourd'hui de s'interroger sur elle d'un autre point de vue.

Reconnaissons d'emblée qu'il est difficile de cerner l'éventuelle paranoïa de Fließ. Il n'a jamais été hospitalisé pour des troubles mentaux, ni fait l'objet d'un traitement psychiatrique. Il a maintenu son activité médicale florissante jusqu'à la fin de sa vie. Les nombreux articles nécrologiques parus dans les journaux après sa mort témoignent de sa notoriété et de la reconnaissance sociale (sinon universitaire) dont il a bénéficié. Pour répondre à la question de son éventuelle paranoïa nous disposons essentiellement du témoignage de ses enfants, de Freud et de quelques autres contemporains ainsi que de ses écrits, manuscrits divers et publications. C'est à partir de ces éléments écrits que nous aborderons cette fois la question de la paranoïa de Fließ.

En brassant des centaines de pages manuscrites noircies de calculs dans tous les sens, en feuilletant ses ouvrages publiés où s'alignent des colonnes de chiffres on ne peut s'empêcher de penser : « c'est fou ! » Mais de là à étayer cette impression, la soutenir de façon argumentée il y a un pas à franchir. Nous tenterons de le franchir en montrant que les conceptions qui se nouent plus ou moins directement aux calculs de sa théorie des périodes, forment un système de savoir qui n'a rien à envier à un délire. Il y a cependant une difficulté à caractériser ce délire car Fließ l'a maintenu arrimé à ses calculs qui lui donnent une sorte de cadre voire de carcan scientifique. Ce patron (au sens couturier du

Hier noch ein Versuch, das beschriebene Netz von Beziehungen graphisch darzustellen.



Mein Lieblingsdiagramm ist die Formel der angegebenen Beziehungen wie daraus aus dem geordneten als in dem vorhergehenden Bildern.  
 Im Ganzen fällt ich, dass die, die das ich mir keine arbeiten mehr und nach ge- bildet haben in der gegebenen Ausprägung über- überhaupt nicht mehr sagen können.

Essai de présentation graphique par Fließ d'un réseau de relations entre les périodes

terme) scientifique a suffisamment de consistance pour contenir un débordement trop ouvertement délirant.

C'est pourquoi la dénomination de *paranoïa scientifica* nous paraît la plus appropriée, en l'état actuel de nos recherches. D'autant qu'il s'agit d'une expression que nous empruntons précisément à une lettre de Freud à Fließ (le 1.3.96) : « D'après lui [Breuer] je devrais quotidiennement me demander si je souffre de *insanity moral* ou de *paranoïa scientifica* ». La *paranoïa scientifica* est ce que Freud repousse pour lui-même mais à quoi il va adhérer chez son ami Fließ.

### *Les règles*

Le « point de départ », dit Fließ, de ses théories est la réponse qu'il donne à ce qui pour lui constitue un problème : l'irrégularité (*Unregelmässigkeit*) des règles (*Regel*) de la femme. Cette irrégularité apparente s'explique selon lui si on considère qu'elle n'est que la résultante d'une régularité réelle, naturelle, de deux processus périodiques qui comportent des intervalles précis de 28 et 23 jours entiers, correspondant chacun à une quantité de substance mâle et femelle.

Ce point de départ des règles provient d'une question qui touche Fließ de près puisqu'il ne s'agit de rien moins que de quelque chose qui se relie à la naissance de son premier enfant, Robert, et par là donc à la question de la paternité. Nous savons aussi, grâce aux calculs périodiques de Fließ, que celui-ci, Wilhelm, est né un an après que sa mère ait accouché d'un enfant mort-né. C'est pendant que sa femme Ida est enceinte de Robert que Fließ (1895-96) rédige le manuscrit de *Les relations entre le nez et les organes génitaux féminins* où pour la première fois il présente la théorie des périodes ; celle-ci vient répondre à l'énigme que constitue pour lui le fait que la date d'accouchement pour Ida (le 29.12.95) ne soit pas un multiple des périodes de ses règles.

Il y a dans ce point de départ quelque chose qui attire l'attention sur le rapport de Fließ au langage et qui mérite d'autant plus qu'on s'y arrête qu'il s'agit justement du point de départ de Fließ. A partir de l'équivocité du terme *Regel* (les règles, la règle) qu'il relève<sup>3</sup>, de façon non humoristique, tout se passe comme si était créée une sorte de relation d'implication entre les deux termes par rapport à quoi il devient inadmissible que la chose (les règles) ne se conforme pas au mot (la règle), que les règles n'aient pas la même régularité (règle) pour l'ensemble des femmes. La loi des périodes rétablit une règle pour expliquer ce qui est irrégulier dans les règles.

La soudure entre la régularité des calculs et la régularité des événements naturels s'enracine aussi dans les mots *die Tage* qui sont les jours entiers pris en compte dans le calcul des périodes et qui signifient également « les règles ». De même *Periode* signifie à la fois règle et période.

Plus que d'une adéquation supposée entre le mot et la chose, il s'agit chez Fließ d'une évacuation du sujet de l'énonciation qu'on retrouve parfois dans son style quand à partir d'un terme qui désigne un rapport du sujet aux choses, ce sont ces choses qui se mettent à parler ou à s'animer indépendamment de l'énonciation qui en soutient l'existence, comme par exemple dans la phrase suivante (qui comporte aussi des incorrections grammaticales), extraite de *In eigener Sache* (p. 29) : « Déjà à la fin de mon livre de 96 j'ai non seulement indiqué l'importance de la thyroïde pour la sexualité, mais aussi j'ai cru devoir exprimer à l'époque

---

3. Wilhelm Fließ, *Der Ablauf des Lebens, Grundlegung zur exacten Biologie* (Le cours de la vie, Fondement pour une biologie exacte), Leipzig und Wien, F. Deuticke, 1906, p. 12. Cf. aussi les deux seuls autres textes de Fließ traduits en français : *Les relations entre le nez et les organes génitaux féminins présentées selon leur signification biologique* (Leipzig und Wien, F. Deuticke, 1897), traduit de l'allemand par P. Ach et J. Guir, Paris, Seuil, 1977 ; *Masculin et féminin* (1914), traduit de l'allemand par A. Buffel, *Littoral* n° 23/24, octobre 1987, Erès. Les traductions de l'allemand qui suivront ont été faites par moi en collaboration avec A. Buffel.

qu'un certain rayon de lumière tombait sur la thyroïde, comme si c'était sur un organe dont l'activité se déroule par poussées périodiques [souligné par nous]. »

### L'universalité de la règle

Ainsi véhiculée par un fait de langue, la règle des périodes va s'étendre universellement. Tout d'abord à l'ensemble des événements de la vie d'un être humain : les périodes règlent l'apparition des premières dents, des dates des migraines, des maladies, des crises d'angoisse, des saignements de nez, du développement du langage... Fließ, et c'est là son mérite, ne fait pas le tri du matériel d'observation à partir duquel il procède à ses calculs. N'importe quel événement peut être significatif au regard d'une période.

Le calcul des périodes ne s'arrête cependant pas à l'individu. Déterminant la naissance et la mort de celui-ci, elles se transfèrent (c'est son

terme) d'une génération à l'autre. La mère transfère les périodes à son enfant et le sexe de celui-ci est déterminé par le caractère de la première période transférée : il sera garçon si la conception tombe sur un multiple de 23, fille si c'est 28. Ce transfert de génération en génération permet d'inscrire sur une même ligne verticale plusieurs membres de générations voisines, cela constitue un lien de générations :

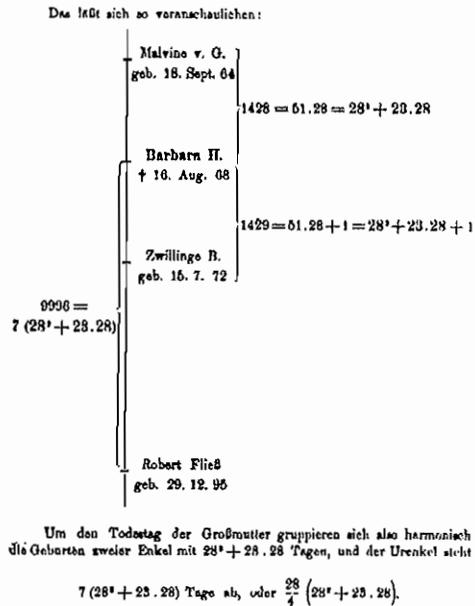


Figure 1 (Der Ablauf, p. 7)

Il faut noter que si hommes et femmes se trouvent réunis par ce lien qui prend une forme géométrique linéaire, la transmission des périodes ne s'effectue que par la mère. Le père est absent de cette transmission. D'une absence qui n'est même pas marquée comme telle d'une façon ou d'une autre. La règle des périodes, ces chiffres, ces noms de nombre qui font loi, qui suppléent à l'absence de règle des règles de la femme, pourraient représenter une métaphore de cette place non marquée. A un moment la menstruation est qualifiée par Fließ de « purification mensuelle<sup>4</sup> ». Même si cette idée de purification liée aux règles existe chez certaines femmes, on peut se demander ce que cela représente pour Fließ. Purification de la possibilité d'enfanter ? de la marque d'un rapport sexuel ? de l'intervention d'un père ? Fließ ne fait-il pas montre par cette notation d'une identification féminine ?

La transmission des périodes n'est pas seulement verticale, elle est aussi horizontale : il existe des groupes d'hommes liés entre eux par la présence d'une même quantité de substance vivante<sup>5</sup>. Les comparaisons de groupe à groupe permettent à Fließ de franchir les barrières familiales pour rassembler dans une même unité des groupes familiaux différents.

Dans *Das Jahr im Lebendigen*<sup>6</sup> Fließ prend comme étalon de mesure une plante, la Clivia. L'écart de bourgeonnement annuel peut être 322 jours = 23.28/2. Cela l'amène à conclure que dans la Nature cette valeur peut représenter (*vertreten*) l'année. A partir de ce nouveau chiffrage de l'année naturelle Fließ compare les écarts de naissance d'enfants de familles différentes pour en conclure que ces familles ont une même communauté (*Gemeinsam*) de substance. Au détour de plusieurs calculs, on peut lire l'équation suivante :

---

4. *Monatlichen Reinigung*, dans *Der Ablauf*, op. cit., p. 12.

5. Cf. *Masculin et féminin*, op. cit., p. 69.

6. W. Fließ, *Das Jahr im Lebendigen* (*l'Année dans le vivant*), Iéna, Eugen Diederichs, 1918, p. 137.

$$\text{Freud I} = \text{Fließ I} - (2J - 23^2)$$

car  $783 = 984 - (730 - 529)$ . 783 représente le nombre de jours d'écart entre la naissance de Mathilde (16 octobre 1887) et celle de Martin (7 décembre 1889) Freud. 984 représente le nombre de jours d'écart la naissance de Robert (29 décembre 1895) et Pauline (8 septembre 1898) Fließ.

Freud et Fließ ont ici une même paternité de chiffres, ils font partie d'une même communauté grâce à l'équivalence des périodes. Mais la frontière de ce regroupement se dissout du fait même de sa possibilité d'extension sans limite puisque des équivalences de périodes peuvent être posées entre n'importe qui et n'importe qui. Cette extension de la loi, que revendique Fließ, ruine, sans qu'il s'en rende compte, la pertinence de poser des équivalences.

Enfin, comme l'affirme Fließ dès sa Préface à *Relations*, les périodes « ne sont pas limitées aux hommes mais s'étendent au règne animal et vraisemblablement à tout le monde organique. La merveilleuse précision avec laquelle les temps de vingt-trois et vingt-huit jours sont respectés laisse en effet supposer une profonde participation des rapports astronomiques à la création des organismes<sup>7</sup> ».

### *La voix de la Nature*

La façon dont Fließ présente sa théorie n'est pas moins troublante. Infaillible<sup>8</sup>, nécessaire, elle ne laisse pas la place au hasard<sup>9</sup>.

La première fois qu'il introduit son calcul des périodes, on pourrait s'attendre à ce qu'il argumente la manière dont il est arrivé aux chiffres 23 et 28. Pas du tout. Il présente d'emblée un ordonnancement des événements cliniques en plusieurs sé-

7. W. Fließ, *Relations*, *op. cit.*, p. 10.

8. *Ibid.*, p. 218.

9. *Ibid.*, p. 209, « Le hasard est un blasphème disait Lessing » écrit ailleurs Fließ.

ries de 23 et 28 jours ou de leurs multiples et à la fin il écrit, en guise d'argument : « En considérant ces séries on est frappé par le fait que deux grands groupes se distinguent : le groupe à intervalles de 28 jours et l'autre groupe à intervalles de 23 jours<sup>10</sup> » ! Rien, ni là ni ailleurs, n'est dit sur ce qui justifie et le choix de 23 et le choix d'un ensemble de deux chiffres (en admettant que le chiffre 28 soit plausible).

Au moment même où Fließ fait parler les événements en les sériant avec ses chiffres, il dit : les faits parlent d'eux-mêmes, ils sont éloquents<sup>11</sup>. Ces chiffres, dit-il, « je ne les invente pas, je les trouve dans la Nature ». « Dieu calcule, a dit Pythagore. Il calcule mais ni faux ni imprécisément [...]. Les processus de la vie sont soumis à une loi temporelle non trompeuse [...]. L'irrégularité ne peut vouloir dire pour le chercheur : nous ne connaissons pas la règle. Donc vas-y et cherche la ! [...] D'autres chiffres que 28 et 23 seraient possibles mais ils ne décrivent pas la Nature [...]. Nous devons demander à la Nature<sup>12</sup> [...] ».

Fließ répète cette phrase très caractéristique : « La Nature elle-même a mis la césure à l'endroit même exactement où le calcul met le signe plus<sup>13</sup> ». La césure dont il s'agit est celle que Fließ calcule entre une première période qui va de la naissance d'un garçon jusqu'à ses premiers pas, soit 11.28 jours, puis une deuxième qui part de ces premiers pas pour aller jusqu'à la naissance d'un petit frère, soit 14.23 jours :  $11.28 + 14.23 = 630$  jours. 630 pourrait être un multiple d'autres chiffres, mais qui ne mettraient pas le signe plus à l'endroit même de la césure naturelle ! On remarquera que dans sa façon de présenter la soi-disant césure naturelle (entre les premiers pas d'un enfant et la naissance d'un puîné) Fließ *inverse* l'ordre de priorité entre la nature et lui. D'une certaine façon cela revient à affirmer la suprématie réelle du symbolique (le signe plus).

---

10. W. Fließ, *Relations, op. cit.*, p. 140-144.

11. *Ibid.*, p. 194.

12. W. Fließ, *Zur Periodenlehre* (Sur la théorie des périodes), Iéna, E. Diederichs, 1925, p. 2-8 et *Das Jahr*, p. 123-134.

13. W. Fließ, *Zur Periodenlehre, op. cit.*, p. 6, répété p. 32.

Les livres de Fließ, après *Der Ablauf*, sont remplis des objections de ses adversaires parues dans des journaux, qu'il cite souvent *in extenso* et auxquelles il répond toujours avec la même argumentation qui revient à dire : c'est la Nature qui parle. Son chiffrage procède par étapes mais la preuve qu'il en fournit est autoréférencée. Dans un premier chiffrage (qui nous est connu par la multitude de carnets de notes qu'il a conservés), il met en liste tous les événements dont il a eu connaissance. Les intervalles entre les événements, quels qu'il soient, sont ramenés à des multiples de 28 et 23 et il conclut, inversant l'ordre apparent de sa démarche : vous voyez, les événements corroborent mes calculs. La preuve que ces chiffres ne sont pas arbitraires est donnée par le fait que les coefficients de 28 et 23, comparés et combinés en fonction du nombre de jours de l'année, sont à leur tour des multiples de 23 et 28 et coïncident, moyennant parfois de nouveaux coefficients, avec les périodes déjà chiffrées<sup>14</sup>. Ces calculs sur les calculs, où les chiffres fonctionnent comme choses pour d'autres chiffres (qui finalement sont les mêmes) peuvent remplir des pages et des pages, pour aboutir toujours à la mise en évidence de 23 et 28<sup>15</sup>.

Ce sont les chiffres d'un code d'accès au livre de la Nature, dont Fließ a découvert le secret. C'est le nom de code de la Nature que Fließ invente.

Quand Fließ procède à son chiffrage il ne peut le justifier autrement – et il faut le croire – qu'en disant que ça lui vient de l'extérieur, de la nature mathématisante, avec un caractère d'évidence.

14. W. Fließ, *Der Ablauf*, *op. cit.*, p. 342 et suiv.

15. Signalons que Paul Guiraud, *les Formes verbales de l'interprétation délirante*, AMP, Paris, Masson, 1921, p. 395-412, a parlé dans le cadre des « relations kabbalistiques », d'un cas qui fait penser à celui de Fließ : « En faisant des additions multiples et complaisantes de son âge, de certains chiffres représentant la naissance de ses filles... la malade reste convaincue qu'elle a prévu les dates des principaux événements de sa vie ». Dans ce même article de Guiraud, se trouve le cas de « c'est Loulou Lloyd », commenté dans les articles de J. Allouch et E. Porge de *Littoral* n° 3/4, *L'assertitude paranoïaque*, février 1982, Erès.

A ce qui précède s'ajoute le fait que cette idée des deux chiffres périodiques a probablement dû s'imposer à lui tout d'un coup, avec un caractère d'immédiateté et, d'après notre hypothèse, au moment où sa femme était enceinte de son premier enfant, Robert .

A plusieurs reprises Fließ est revenu sur le fait que les changements périodiques, liés à des jours entiers, surviennent tout à coup, par accès (*Anfall*). Dans *Periodenlehre*<sup>16</sup> Fließ prend comme exemple que c'est de façon subite que surviennent les trouvailles et que dans la langue c'est le mot *Einfall* qui rend le mieux compte de ce phénomène<sup>17</sup>. Il n'y a donc pas de raison pour ne pas penser que la trouvaille de 23 et 28 lui est venue comme une *Einfall* avec ce caractère de soudaineté. On peut en outre s'attendre à ce que, dans le temps même où il énonce cette vérité, son style porte l'empreinte d'un phénomène élémentaire si cette vérité est bien la sienne. C'est, me semble-t-il, ce qui se vérifie quand, dans le texte en question, il écrit : *Kommen nicht auch unsere fruchtbaren Gedanken plötzlich, ohne dass wir wüssten, wie ?* (Nos pensées fécondes ne viennent-elles pas aussi sans que nous sachions, comment ?) En allemand l'emploi de la virgule est réglé (c'est le cas de le dire) ; ainsi elle doit précéder toute phrase subordonnée. Dans la phrase que nous citons le *wie* après *wüssten* ne peut cependant pas être considéré comme une proposition subordonnée (c'est une ellipse) et cette virgule entre le *wüssten* et le *wie* n'est pas justifiée grammaticalement. C'est aussi étrange que de la laisser comme nous l'avons fait en français. En mettant une virgule à cet endroit Fließ laisse un « comment » seul, avec un bout de phrase subordonnée qui manque, interrompu (à la façon des phrases interrompues de Schreber<sup>18</sup>) : « Nos pensées fé-

16. W. Fließ, *Zur Periodenlehre, op. cit.*, p. 8.

17. Freud emploie le même mot pour désigner ce que l'analysant a à communiquer. Traduit par : association, idée qui vient à l'esprit, idée incidente (La Transa).

18. Cf. le commentaire de Lacan sur ces phrases dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 539-540.

condes ne viennent-elles pas aussi sans que nous sachions comment... ? » Ou alors ce « comment » pourrait être suspendu à une parole entendue d'ailleurs (« Comment avez-vous dit ? ») : « Nos pensées fécondes ne viennent-elles pas aussi sans que nous sachions... comment ? » Bref, la présence de cette virgule serait compatible avec l'hypothèse d'une hallucination.

Au moment de l'affaire du double plagiat Fließ publie un pamphlet, *In eigener Sache* (En ma propre cause)<sup>19</sup> pour revendiquer un droit de propriété sur des pensées non publiées. Quels que soient ses droits effectifs, qui existent comme nous le verrons, n'est-ce pas aussi l'indication que ses pensées se présentent à lui d'emblée avec le caractère de la chose publique, voire publiée, c'est-à-dire s'imposent à lui de l'extérieur comme des caractères écrits et au premier rang desquels des symboles de ponctuation, des « césures » ? Dans *In eigener Sache* on trouve des phénomènes inverses de celui que nous signalons ici ; on peut lire des phrases subordonnées, commençant par une conjonction, qui ne sont pas précédées par une phrase principale comme normalement cela devrait se faire ; la phrase principale manque<sup>20</sup>.

### *Une écriture du rapport sexuel*

L'explication de la nature sexuelle des chiffres des périodes n'intervient qu'à la fin des ouvrages de Fließ *les Relations* et *Der Ablauf*, alors que l'assimilation sexuelle des chiffres est usitée dès le début, et elle ne manque pas de susciter notre étonnement. « Puisque la limite supérieure du rapport statistique des naissances de garçons et de filles est

---

19. W. Fließ, *In eigener Sache*, Berlin, Emil Goldschmidt, 1906, Nous reviendrons sur ce texte.

20. En particulier p. 10 (*Ebenso, wie von den...*), p. 13 (*Nur dass nirgends... ; Nur dass diesmal...*), p. 16 (*So in Berlin...*), p. 28 (*Obwohl diese Resultate ebenfalls...*).

identique au quotient de 28/23 j'en ai déduit que les périodes de 28 et 23 jours se situent dans une relation interne stable avec les caractères sexuels et j'ai pour cela appelé la période de 28 jours la période féminine et celle de 23 jours la masculine<sup>21</sup> ».

A partir de *Ablauf*<sup>22</sup> Fließ avance une variante de cette relation qui lui paraît plus probante. Des statistiques sur « des centaines de millions de cas » lui apprennent qu'il y a 128 à 129 garçons mort-nés pour 100 filles mort-nées et 105 à 106 garçons nés vivants pour 100 filles nées vivantes. Or le rapport 128/105 est égal au rapport 28/23. Donc ces chiffres sont ceux d'une substance masculine et féminine.

On ne saurait questionner l'explication car à nouveau elle se présente comme allant de soi, comme un fait qui par lui-même entraîne la conviction. On notera cependant que 128/105 est le rapport entre les garçons mort-nés et les garçons nés vivants : où sont les filles ? D'autre part il s'agit d'un rapport entre les morts et les vivants. En voulant écrire le rapport sexuel Fließ commet donc une distorsion (non sans rapport avec son histoire personnelle puisque sa naissance fut précédée de celle d'un enfant mort-né) qui lui fait écrire un rapport entre garçons morts et vivants. Quelque chose se met en travers de l'écriture du rapport sexuel. Comme Lacan, Fließ prend la notion de rapport sexuel (*Sexualverhältnis*) au sens mathématique mais à la différence de Lacan il croit être arrivé à l'écrire.

---

21. W. Fließ, *In eigener Sache*, op. cit. 8. Cf. l'explication donnée par Fließ dans *Relations* p. 266 : la mère transfère les périodes sur son enfant. Par suite on peut soulever la question de savoir si le sexe de l'enfant ne pourrait être déterminé aussi par la mère. Or dans un même laps de temps se produisent davantage de séries masculines que féminines (puisque  $23 < 28$ ). Donc l'œuf fécondé peut être plus souvent atteint d'abord par une période masculine que féminine. Le rapport statistique de naissance de garçons et de filles en fait preuve puisqu'il est égal à 121 garçons nés pour 100 filles nées et que  $121/100 = 28/23$ . En fait pour que le rapport soit plus conforme à l'hypothèse de départ il faudrait que  $121/100 =$  fréquence  $x$  des 23/fréquence  $y$  des 28, sachant que  $x > y$ .

22. W. Fließ, *Der Ablauf*, op. cit., p. 415-416. Le même exemple est repris dans *Masculin et féminin*.

C'est l'écriture d'un rapport sexuel entre individus « statistiqués », porteurs de parcelles masculine et féminine de la substance vivante. Les deux substances masculine et féminine sont universellement répandues depuis le règne humain jusqu'au monde organique et cosmique. A cet effet Fließ a créé un nouveau mot auquel il tient beaucoup : la *dauernde Doppelgeschlechtigkeit der Lebewesen* : la double sexuation permanente des êtres vivants ; le *-tig de Doppelgeschlechtigkeit* (qu'il différencie de *Doppelgeschlechtlichkeit* en usage) est de son invention pour indiquer qu'il s'agit d'une substance qui envahit tout le soma et ne se limite pas aux organes sexuels. Avec ce nouveau mot, qui n'a été repris par personne d'autre à part Pfennig, dont nous ferons connaissance plus loin, et peut-être quelques épigones, Fließ pense assurer à sa découverte sa place dans la science<sup>23</sup>. Cette substance est partout, tout le temps, pour tous.

Fließ n'arrive à écrire le rapport sexuel qu'au prix d'une distorsion et d'une généralisation qui finit paradoxalement par signifier le non-rapport sexuel. Étendre le rapport sexuel aux bactéries unicellulaires non sexuées comme le fait Fließ<sup>24</sup> revient à nier la différence sexuelle chez les êtres sexués ; d'autre part si le rapport peut s'écrire entre n'importe quoi et n'importe quoi y a-t-il encore écriture de rapport ?

Un autre trait essentiel à la tentative d'écrire le rapport sexuel est que celui-ci se prolonge et s'aligne dans l'imaginaire du corps, celui de l'inversion par le miroir. La bisexualité va de pair pour Fließ avec la bilatéralité. Il y a une bilatéralisation de la sexuation : « Le côté droit doit

---

23. *In eigener Sache* se termine par : « Le nouveau mot est né d'une conception nouvelle. Puisqu'on part du sexe-soma et non pas du sexuel, le mot spécial de double sexualité (*Doppelgeschlechtlichkeit*) fut remplacé par celui plus général et plus englobant de « double sexuation » (*Doppelgeschlechtigkeit*). Et j'espère qu'avec la nouvelle compréhension le nouveau mot aussi recevra bientôt le droit de cité dans la biologie ».

24. W. Fließ, *Der Ablauf*, *op. cit.*, p. 511 et sq.

correspondre au sexe ; c'est-à-dire être chez l'homme plus masculin, chez la femme plus féminin<sup>25</sup> ».

C'est même en fonction de cette bilatéralisation que la première fois Fließ s'est rendu compte de l'attirance sexuelle des hommes féminins et des femmes masculines<sup>26</sup>. Rien n'empêche cette attirance d'être incestueuse dans le système de Fließ puisqu'il existe une substance familiale qui se répartit entre les différents individus et que l'attirance entre les individus est fonction de cette répartition et qu'en outre des familles différentes peuvent être réunies en un même groupe. Il n'y a pas de place pour l'exogamie.

La façon dont Fließ prétend lire dans le grand livre de la Nature les chiffres des périodes<sup>27</sup> confère à ceux-ci le statut d'empreinte du monde extérieur. Cette notion d'empreinte rejoint directement le nom de Fließ et plus précisément le nom par lequel Freud a inconsciemment renommé Fließ.

Dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* Freud rapporte un cas personnel d'oubli de projet, celui d'acheter du *Löschpapier*, du papier buvard<sup>28</sup>. Après avoir oublié quatre jours consécutifs d'en acheter, il se demande quelle est la raison de cet oubli et il découvre que s'il écrit *Löschpapier*, par contre, quand il parle, il dit *Fließpapier* (qui est donc un autre nom pour dire papier buvard) et que Fließ est le nom de son ami avec lequel il est alors en conflit.

Sans entrer dans ce que signifie pour Freud cet oubli, on ne peut manquer de relever la justesse de cette nomination de Fließ dans son rapport à sa théorie. Le papier buvard

---

25. W. Fließ, *Masculin et féminin*, *op. cit.*

26. W. Fließ, *Der Ablauf*, *op. cit.*, p. 509-510.

27. Si on met entre parenthèses le propre rapport subjectif de Fließ au langage, on peut rapprocher sa conception implicite de celle, cratyléenne, explicitée par exemple par Court de Gebelin, *Histoire naturelle de la parole*, Paris, 1776, et selon laquelle « nous peignons nos idées par la parole », les mots ne sont pas arbitraires, les sons peignent les qualités des objets qu'ils désignent, toutes les langues dérivent d'une langue mère venant de l'imitation de la Nature.

28. S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Payot, Paris, 1971, chap. VII, p. 170 ; GW IV p. 176.

absorbe l'encre et reproduit l'écriture en l'inversant. La façon dont Fließ présente sa théorie ne le constitue-t-il pas en papier buvard du livre de la Nature qui s'écrit ? Quid alors de l'inversion ? N'est-elle pas justement celle de la position d'antériorité où Fließ se met vis-à-vis de la Nature dont à la limite il serait le créateur plus que le découvreur puisque la Nature fait la césure là où lui met le signe plus. Dans la façon qu'il a de ne pas entendre les objections à sa théorie (à laquelle on reproche justement d'être trop performante) Fließ montre qu'il veut plier la Nature à ses calculs. On peut aussi retrouver la problématique de l'inversion dans la façon dont Fließ lie la double sexuation à la bilatéralité. Enfin il n'est pas impossible que l'inversion de l'écriture propre au papier buvard ait aussi joué un rôle dans l'affaire de plagiat.

## L'affaire du double plagiat

Le papier buvard donne l'image d'une transmission de l'écrit par réduplication. Si telle était la position de Fließ cela pourrait contribuer à expliquer l'importance qu'a eue pour lui la double affaire de plagiat et l'impact de figures de doubles dans la transmission de ses idées. L'inversion propre au papier buvard se révélerait dans le fait que ce n'est pas Freud qui est accusé de plagiat mais ceux à qui Freud est supposé avoir transmis les idées de Fließ, comme si dans cette transmission une deuxième inversion avait rétabli à l'endroit le texte initial de Fließ.

Dans l'affaire du double plagiat Fließ va reprocher à Freud d'avoir été en quelque sorte ce *Fließpapier* que deux auteurs viennois ont lu et utilisé, l'un Otto Weininger dans *Geschlecht und Charakter (Sexe et caractère*<sup>29</sup>) pour s'arro-

---

29. Aujourd'hui édité en allemand par Matthes & Seitz Verlag, Munich, 1980. Partiellement (et mal) traduit en français à Lausanne, L'âge d'homme, 1975.

ger la découverte de la bisexualité, l'autre Hermann Swoboda dans *Die Perioden des menschlichen Organismus*<sup>30</sup>, pour s'approprier la découverte de la loi des périodes.

Si cette affaire a l'intérêt de nous montrer à travers une réaction émotionnelle de Fließ son implication subjective vis-à-vis du savoir qu'il invente et vis-à-vis du réseau de ses relations amicales et professionnelles, elle ne s'identifie pas pour nous à une pure et simple réaction paranoïaque comme on l'a dit, Freud en tête.

Tout d'abord il faut corréler un procès de plagiat à l'enjeu d'une découverte scientifique, quand bien même elle est prétendue telle. Kuhn décrit deux voies de la découverte scientifique, selon qu'elle a été attendue ou pas<sup>31</sup>. Dans ce dernier cas, dit-il, il faut d'abord un temps où l'on reconnaît qu'il y a quelque chose à découvrir, avant de savoir ce que c'est et qu'il est difficile de dater avec précision le moment de la découverte et de nommer son auteur ; c'est dans ce cas que se déclenchent les querelles de priorité. Kuhn donne l'exemple de la découverte de l'oxygène. Une querelle de priorité, peut-on ajouter, a donc le sens de faire passer la découverte comme une chose attendue, d'abolir le temps de doute sur un savoir préexistant, d'effacer ce temps de reconnaissance qu'il y a quelque chose à savoir qu'on ne sait pas. Il est curieux de constater que la distinction de Kuhn recouvre précisément les positions où se sont rangés partisans et adversaires de Fließ quant à la question des voies de la découverte scientifique. Le partisan le plus acharné de Fließ, Pfennig, affirme l'unicité du découvreur, identique en cela à l'artiste, tandis que Swoboda défend

---

30. H. Swoboda, *Die Perioden des menschlichen Organismus in ihrer psychologischen und biologischen Bedeutung* (les Périodes de l'organisme humain dans leur signification psychologique et biologique), Leipzig et Vienne, F. Deuticke, 1904. On remarquera l'analogie du titre avec celui des *Relations*, et le fait qu'il s'agisse aussi du même éditeur, Deuticke, qui est aussi celui de Freud.

31. Thomas S. Kuhn, *la Tension essentielle*, Paris, Gallimard, 1990, en particulier le chap. VII « La structure historique de la découverte scientifique ».

l'idée qu'une découverte scientifique est le fruit d'une chaîne de chercheurs anonymes<sup>32</sup>.

Il n'y aurait pas eu de querelle de plagiat si Fließ et ses adversaires n'avaient été convaincus de faire de la science. Même si aujourd'hui cela peut paraître à certains dérisoire, ce n'était pas le cas à l'époque. Cette affaire a eu son public, dans des cercles dits scientifiques et aussi dans le « grand public ». Pendant toute l'année 1906 et au début 1907 des dizaines de journaux, à Berlin, à Vienne, à Prague et ailleurs font des comptes rendus de l'affaire Fließ-Weininger-Swoboda<sup>33</sup>. D'autre part l'accusation de plagiat a commencé avant Fließ. Dès 1903 Moebius (1855-1907), un des grands noms de la psychiatrie de l'époque<sup>34</sup>, accuse Weininger de l'avoir plagié et réitère son accusation en 1904. En 1906 un certain Pudor revendique aussi la priorité de l'idée de bisexualité et accuse Fließ de plagiat.

---

32. Swoboda écrit à Fließ : « Pour une conclusion finale [scientifique] le travail d'une seule personne n'a jamais suffi... le critère des livres les meilleurs contiennent plus que ce que l'auteur ne pense au moment où il l'écrit, ils sont, autrement dit le point de départ d'un développement indépendant. Le contrôle de la descendance ne va pas plus loin que l'*emissio seminis*. Après les choses vont leur propre chemin et on est condamné dans le rôle du spectateur. C'est la même chose en ce qui concerne les productions intellectuelles. Si on ne veut pas stimuler il faut écrire des ouvrages posthumes » (Lettre du 28 juin 1905. Citée dans la brochure de Pfennig). Par contre dans sa brochure Pfennig énonce lui-même que « une réalisation scientifique de haut niveau porte une empreinte aussi individuelle que n'importe quelle réalisation artistique et n'est en rien moins rare et précieuse ». Richard Pfennig, *Wilhelm Fließ und seine Nachentdecker O. Weininger und H. Swoboda*, Berlin, E. Goldschmidt 1906, (p. 38).

33. Parmi les journaux que nous avons consultés, citons : *Die Zeit* (Vienne), *Berliner Börsen Courier*, *Hamburger Nachrichten*, *National Zeitung* (Berlin), *Berliner Tageblatt*, *Hamburger Fremdenblatt*, *Neues Wiener Journal*, *Dresdner Anzeigen*, *Allgemeine Zeitung* (Munich), *Deutsche Tageszeitung* (Berlin), *Die Zukunft* (Berlin), *Munchener Neueste Nachrichten*, *Neues Wiener Tageblatt*, *Die Post* (Berlin), *Frei Deutsche Press*, *Bohemia* (Prague), *Börsen Zeitung* (Berlin), ainsi que des journaux de Dresde, Charlottenburg, Nuremberg, Essen a Ruhr...

34. Sur la vie et l'œuvre de Paul Julius Moebius cf. J. Le Rider, *le Cas Otto Weininger*, Paris, PUF 1982, p. 72 à 78 dans un chapitre qui concerne notre sujet, *Accusations de plagiat lancées contre Weininger : Moebius, Fließ, Freud, et quelques autres...* et qui porte en exergue une phrase de Weininger : « Toute découverte scientifique est faite simultanément par plusieurs personnes ». Moebius est cité par Freud dans les *Gesammelte Werke* I p. 86, 316, 323, V p. 15, 33, 37, 71, VII p. 162, X p. 46, XIV p. 40, 371.

On ne saurait donc négliger ces aspects pour une appréciation exacte de l'affaire de plagiat qui a secoué Fließ. Cependant ici nous nous intéresserons plutôt à la subjectivité de Fließ dans cette affaire qu'il a prise particulièrement à cœur. Même si par certains côtés la réaction de Fließ peut être considérée comme plus saine et moins délirante que les aspects de sa théorie que nous avons présentés, il reste qu'il va réagir avec son rapport à sa théorie et que dans sa présentation des faits vont se manifester des particularités d'interprétation et de style qui révèlent son mode de lecture propre en rapport avec son mode de lecture de la Nature.

### *Historique de l'affaire du double plagiat*

#### *1901*

Première publication de *Psychopathologie de la vie quotidienne* dans *Monatschrift für Psychiatrie und Neurologie* en juillet et août à Berlin. Freud y relate l'oubli qu'il avait fait « l'été cette année » de ce que Fließ lui avait déjà parlé de la bisexualité en 1897 à Breslau et conclut qu'il sera désormais plus tolérant quand les autres ne citeront pas son nom. En 1904 *Psychopathologie* sera réédité en livre chez Verlag S. Karger, Berlin. Le passage mentionné ne sera pas modifié. Par contre dans les rééditions à partir de 1907 « cette année » devient « 1901 », ce qui est une erreur puisque l'oubli de Freud eut lieu en été 1900. Déjà dans sa lettre du 27.7.04 Freud parle de l'année 1901 au lieu de 1900. Ce passage (selon l'édition de 1901) de *Psychopathologie* est cité dans la brochure de Pfennig (p. 27), dont nous donnerons les références plus loin, et mentionné dans la brochure de Fließ *In eigener Sache* (p. 12).

#### *1902*

Dernière lettre de Freud à Fließ (avant l'échange de 1904) le 7 décembre, qui fait référence à l'enfant mort-né de Fließ le 23.11.1902.

Début des soirées psychologiques du mercredi chez Freud.

#### *1903*

Publication des *Mémoires* de Schreber à Leipzig.

Rencontre Fließ Freud à Vienne en mai (lors du décès de la

belle-mère de Fließ).

Publication en mai de Otto Weininger, *Geschlecht und Charakter*, Vienne, Wilhelm Braumüller. Le livre obtiendra un très grand succès en 1904. Weininger cite Freud p. 217 ; Fließ p. 499 (note de la p. 60) ; Swoboda p. 124, 154, 514 (note). En août, Moebius, dans sa revue *Schmidts Jahrbücher des gesamten Medizin*, accuse Weininger de plagiat (cité par Pfennig, p. 10).

Le 4 octobre 1903 Weininger se suicide. Oskar Friedländer et Swoboda doivent mettre en ordre ses notes.

## 1904

Au début de l'année, publication de H. Swoboda, *Die Perioden des menschlichen Organismus in ihrer psychologischen und biologischen Bedeutung*, Leipzig, Vienna, Deuticke. Swoboda envoie son livre le 24.1.04 à Fließ qui lui répond le 29.1.04 en lui faisant des éloges et en le traitant avec amitié. Il lui parle de son différend avec Freud. Il n'est pas question de plagiat (lettre publiée dans Pfennig, p. 61).

En avril une suite d'articles, « Science et superstition », dans *Neue Wiener Tagblatt*, traite des théories de Fließ, Weininger, Swoboda.

Au printemps Fließ lit le livre de Weininger. Il est stupéfait d'y trouver ses idées.

26 avril : Fließ reçoit une lettre de Freud, « après une longue pause » qui lui parle de Swoboda.

27 avril : réponse de Fließ à Freud. Il lui fait part de son étonnement d'apprendre que Swoboda est l'élève de Freud. Il critique alors le livre de Swoboda parce qu'il est traversé d'une profonde malhonnêteté et que Swoboda n'a pas révélé l'année de ses découvertes.

Mai-juillet : Fließ acquiert la certitude que Freud a communiqué ses idées.

15-27 juillet : dernière correspondance Freud-Fließ (2 lettres de Fließ, 3 lettres de Freud).

13 août : mort de la mère de Fließ.

Moebius, *Geschlecht und Unbescheidenheit*, Halle, qui revendique une priorité sur Weininger et Fließ (Cité par Pfennig p. 7-10).

D<sup>r</sup> Probst, *le Cas Weininger*, Wiesbaden, dénigrant Weininger (cité par Pfennig p. 8). Freud, selon son souvenir en décembre 1928 (lettre à Ida Fließ après la mort de son mari) détruit la

plus grande partie de sa correspondance avec Fließ (les lettres de Fließ) ; cependant il considère que sa recherche n'est pas terminée.

## 1905

27.3 : Réponse de Reuleaux à Fließ sur la priorité de Fließ.

12 mai–28 juin : correspondance Swoboda-Fließ (3 lettres de Swoboda, 2 de Fließ publiées par Pfennig). Fließ repousse les propositions de collaboration de Swoboda. Il se montre poli mais distant et souligne sa priorité sur Swoboda qui de son côté tente de prévenir une accusation de plagiat.

Freud fait paraître :

– *Trois essais sur la théorie du sexuel* (où il cite Fließ pour la bisexualité ; il supprimera son nom dans les éditions ultérieures pour le mettre en note à une autre place),

– son livre sur le *Witz* (où il prend au mot la remarque de Fließ selon laquelle l'interprétation du rêve est *witzig*),

– *Le cas Dora* (il existe une note sur Bloch à propos d'une question de priorité).

Publication de Lucka, *Otto Weininger, seine Werk...* Vienne, Leipzig (ouvrage favorable à Weininger).

## 1906

### janvier

Début public de l'affaire du double plagiat avec la publication de Richard Pfennig, *Wilhelm Fließ und seine Nachentdecker O. Weininger und H. Swoboda* (Wilhelm Fließ et ses découvreurs venant après), Berlin, E. Goldschmidt. Pamphlet très incisif, voire méchant. La correspondance Freud-Fließ de juillet 1904 est largement publiée, ainsi que celle de Fließ-Swoboda de 1905. Bien que Fließ se défende d'avoir participé à la rédaction de cette brochure, il l'a sûrement inspirée et il a fourni des documents.

Fließ publie sa grande œuvre *Der Ablauf des Lebens, Grundlegung zur exacten Biologie*, Vienne, Leipzig, Deuticke. A la fin du livre il ajoute une page avec pour titre *In eigener Sache* (En ma propre cause) qui dénonce le plagiat dont il a été l'objet. Le titre et le texte seront repris dans le pamphlet intitulé aussi *In eigener Sache*.

Procès intenté par Swoboda à Fließ et Pfennig pour diffamation. Lettre privée de Freud à K. Kraus (directeur de *Die Fackel*) le

12.1 (*In Correspondance de Freud* p. 268 et citée p. 384 dans une lettre à Fritz Wittels de 1924).

### février

Lettre de Freud à Hirschfeld (Jones I p. 347) parue dans *Monatsberichte des wissenschaftlich-humanitären Comites* (cité par Fließ). Le 5 février, article de Steckel contre le livret de Pfennig et favorable à Freud dans *Berliner Tageblatt*, « La toute dernière affaire de plagiat (Fließ, Weininger, Swoboda) ». Il cite le passage mentionné de *Psychopathologie*. J. Heinitz y répond le 11 février : « Encore une fois le D' Fließ et sa découverte ».

### mars-mai

Parution du pamphlet de Swoboda, *Die gemeinnützige Forschung und der eigennützige Forscher* (La recherche d'intérêt public et le chercheur d'intérêt propre), Vienne, qui répond au pamphlet de Pfennig mais en ne s'adressant qu'à Fließ.

### juin

Fließ fait paraître sa brochure *In eigener Sache*, Berlin, Goldschmidt, qui à la fois reprend les arguments de Pfennig (souvent sans guillemets) et répond à Swoboda, ce qui donne souvent l'impression d'un tissage de citations de citations. Il fait une large place à Freud dont il publie à nouveau la correspondance. Le 23 septembre, réponse corporatiste de Hirschfeld dans *Wiener klinische Rundschau*.

Heinrich Pudor, *Bisexualität*, Berlin, revendique la priorité de l'idée de bisexualité et accuse Fließ de plagiat.

Article favorable à Fließ de Raudnitz, à Prague dans le *Prager Med. Wochenschrift* sur Swoboda, Fließ, Moebius, Pudor.

Stekel répond à Pudor le 14 octobre 1906 dans *Berliner Tageblatt*.

Le 31 octobre *Die Fackel* publie des extraits de la lettre de Freud à Hirschfeld.

### 1907

Deuxième édition de l'ouvrage de Moebius.

Swoboda est débouté pour son procès, il retire son pourvoi. *Die Fackel* en publie un compte rendu.

## *Un double plagiat*

L'originalité du cas de plagiat de Fließ est qu'il s'agit d'un *double plagiat* qu'il résume ainsi : « Les deux idées principales inséparables de ce livre : la double périodicité de tous les processus de la vie et la double sexuation permanente des êtres vivants ont été – et ceci chacune en particulier – soi-disant découvertes aussi et publiées au plus vite par deux jeunes docteurs viennois. Otto Weininger décédé entre-temps a réclamé pour soi la bisexualité permanente, Hermann Swo-boda l'évolution périodique. Les deux auteurs étaient l'un avec l'autre dans l'amitié la plus intime et avaient accès à une seule et même source : au P<sup>r</sup> Sigmund Freud à Vienne<sup>35</sup>. »

Deux idées inséparables ont été séparément et simultanément publiées. L'inséparabilité du deux est au cœur de cette affaire dans laquelle le langage introduit toute une variété de formes du deux qui émaillent le texte de Fließ.

D'abord le *die beide* de « les deux idées inséparables ». *Die beide* c'est : « limité à deux choses différentes qui vont ensemble, par deux ». Les *beiden* idées inséparables font jouer deux autres registres du « deux » : la *zwiefache* (double) périodicité et la *Doppel* (double) sexuation (*Geschlechtigkeit*). Dans *zwiefache* « *zwie* » qui équivaut à *zwei* (deux) est aujourd'hui porteur d'une nuance de « entre les deux ». *Zweifache* : c'est assez neutre, c'est un deux comptable : on en compte deux. Ailleurs cependant chez Fließ ce *zwei* qui désigne la périodicité devient un *die beide*: *die beide Zahlen*<sup>36</sup>, *die beide Substanzen*<sup>37</sup>. Enfin *Doppel* c'est « double », le même deux fois, la copie.

Les deux idées de Fließ qui étaient réunies dans l'échange de pensées des deux amis, Freud et Fließ, se retrouvent,

---

35. W. Fließ, *In eigener Sache*, op. cit., p. 5, répété p. 30.

36. W. Fließ, *Der Ablauf*, op. cit. p. 31.

37. W. Fließ, *Das Jahr*, op. cit., p. 127.

après leur séparation, séparées chez deux autres amis, Weininger et Swoboda (qui sont à la fois *zwei* jeunes docteurs viennois et les *beiden* auteurs). Nous verrons que Fließ devient certain du plagiat après que, ayant cru trouver en Swoboda un ami et un élève, en remplacement de Freud, il ait appris, par Freud, que Swoboda est l'ami intime<sup>38</sup> de Weininger et l'élève de Freud<sup>39</sup>.

Ces formes du deux participent pour Fließ au réglage des relations entre les cinq acteurs de ce drame de plagiat : Fließ, Pfennig, Weininger, Swoboda, Freud. Ces relations impliquent leur nom propre.

Dans *En ma propre cause*, Fließ écrit : « J'ai lu le nom Swoboda dans Weininger<sup>40</sup> » et pas le « nom de Swoboda ». Que veut dire qu'il « lit le nom Swoboda », sinon qu'il fait appel à sa littéralité ? Et faire appel à la littéralité d'un nom c'est déjà ouvrir la possibilité de le décomposer, de faire fonctionner le nom propre comme un signifiant. Or *Zwo* était anciennement équivalent à *zwei* et aujourd'hui peut être utilisé au téléphone pour différencier *zwei* de *drei* (trois). *Boden* signifie sol, plancher, fond. *Swoboda* peut ainsi s'entendre *zwo boda*, *zwo Boden*, « deux fonds ». De fait Swoboda est pour Fließ un personnage à double fond, à double discours, qui cherche à dissimuler, en le travestissant (parlant de périodes de 18 heures au lieu des 28 jours de

---

38. Fließ (lettre du 20 juillet 1904 : « les deux hommes étaient intimes ») et Freud (réponse du 23.7.04 : « son ami intime ») qualifient chacun « d'intimes » les amis Swoboda et Weininger, Pfennig emploie le même terme pour qualifier l'amitié Freud-Fließ (p. 23) et l'amitié Swoboda-Weininger (p. 25) : *intimste Freund* (l'ami le plus intime).

39. Dans sa lettre à Swoboda du 29 janvier 1904 (citée par Pfennig p. 61), Fließ s'adresse à lui comme à un futur ami et sinon élève du moins jeune collègue qui s'avance sur les chemins que lui a frayés. Il commence par le « remercier chaleureusement pour l'envoi de son livre captivant » (le livre sur les périodes que Swoboda lui a envoyé) et il termine par : « je me réjouis d'avoir trouvé en vous un chercheur aux mêmes visées que je peux accueillir avec ces lignes de la façon la plus amicale ». Au milieu de la lettre il parle de Swoboda, alors que rien ne l'y oblige, de son conflit avec son ami le P<sup>r</sup> Freud qui a dénié l'influence de la périodicité sur les phénomènes psychiques (ce que revendique d'ailleurs comme originalité Swoboda).

40. W. Fließ, *In eigener Sache*, op. cit., p. 18.

Fließ) ce qu'il a emprunté. Cela est spécifique de l'accusation que Fließ adresse à Swoboda ; à Weininger, par contre, il reproche d'omettre de citer l'origine de ses théories. A l'appui de cette interprétation nous pouvons trouver chez Pfennig, ce double de Fließ, l'accusation que « Swoboda a une double personnalité (*Doppel-Persönlichkeit*) et une morale à double fond (*mit doppeltem Boden*<sup>41</sup>) ».

La façon dont les noms propres ont pu résonner aux oreilles de Fließ et lui servir d'éléments de fixation est aussi à relever pour le nom Weininger. Weininger peut s'entendre *weniger* (moindre), indiquant par là la voie de la comparaison. Par ailleurs, au détour d'une critique portant sur le fait que Weininger l'a mal compris – l'inverse du plagiat –, Fließ écrit : « Il s'est si peu approprié (*so wenig zu eigen hat er gemacht*) l'idée de la double sexuation<sup>42</sup> [...] ». Après la surprise d'avoir trouvé ses propres idées chez Weininger, Fließ lui fait le reproche inverse, à savoir de ne pas s'y retrouver assez : *so wenig zu eigen* (WEININGER / WENIG zu EIGEN).

### *Esquisse d'une configuration des personnages*

Sur la scène publique où se joue le drame du plagiat, les différents personnages ne jouent pas le même rôle mais restent dans une certaine relation entre eux qui semble avoir sa cohérence pour Fließ.

Freud est celui qui transmet les idées de Fließ, surtout celle de la bisexualité, à Weininger *via* Swoboda. A un moindre degré il a transmis l'idée de la périodicité à Swoboda. Il n'a pas tout à fait la même place par rapport à Weininger et Swoboda pris séparément : c'est là où il y a eu intermédiaire (Swoboda) que Freud est le plus impliqué dans la transmission des idées de Fließ (à Weininger).

---

41. R. Pfennig, *Wilhelm Fließ...*, *op. cit.*, p. 59.

42. W. Fließ, *In eigener Sache*, *op. cit.*, p. 28.

L'étonnant est que Freud ne soit pas ouvertement accusé de plagiat. Cela doit être mis en relation avec le fait qu'à plusieurs reprises Fließ affirme sa certitude que ce sont ses idées, à lui Fließ, que Freud a transmises, intégralement et en détail<sup>43</sup>. Est-ce parce que l'empreinte (de buvard) de Freud est inversée que ce dernier ne peut être soupçonné d'emprunt ?

Avec Freud la différence est réglée par une question de priorité, que, nous l'avons vu, Freud a reconnue, difficilement, à Fließ en 1900. Ainsi prend sens la remarque de Fließ, plagiée de Pfennig<sup>44</sup>, selon laquelle dans cette affaire il s'agit de plagiat et non pas de priorité avec Weininger et Swoboda.

Si Weininger et Swoboda, séparés, peuvent être considérés comme occupant, réunis, la place du moi de Fließ, Freud, lui, occupe un autre lieu, un lieu de transit (transfert ?), sans reste. Freud représente une garantie de savoir dont Fließ cherche l'aveu ; alors même qu'il est convaincu que Freud a transmis ses idées, Fließ lui demande par lettre : « Que sais-tu là-dessus<sup>45</sup> ? ». Freud est qualifié par Fließ d'« intendant infidèle (*ungetreue Verwalter*) des idées » de Fließ, et de « *spiritus rector*<sup>46</sup> » : il savait et a rendu possible le plagiat. Freud est dépositaire d'un bien de Fließ, ce savoir qui lui vient de la Nature. Il est supposé se porter garant de la bonne intendance d'un savoir qui se communique sans reste, sans division. S'il est intendant, Freud ne doit-il pas d'ailleurs transmettre ce savoir ?

Les rôles de ces personnages, qui se sont noués dans l'affaire du double plagiat, n'étaient pas prédéterminés mais se

---

43. W. Fließ, *In eigener Sache*, op. cit., p. 26, 28, 38.

44. La même phrase, écrite par Pfennig, p. 28 est reprise par Fließ p. 15 (*In eigener Sache*) sans guillemets.

45. Lettre du 20 juillet 1904, citée dans *In eigener Sache*, p. 19. La phrase « et ton opinion sur ce que je dois faire pour préserver mon droit de propriété » est rayée.

46. W. Fließ, *In eigener Sache*, op. cit., p. 18 et 23. Cf. la parabole de « l'intendant infidèle », Nouveau Testament, saint Luc, 16.

sont répartis d'une part en fonction des relations anciennes qui les unissaient et d'autre part en fonction de la simultanéité d'une configuration qui les a réunis à un certain moment, autrement dit en fonction d'un temps logique.

Ce temps logique est celui même du récit que fait Fließ de la chronologie des événements, récit qui bouleverse l'ordre chronologique réel de ces événements, que j'ai résumé précédemment. Le temps du récit est calqué sur la compréhension qu'a eue Fließ des événements. Et dans cette compréhension, les temps des événements ont eu par eux-mêmes une valeur interprétative pour Fließ. Voici comment dans *En ma propre cause*<sup>47</sup>, Fließ relate l'ordre des événements.

1. Fließ rapporte longuement l'entrevue orageuse d'Achensee en été 1900, où il s'est senti menacé par Freud<sup>48</sup> et à la suite de laquelle leur correspondance a perdu son côté intime. Il fait une première interprétation en disant que 1900 est l'année où Freud a précisément pris en traitement Swoboda, ami de Weininger.

2. Fließ fait part de sa « profonde stupéfaction » (*höchste Erstaunen*) à la lecture du livre de Weininger au printemps 1904, en y trouvant ses idées sur la double sexualité permanente et la loi de l'attraction sexuelle. Il ne dit pas à ce moment s'il a aussi été étonné de lire le nom Swoboda dans le livre de Weininger.

3. Ce n'est qu'après cela que Fließ parle de sa première lecture du livre de Swoboda sur les périodes – chronologiquement antérieure puisqu'il l'a lu en janvier 1904. Swoboda lui a envoyé le livre et Fließ a répondu dans les jours qui ont suivi. Dans *En ma propre cause*, Fließ parle donc de ce

---

47. L'argumentation est condensée pages 16 à 18 de *In eigener Sache*.

48. Cf. le récit qu'en fait Swales d'après des témoignages qu'il a recueillis : « Selon Fließ, Freud avait l'intention de l'attirer dans un coin de montagne isolé, puis de le pousser dans un précipice ou dans l'eau. Fließ affirmait avoir sauvé sa vie parce qu'il avait deviné l'intention de Freud – c'était un homme de très petite taille et il ne savait pas nager », dans Janet Malcolm, *Tempête aux Archives Freud*, Paris, PUF, 1986, p. 129.

livre à ce moment pour dire qu'il est revenu sur son jugement consécutif à la première lecture et pour dénoncer la tromperie de Swoboda qui a travesti les chiffres 23 et 28 jours de ses périodes en 18 et 23 heures. Fließ présente donc la lecture de Swoboda dans la rétroaction de la lecture de Weininger et non pas dans l'ordre où il a réellement fait ces lectures. Ce fait est important puisque Fließ dans sa première lecture de Swoboda n'a pas eu le sentiment de plagiat. C'est après-coup qu'il l'a ressenti comme tel. Dans l'après-coup de sa lecture de Weininger et d'un deuxième événement déterminant qu'il expose à la suite.

4. « Tout d'abord, dit-il, je fus frappé d'avoir lu chez Weininger le nom Swoboda ». Là-dessus (*Dazu*) poursuit-il, il reçoit, après une longue pause, une lettre inattendue de Freud qui lui demande un article pour une revue de ses élèves et lui parle du livre de Swoboda, qu'il présente comme élève et qu'il compare à Gattel, un ancien élève de Freud, soigné par Fließ, et que Freud avait considéré comme plagiaire à son endroit. On peut se demander si Fließ a lu le nom Swoboda chez Weininger lors de sa lecture de Weininger ou bien s'il l'a lu, rétrospectivement, en recevant la lettre de Freud. Vu le récit de Fließ nous penchons pour cette dernière hypothèse.

C'est dans l'après-coup de la lettre de Freud qui cite Swoboda que ce dernier est devenu une figure de plagiaire. C'est dans l'après-coup de cette lettre que Fließ associe Weininger et Swoboda *beide* et que, *après un certain temps*, dit-il, il conclut que Freud a servi d'intermédiaire au plagiat. Par ce qu'il a dit dans sa lettre et le moment où celle-ci est arrivée à Fließ c'est bien en effet Freud qui a été un élément décisif de l'affaire de plagiat. La réalité du sentiment de plagiat est passée par Freud au sens où Freud en a été un des éléments déclenchants. Le « un certain temps » dont parle Fließ est le temps qu'il a mis à le comprendre, à sa façon.

## *Quelques particularités de la lecture de Fließ dans « En ma propre cause »*

Dans sa façon de comprendre, Fließ montre qu'il est convaincu de la réalité du plagiat. Comme il apparaît, l'ensemble des événements de l'affaire de plagiat est lié à des effets de lecture et tout dépend de la façon dont on lit un texte de « plagiaire » pour le ressentir comme tel. Il y aurait donc à reprendre un par un chacun des exemples que donne Fließ à l'appui de ses affirmations de plagiat. On y verrait que l'accusation de plagiat n'est pas totalement infondée.

Cependant, afin de limiter notre propos aux particularités de lecture de Fließ, nous ne retiendrons qu'un exemple. Il porte sur une phrase de Freud, dans la mesure où c'est chez Freud que Fließ cherche une garantie de la parole ; c'est donc à propos de phrases de Freud que peuvent s'opérer des distorsions de lecture, d'autant plus que ces phrases peuvent avoir une certaine équivocité.

Dans sa lettre à Fließ du 27.7.04 Freud écrit que l'idée de la bisexualité est répandue dans la littérature et, s'adressant directement à Fließ, « tu reconnaîtras qu'un esprit ingénieux peut facilement faire le pas aussi par soi-même et étendre la constitution bisexuelle de certains à tous, même si ce pas est ton *Novum*. Pour moi personnellement tu as toujours été (depuis 1901) l'auteur de l'idée de bisexualité<sup>49</sup> ». A cet endroit de la citation de la lettre de Freud, Fließ met en note une citation de Pfennig qu'il reprend donc à son compte : « En réalité depuis le printemps 1897 (*cf.* plus haut !) Il y a ici une erreur de parti pris de Freud en faveur de Weininger » (Pfennig).

Voici comment Pfennig a construit l'interprétation qui sera reprise par Fließ. Pfennig va chercher une note de l'ouvrage de Weininger où ce dernier explique que jusqu'en 1901, date à laquelle il a lu Schopenhauer, il croyait être le

---

49. W. Fließ, *In eigener Sache*, *op. cit.*, p. 22.

premier à avoir découvert la loi de l'attraction sexuelle en fonction de la bisexualité. De là Pfennig commence par affirmer que Weininger dit qu'il a fait sa découverte en 1901. Puis il écrit que cette indication de date par Weininger n'a en fait aucun rapport avec Schopenhauer, qu'elle n'a d'autre but que de recouvrir une réclamation de priorité de la part de Fließ. A cette interprétation déjà assez élocubrée, Pfennig ajoute en note : « Il est remarquable que Freud aussi laisse croire de façon erronée que Fließ ne serait l'auteur de la bisexualité que depuis 1901 » alors qu'en réalité Fließ lui en a parlé depuis 1897, époque où Weininger, âgé de 17 ans, était encore au lycée<sup>50</sup>. Enfin un peu plus loin dans son texte, quand il cite la lettre de Freud, Pfennig met en note la phrase citée par Fließ.

A partir d'une déformation de ce qu'a dit Weininger (qui ne dit pas qu'il a fait sa découverte en 1901 mais que jus-qu'en 1901 il croyait être le premier à l'avoir faite) Pfennig construit une interprétation qui a les caractères d'une interprétation délirante. Parce que la même date, 1901, apparaît en note et entre parenthèses dans le livre de Weininger et dans une lettre de Freud, Pfennig laisse entendre au lecteur que Freud aurait précisément indiqué cette date en référence à la note de Weininger, par complicité posthume avec lui et pour dénier à Fließ la priorité de l'idée de bisexualité !

Ce que Pfennig laisse entendre (assez clairement il est vrai), Fließ le dit explicitement : « En ne me désignant comme l'auteur de la bisexualité que depuis 1901, il s'agit [de la part de Freud] d'une volonté de me faire du tort. 1901 est précisément l'année où Weininger veut avoir fait sa découverte et l'erreur de parti pris n'a que le sens de m'amener en concurrence temporelle avec Weininger<sup>51</sup> ».

Or que signifie la référence à l'année 1901 dans la lettre de Freud ? Sauf si encore une fois on isole cette date de son

---

50. R. Pfennig, *Wilhelm Fließ...*, op. cit., p. 21 et 30.

51. W. Fließ, *In eigener Sache...*, op. cit., p. 25.

contexte, Freud ne veut pas du tout dire que Fließ est depuis 1901 l'auteur de la bisexualité. Il veut dire que c'est en 1901 qu'il s'est souvenu que Fließ le premier lui avait parlé de bisexualité en 1897. Cette date renvoie à l'épisode que Freud a relaté dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, texte pourtant bien connu de Pfennig et Fließ qui tous deux le citent. Toute la dimension énonciative de Freud qui s'adresse à Fließ dans une lettre privée, est évacuée pour ne laisser qu'un énoncé constatatif d'un fait réel, énoncé qui s'adresserait déjà à un public, avant celui qui lit l'ouvrage de Fließ. En supprimant la dimension énonciative liée au contexte, Fließ fait apparaître une certaine équivocité possible de l'énoncé. Là même où surgit cette équivocité l'énoncé est donné comme preuve d'une interprétation univoque.

Cette interprétation est surdéterminée par une autre interprétation qui a le même mécanisme qu'une interprétation délirante, à savoir la fonction de preuve que prend la simultanéité de deux événements, ici la date 1901, mentionnée à la fois par Weininger et par Freud.

Les choses se compliquent en ceci qu'en écrivant 1901 pour évoquer la date de sa rencontre avec Fließ, Freud, nous l'avons vu, se trompe. La rencontre à laquelle il fait allusion et où il fut question de la priorité de l'idée de bisexualité eut lieu à Achensee le fameux été 1900 et non pas en 1901, ce que savait bien Fließ qui, quelques pages avant, avait parlé de cette rencontre et en avait donné la date. Fließ ne relève pas le lapsus de Freud : 1901 pour 1900. Mais il remarque quand même une erreur, qu'il interprète : 1901 au lieu de 1897. Dans les deux cas il s'agit d'une erreur de postdatation. On peut se poser la question : si Freud n'avait pas fait de lapsus, Fließ aurait-il interprété cette date ? Son interprétation qui impute à Freud un déni de priorité rejoindrait-elle la raison du lapsus de Freud ?

Cela conduit à s'interroger sur la part qui revient à Freud dans ce que Fließ exprime, d'autant que chez Freud il y a du Fließ qui sommeille.

## La postérité des idées de Fließ et son bout de vérité

La transmission des idées de Fließ à Freud et à d'autres psychanalystes a continué à faire son chemin après la cessation de la correspondance entre Freud et Fließ et sans doute faut-il voir dans ce fait la preuve de l'existence de ce « bout de vérité méconnue » dont Freud parlait à Abraham à propos de Fließ. Plusieurs traces en sont repérables. Je n'en mentionnerai que quelques-unes.

Tout d'abord on peut relire le travail de Freud sur Schreber à la lumière de la relation Freud Fließ. Nous avons vu que Freud confie à Jung que ce qu'il a appris de la paranoïa il le doit à Fließ, pas à Schreber. Parce qu'il a cru que Fließ développait une paranoïa *après* sa rupture avec lui. C'est donc comme conséquence de cette rupture qu'il a fabriqué dans son texte sur Schreber une théorie de la paranoïa, selon laquelle celle-ci provient d'un retrait de la libido homosexuelle. En développant sa théorie de la paranoïa à partir de là, Freud sans en mesurer pleinement la portée, fait dépendre cette théorie d'un avatar d'une relation que Mannoni et Lacan ont par ailleurs qualifiée de transférentielle<sup>52</sup>. En retour cela n'est pas sans conséquences sur la théorie du transfert, en particulier avec un psychotique, puisque Freud finira par dire que les psychotiques n'ont pas de transfert. On comprend mieux cette affirmation, démentie par les faits et d'autres textes de Freud, si on prend en compte que pour Freud la conception de l'éclosion de la paranoïa provient de la rupture d'une relation transférentielle avec son ami.

Cette théorie de la paranoïa, que Freud a forgée dans ce moment de rupture avec Fließ, il l'a aussi transmise tout de

---

52. O. Mannoni, *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène*, Paris, Seuil, 1969, chapitre « L'analyse originelle ». J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet* 1, Paris, Seuil, 1968, p. 24.

suite, avant même la publication du cas Schreber, à ses élèves, notamment à K. Abraham (dans *les Différences psychosexuelles entre l'hystérie et la démence précoce*, 1908<sup>53</sup>).

Trois autres pistes peuvent éclairer ce que nous entendons par l'expression « le bout de vérité méconnue qui existe chez Fließ ».

D'abord le fait que le fils aîné de W. Fließ, Robert, est devenu un psychanalyste freudien, pratiquant aux États-Unis, écrivant des articles et des livres pleins de talent<sup>54</sup>. C'est, au minimum, le témoignage que W. Fließ n'a pas constitué un obstacle insurmontable à la transmission de la psychanalyse. De là à penser qu'il ait même permis cette transmission, la question reste ouverte.

Si on peut constater que chez le fils de Fließ il y a eu transmission des idées de Freud, on observe en retour que chez l'un des élèves les plus prestigieux de Freud, Abraham, il y a eu transmission des chiffres de Fließ. On sait qu'Abraham est allé s'installer à Berlin et qu'il est devenu l'ami et le patient de Fließ. On ignore par contre que Abraham était aussi un partisan convaincu de la théorie des périodes de Fließ. Il ne s'en cachait pourtant pas à Freud à qui il écrivit encore en 1925, l'année de sa mort : « J'aimerais vous raconter comment ma maladie a confirmé d'une manière particulièrement frappante toutes les idées de Fließ sur la périodicité<sup>55</sup> ». Les lettres d'Abraham à Fließ, que nous publions dans la rubrique « Document » de ce numéro de la *Revue du Littoral*, confirment l'importance qu'a eue Fließ aux yeux d'Abraham.

Cela prouve qu'après tout le bout de vérité chez Fließ n'était pas si méconnu que cela par tous. Cependant ce n'était pas bien vu par les analystes.

---

53. K. Abraham, *Œuvres complètes*, tome I, Payot, Paris, 1965.

54. Citons *Ego and Body Ego*, New York, International Universities Press, 1961 ; *Symbol, dream and psychosis*, New York, International Universities Press, 1973 ; l'article « Silence and Verbalization », cité par Lacan dans *Écrits*, p. 301.

55. *Correspondance Freud Abraham*, *op. cit.*, lettre du 8.9.1925, p. 401.

Quant à Freud, en parlant lui-même de vérité méconnue, il signifie qu'il en a reconnu une partie, à sa façon. Déjà, durant le temps de son amitié avec Fließ, Freud avait pris une part très active dans les élaborations théoriques de Fließ : par l'envoi de matériel d'observation clinique, par la réécriture et les critiques des manuscrits de Fließ avant leur publication, par ses encouragements à théoriser, par l'envoi de patients, par le choix de Fließ comme médecin personnel<sup>56</sup>... Mais aussi après l'affaire du plagiat, Freud fait plusieurs fois référence aux travaux de Fließ. Curieusement les deux pensées inséparables de Fließ, bisexualité et périodicité, sont à nouveau séparées dans les citations de Fließ par Freud. Tantôt Freud traite de la bisexualité et discute le point de vue de Fließ (dans *Un enfant est battu* et dans *Analyse finie et infinie*), tantôt il traite de la loi des périodes selon Fließ (dans des rajouts à la *Traumdeutung*, 1909, 1911) dans *Prédisposition à la névrose obsessionnelle*, et *Au-delà du principe de plaisir*).

L'adhésion de Freud aux idées de Fließ est difficilement séparable de l'invention du savoir psychanalytique par Freud. De sorte que tout ce qu'on peut dire de Fließ, tout ce qui se localise chez lui, y compris sa *paranoïa scientifica*, constitue une sorte de bord, parfois d'envers, du savoir analytique qui s'invente. Une affaire telle que celle du plagiat est à cet égard propice à nous faire réfléchir à l'enjeu du nom propre quand se mettent à circuler des signifiants nouveaux. Ceux-ci ne peuvent pas tenir par eux-mêmes sans référence à un nom propre. La propre cause de Fließ nous le rappelle.

---

56. Cf. par exemple M. Schröter, *Un dialogue scientifique entre Freud et Fließ*, « Le projet d'étude sur la neurasthénie » (1893), *Revue Internationale d'Histoire de la Psychanalyse*, PUF, n° 2, 1989, et bien sûr la correspondance avec Fließ publiée par Fischer Verlag dans l'édition de J.-M. Masson et M.



# L'union sacrée de la droite et de la gauche

---

*Sophie Aouillé*

*L'expérience a son prix,  
car ça ne s'imagine pas à l'avance.*

J. Lacan, 1981.

Quelque dix ans après qu'il eut fait sa *Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École*, Lacan concluait à un échec de la passe. Si échec il y eut, les raisons n'en sont-elles pas à trouver dans ce qui constitue le *fonds* même de la *Proposition* et qui greva lourdement les conditions de la tenue de cette expérience dans l'École freudienne de Paris (EFP) ? Pour autant, cela signifie-t-il l'échec pur et simple de ce que mettait en œuvre la *Proposition* ?

La passe, tout autant qu'un moment, est le dispositif qui permet d'articuler ce moment. N'est-ce pas précisément ce dispositif, avec en particulier l'invention des passeurs, qui fait de la passe une trouvaille ? Autrement dit, la « chicane » des passeurs n'équivaut-elle pas, du point de vue de l'imaginaire, à une mise en jeu de la dissymétrie ?

## *Fonds d'un échec*

J'ai voulu avoir des témoignages, naturellement je n'en ai eu aucun, des témoignages de comment ça se produisait.

Bien entendu, c'est un échec complet, cette passe<sup>1</sup>.

Deauville, 1978. Lacan conclut les assises de l'École freudienne consacrées à l'expérience de la passe.

Ce « naturellement, ce « bien entendu » ne sont pas sans causer quelque perplexité. Qu'est-ce à dire en effet ? Lacan s'attendait-il donc à ne recevoir aucun témoignage « de comment ça se produisait » ? S'attendait-il à ce que cette passe soit un échec ? Était-ce donc inévitable ? Quelques indices – nous prenons le parti de les désigner ainsi – permettent de penser qu'il le redoutait, et qu'il avait pour cela quelques raisons.

Le texte de la *Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École*, tel qu'il se présente dans le numéro 1 de la revue *Scilicet*<sup>2</sup>, comporte un exergue, ici en forme de recommandation, d'avertissement, voire de mise en garde :

Avant de la lire, je souligne qu'il faut l'entendre sur le fonds de la lecture, à faire ou à refaire, de mon article :  
"Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956". (Pages 419-486 de mes *Écrits*.)

Trois remarques à propos de cet exergue :

« Je souligne qu'il faut l'entendre sur le fonds de la lecture [...] » : Lacan écrit f.o.n.d.s., et non pas f.o.n.d. Si *fond* et *fonds* ont une racine commune – tous deux viennent du latin *fundus*, le mot *fond* est une variante graphique de *fonds*, apparue vers le XV<sup>e</sup> siècle –, ils ont pris à partir du XVII<sup>e</sup> siècle des valeurs particulières<sup>3</sup>. Selon la définition du Larousse, *fond* signifie « la partie la plus basse d'une chose

---

1. J. Lacan, « Conclusions », *Lettres de l'École*, n° 23, avril 1978, « L'expérience de la passe », p. 181.

2. Il s'agit de la seconde version de la *Proposition*, parus en 1968 in *Scilicet* n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 14-30. La première version, prononcée par Lacan le 9 octobre 1967 à l'EFPP, n'a été publiée qu'en avril 1978, dans le cadre des *Analytica*, à la même date, donc, que le numéro des *Lettres de l'École* mentionné en note 1.

3. Cf. *Dictionnaire étymologique de la langue française*, de O. Bloch et W. von Wartburg, Paris, PUF, 1932, 7<sup>e</sup> éd. 1986.

ou d'un endroit creux », « la partie la plus éloignée de l'entrée, de l'ouverture, du commencement », « ce qui forme la base, ce qui constitue l'arrière-plan de (qqch) », « ce qu'il y a d'essentiel, de fondamental ». *Fonds* signifie « le terrain sur lequel on bâtit », « le capital en biens, en argent que l'on fait valoir », « l'ensemble des livres, des manuscrits, des œuvres d'art, etc., qui, dans une bibliothèque, un musée, etc., sont d'une provenance déterminée ; la totalité des œuvres détenues, de toutes origines ».

Lacan donne comme *fonds* à sa *Proposition* son article « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 ». Celui-ci n'est donc pas simple décor d'arrière-plan, il est ce sur quoi est bâtie la *Proposition*. Premier indice pour le « naturellement », le « bien entendu » de 1978.

Deuxième remarque : « Il faut l'entendre sur le fonds de la lecture, à faire ou à refaire [...] ». *A faire ou à refaire*. Étrange insistance de la part de Lacan, comme si, même à avoir été faite, cette lecture n'avait jamais été effectuée.

Troisième remarque, et qui constituera un troisième indice : Lacan, « prescrivant » littéralement la lecture de son article, ne se contente pas d'en indiquer le titre – or on peut supposer qu'il sait qu'il s'adresse à un public averti, au courant de l'endroit où peuvent se lire ses articles –, non, il précise que celui-ci se trouve dans ses *Écrits* – parus en 1966, donc de fraîche date. Qui plus est, il va jusqu'à en mentionner les pages... commentant à cet endroit un *lapsus calami*.

A la fin de l'exergue, on trouve en effet ceci : « (Pages 419-486 de mes *Écrits*.) » Or l'article « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 » commence en fait à la page 459.

Il est évidemment tentant, et nous n'y avons pas « résisté », de se reporter à la page 419, celle que, commettant ce lapsus, Lacan indique. Lorsque l'on constate que cette page 419 se trouve au milieu de l'article « La chose freudienne », dans une sorte de sous-chapitre intitulé « La résistance aux résistants », dont la teneur n'est pas sans lien avec l'article

de 1956, il est tout aussi tentant d'y voir un sens qui irait, précisément, dans le sens de ce que nous essayons de démontrer. Cependant, s'en tenir à cet aspect serait hypothéquer la « face d'acte<sup>4</sup> » de ce lapsus sur laquelle nous allons revenir.

Il y a dans cette façon dont Lacan, pourrait-on dire, semble mettre tout de son côté pour que cet article de 1956 soit effectivement lu et que, ainsi, la *Proposition* soit « entendue », comme l'annonce de ce qui, en 1978, s'avérera avoir été un échec – ce serait peut-être là la face d'acte du lapsus commis par Lacan. En effet, à faire retour sur 1967 à partir de 1978, depuis ce « naturellement », ce « bien entendu » énoncés par lui, deux questions se posent.

Cet exergue en forme de mise en garde n'était-il pas gros de l'échec de cette passe ? D'être ainsi bâtie sur la situation de 1956, la *Proposition* n'était-elle pas vouée à la faillite ?

A suivre Lacan dans ce qu'il dira de cette expérience de la passe entre 1967 et la dissolution de l'EFP, on peut le penser.

### *L'union sacrée*

En 1967, avec la *Proposition*, Lacan souhaite, ce qui n'a jamais été fait jusque-là, que son École s'emploie à dissiper cette ombre épaisse à recouvrir ce raccord où le psychanalytant passe au psychanalyste<sup>5</sup>. Cette « ombre épaisse » tient à ce que

nulle part l'acte psychanalytique n'est distingué de la condition professionnelle qui le couvre<sup>6</sup>.

Dans le texte même de la *Proposition*, il écrit :

---

4. Cf. sur ce point le livre de Jean Allouch, *Marguerite, ou l'aimée de Lacan*, Paris, E.P.E.L., 1990, p. 358-359.

5. J. Lacan, *Proposition...*, *Scilicet* n° 1, *op. cit.*, p. 24.

6. J. Lacan « Discours à l'EFP », *Scilicet* n° 2/3, Paris, Seuil, 1970, p. 19-20.

Nul enseignement ne parle de ce qu'est la psychanalyse. Ailleurs, et de façon avouée, on ne se soucie que de ce qu'elle soit conforme<sup>7</sup>.

Si « ailleurs » on ne se soucie que de ce que la psychanalyse soit conforme, c'est que

Freud a pris le risque d'un certain arrêt. Peut-être plus : qu'il y a vu le seul abri possible pour éviter l'extinction de l'expérience<sup>8</sup>.

Cela, Lacan le dira, l'écrira à maintes reprises. Mais que la psychanalyse soit conforme, qu'est-ce que cela produit ? Une structure de groupe sur le modèle de l'Église et de l'Armée. Et cela implique un mode de transmission de la psychanalyse très précis.

C'est celui-ci que Lacan dénonce dans son article de 1956 : la hiérarchie, pour se transmettre,

faute de disposer de la loi du sang qui implique la génération, voire de celle de l'adoption qui suppose l'alliance, il lui reste la voie de la reproduction imaginaire qui par un mode de fac-similé analogue à l'impression, en permet, si l'on peut dire, le tirage à un certain nombre d'exemplaires, où l'unique se pluralise<sup>9</sup>.

Or ce mode de reproduction, c'est justement celui que, l'année précédente, dans « La chose freudienne », Lacan épingle comme étant celui du

principe paranoïaque de la connaissance humaine, selon quoi ses objets sont soumis à une loi de réduplication imaginaire<sup>10</sup>.

---

7. J. Lacan, *Proposition...*, *op. cit.*, p. 16.

8. *Ibid.*

9. « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 475-476.

10. J. Lacan, « La chose freudienne », *Écrits, op. cit.*, p. 428.

Ce principe paranoïaque de la connaissance humaine, qui fait appel à « l'union sacrée de la droite et de la gauche<sup>11</sup> », est au fondement de l'identification spéculaire. L'image spéculaire  $i(a)$  n'est pas l'image du sujet. Le sujet se méconnaît dans son image, il méconnaît totalement la dissymétrie qui est la sienne. Dans le séminaire *L'identification*, Lacan, de l'image spéculaire, dit qu'elle est une erreur :

[...] elle n'est pas simplement une illusion [...], elle est foncièrement une erreur en tant que le sujet s'y « méconnaît » si vous me permettez l'expression, en tant que l'origine du moi et sa méconnaissance fondamentale sont ici rassemblées dans l'orthographe ; et pour autant que le sujet se trompe il croit qu'il a en face de lui son image ; s'il savait se voir, s'il savait, ce qui est la simple vérité, qu'il n'y a que les rapports les plus déformés d'aucune façon identifiables entre son côté droit et son côté gauche, il ne songerait pas à s'identifier à l'image du miroir<sup>12</sup>.

Comment cette méconnaissance qui est celle-là même du sujet va-t-elle opérer au niveau du groupe analytique ? Eh bien, c'est ce qui va produire cette structure de groupe sur le modèle de l'Église et de l'Armée, avec

identification du moi de chaque individu à une même image idéale dont la personnalité du chef supporte le mirage<sup>13</sup>.

D'où, pour Lacan, en 1967, la nécessité de distinguer la hiérarchie et le *gradus*, distinction qui fait solution, selon lui, au problème de la société analytique. Mais, et c'est l'un des écueils de la *Proposition* – où l'on retrouve la question de son fonds –, tout en voulant sortir de l'ornière de cette situation qu'il dénonce, Lacan, dans le mouvement même de s'en affranchir, prend d'une certaine manière appui sur elle.

---

11. J. Lacan, « La chose freudienne », *Écrits*, *op. cit.*

12. J. Lacan, *L'identification*, séminaire inédit, séance du 30 mai 1962.

13. J. Lacan, « Situation... », *op. cit.*, p. 475.

Ainsi, par exemple, en 1978, la question ne sera plus pour lui de distinguer hiérarchie et *gradus* : il dit notamment de l'AME (analyste membre de l'École) que ça ne l'intéresse pas spécialement que l'AME vienne témoigner, que « l'AME fait ça par habitude<sup>14</sup> ».

Mais en 1967, il n'en est pas là. Il met un certain soin à qualifier l'AE (analyste de l'École), l'AME et l'AP (analyste praticien) et l'on pourrait même dire qu'il le fait avec précaution. En 1973, de la *Proposition*, Lacan dira :

La proposition est marquée d'une prudence, d'une prudence peut-être humaine, trop humaine, mais je ne vois absolument pas en quoi j'aurais pu faire une proposition plus prudente. Ma prudence était commandée par l'état de choses existant. C'est le principe même de la prudence<sup>15</sup>.

De cette prudence « commandée par l'état de choses existant » dont est empreinte la *Proposition*, Lacan va se détacher progressivement, on en voit la trace dans ce qu'il dira à propos de la passe dans les années suivantes.

Déjà, dans le « Discours à l'EFP (École freudienne de Paris) », le 6 décembre 1967, discours qui est une réponse aux manifestations suscitées par la *Proposition*, le ton est nettement plus offensif. D'emblée, il ironise sur le fait

[qu']infatuation et prudence fassent effet d'organisation<sup>16</sup>.

[...] Inutile donc que quiconque, pour s'y croire chef de file, nous assourdisse des droits acquis de son « écoute » des vertus de son « contrôle » et de son goût pour la clinique, ni qu'il prenne l'air entendu de celui qui en tient un bout de plus qu'aucun de sa classe<sup>17</sup>.

---

14. J. Lacan, « Conclusions », *op. cit.*, p. 181.

15. J. Lacan, « Intervention sur la passe », 1973, in *Ornicar?*, n° 12/13, 1977, p. 117-123.

16. J. Lacan, « Discours à l'EFP », *op. cit.*, p. 10.

17. *Ibid.*, p. 9-10.

A lire, dans ce discours, ce que Lacan renvoie à ceux qui font opposition à sa *Proposition*, on ne peut qu'entériner ce qui lui faisait recommander la lecture de son article de 1956 : se déploie exactement ce qu'il y dénonçait.

Petit à petit, de ce qui était en quelque sorte « affirmatif » dans la *Proposition* quant au passage du psychanalysant au psychanalyste, au fil de l'expérience, Lacan va faire une interrogation : qu'est-ce que « s'autoriser » ?

### *Une histoire absolument folle*

En octobre 1972, à l'École belge de psychanalyse, à propos du « ne s'autorise que de lui-même », il en vient à énoncer ceci :

On omet dans cette petite phrase que l'analyste, cela a pour moi un sens très problématique. Je veux dire qu'il faut d'abord que cette position soit, je dirais presque, occupable ; cela laisse même un doute sur l'existence de l'analyste<sup>18</sup>.

En 1978, la question que Lacan pose au passant est la suivante :

[...] qu'est-ce qui peut venir dans la boule de quelqu'un pour s'autoriser d'être analyste<sup>19</sup> ?

Il ajoute :

[...] il faut dire que pour se constituer comme analyste il faut être drôlement mordu ; mordu par Freud principalement, c'est-à-dire croire à cette chose absolument folle qu'on appelle l'inconscient et que j'ai essayé de traduire par le « sujet supposé savoir<sup>20</sup> ».

---

18. J. Lacan, « Séance extraordinaire de l'École belge de psychanalyse », 14 octobre 1972, *Quarto*.

19. J. Lacan, « Conclusions », *op. cit.*, p. 181.

20. *Ibid.*

## Un peu plus loin :

[...] comment est-ce qu'il y a des gens qui croient aux analystes, qui viennent leur demander quelque chose ? C'est une histoire absolument folle. [...] Et tout est là, il faudrait que l'analyste sache un peu la limite de ses moyens, c'est là-dessus que, en somme, nous attendons le témoignage de gens qui sont depuis peu de temps analystes : qu'est-ce qui peut bien leur venir à l'idée – c'est là que je pose la question – de s'autoriser d'être analystes<sup>21</sup>.

Comment Lacan a-t-il pu en arriver à formuler la question du passage à l'analyste sur ce mode ? Il n'est pas négligeable de prendre en compte les avancées théoriques qui ont été les siennes entre 1967 et 1978, notamment le nouage borroméen. Mais il n'y a pas non plus à mésestimer l'influence qu'a pu avoir sur ces avancées théoriques mêmes, ainsi que sur le discours que Lacan tient sur la passe, son expérience au sein du jury de la passe – rappelons la présence constante de Lacan dans ce jury à l'École freudienne, de 1967 jusqu'à la dissolution. L'hypothèse que nous faisons est que le dispositif a eu une fonction de révélateur, essentiellement en raison de la place qu'y occupent les passeurs. Cette « invention » des passeurs permet d'affirmer, aujourd'hui encore, que la passe reste une trouvaille. C'est, en tout cas, ce que nous allons essayer de démontrer.

Lacan n'a jamais remis en question le dispositif de la passe, le rôle des passeurs. Dans la *Proposition*, il introduit le passeur de la façon suivante :

D'où pourrait donc être attendu un témoignage juste sur celui qui franchit cette passe, sinon d'un autre qui, comme lui, l'est encore, cette passe, à savoir en qui est présent à ce moment le désêtre où son psychanalyste

---

21. J. Lacan, « Conclusions », *op. cit.* Sur cette question de la croyance, cf. notamment *R.S.I. séminaire inédit*, séance du 21 janvier 1975, et J. Allouch, « Perturbation dans l'analyse », in *Littoral* n° 26, Toulouse, Érès, 1988, p. 63.

garde l'essence de ce qui lui est passé comme un deuil, sachant par là, comme tout autre en fonction de didacticien, qu'à eux aussi ça leur passera. Qui pourrait mieux que ce psychanalysant dans la passe, y authentifier ce qu'elle a de la position dépressive ? [...] C'est ce que je vous proposerai tout à l'heure comme l'office à confier pour la demande du devenir analyste de l'École à certains que nous y dénommerons : passeurs. [...] le témoignage qu'ils sauront accueillir du vif même de leur propre passé sera de ceux que ne recueille jamais aucun jury d'agrément<sup>22</sup>.

Dans les années qui suivent, lorsqu'il parlera des passeurs, Lacan le fera à peu près toujours dans les mêmes termes :

[...] j'ai cru qu'il offrait plus de chance à ce témoignage de pouvoir être rendu, que ça ne se passe pas avec quelqu'un déjà en position de prononcer le *dignus est intrare* [...] <sup>23</sup>.

[...] il y ait quelqu'un qui justement ne soit pas là sur ses grands chevaux pour l'entendre [...] <sup>24</sup>.

[...] des gens que j'ai choisis exprès pour être exactement au même point que lui. Il est évident en effet que si c'est à un aîné, à un titularisé, voire à un didacticien comme on s'exprime, qu'il va s'adresser, on peut être sûr que son témoignage [celui du passant] sera complètement à côté de la plaque. [...] dans ces conditions, on essaye de se mettre au pas de celui qui a l'autorité, c'est-à-dire qu'on ment, tout simplement<sup>25</sup>.

Curieusement, Lacan, semble-t-il, n'élaborera jamais autrement la fonction du passeur. Celle-ci, pourtant, en évitant au passant un « face-à-face » avec le jury, en lui évitant de

---

22. J. Lacan, *Proposition...*, *op. cit.*, p. 26-27.

23. J. Lacan, « Séance extraordinaire de l'École belge de psychanalyse », *op. cit.*.

24. J. Lacan, « Intervention sur la passe », *op. cit.*

25. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », in *Bloc-notes de la psychanalyse* n° 5, 1985, p. 5-23.

« mentir » à un titularisé, comme le nomme Lacan, ne produit pas seulement une mise en relief du texte de la passe, accentuant « l'on-dit » du témoignage indirect. Dans le dispositif même, dans son déroulement, c'est ce que nous avançons, se produit une opération réelle qui met en jeu la dissymétrie, faisant cas de cette méconnaissance qui est au fondement de l'identification spéculaire.

Le névrosé confond deux dissymétries, celle de l'identification spéculaire et celle de la demande-objet entre le sujet et l'Autre. Il tente d'accéder à  $a$ , l'objet du désir, qui n'a pas d'image spéculaire, par  $i(a)$ , l'image spéculaire :  $i(a)$  et  $a$  ont une fonction de masque l'un par rapport à l'autre, le sujet se trompe en confondant ces deux dissymétries comme si elles étaient de même nature. Dans *L'identification*, Lacan pointe cette fonction de leurre de la façon suivante :

[...] ce que le névrosé cherche, et non sans fondements, c'est à arriver à  $a$  en détruisant  $i(a)$  ou en le fixant<sup>26</sup>.

Dans ce même séminaire, où il introduit la topologie, Lacan aborde la question de la dissymétrie entre le sujet et l'Autre avec le tore. Il montre comment le tore met en jeu la dissymétrie avec la coupure<sup>27</sup>, ce qui lui sert de support pour mettre en évidence la dissymétrie entre le sujet et l'Autre, dans la névrose, dans le croisement produit, par la dimension de l'Autre, entre l'objet du désir,  $a$ , et la demande. Rappelons que c'est dans le même séminaire que Lacan présente le sujet comme ayant la structure de la surface, comme effet de signifiant identifié à la coupure engendrant la surface.

Si l'erreur que représente l'identification à l'image spéculaire, constitutive du moi, et qui n'est pas le ressort de la

26. J. Lacan, *L'identification*, *op. cit.*, séance du 30 mai 1962.

27. Cf. A.-M. Ringenbach, « Le tore et la mise en jeu de la dissymétrie », in *Littoral* n° 10, Toulouse, Érès, 1983, p. 131-148, et « La dissymétrie, le spéculaire et l'objet  $a$  », in *Littoral* n° 14, Toulouse, Érès, 1984, p. 129-143.

névrose, ne peut être repérée par le sujet, celui-ci, en revanche, peut accéder à la distinction de la dissymétrie demande-objet entre le sujet et l'Autre. C'est ce dont Lacan, dans *L'identification*, fait la démonstration avec la coupure sur le tore.

Ainsi, pour l'analysant en fin de parcours, cette distinction a-t-elle pu s'opérer,  $i(a)$  cessant de

faire chasuble à cet objet  $a$  qui du sujet fait la misère<sup>28</sup>.

C'est ce que mettra à l'épreuve, notamment, la procédure de la passe, en son dispositif. Dans son déroulement, en effet, la distribution des rencontres, des regards donc, est telle qu'elle permet, en évitant la confusion des deux dissymétries, la mise en relief de cette distinction  $a-i(a)$  d'une manière qui, pourrait-on dire, ne trompe pas. Le passant n'a pas accès, dans le temps de sa passe, directement au jury. Il rencontre ses passeurs séparément, ceux-ci pour leur part allant témoigner auprès du jury successivement, hors de la présence de l'autre. Il y aurait toute une étude à faire sur cette question du regard telle qu'elle se joue dans la passe, aux différentes places occupées par chacun dans le dispositif. Nous nous en tenons ici à ce qui se produit côté passant. On pourrait dire que le passeur, en évitant au passant le leurre identificatoire possible que constituerait un accès direct à son jury de passe, opère telle la coupure sur le tore, permettant, en décollant du spéculaire, la mise en évidence de cette distinction  $a-i(a)$ . D'où la nécessité, nous semble-t-il, pour que cette opération puisse se produire, d'une rencontre effective, « en corps », du passant avec chacun de ses passeurs.

A ne pas négliger que cette opération a lieu, du fait même qu'un passant s'engage dans cette procédure, que cette passe soit reçue comme effective ou pas, et donc donne lieu, ou pas, à une nomination A.E., l'on pourrait sans doute ac-

---

28. J. Lacan, « Discours à l'EFP », *op. cit.*, p. 11.

cueillir autrement, c'est-à-dire traiter véritablement, la question de la passe lorsqu'elle ne donne pas lieu à nomination, ce qui, par contrecoup, favoriserait une approche nouvelle de cette question de la nomination A.E. dont il faut bien reconnaître qu'elle n'a pas suscité d'avancées notables.

Ceci nous amène, pour conclure, à parler du public de la passe. Présentifié par le jury, ce public est constitué par une école de psychanalyse. Pour tenter de repérer comment joue le public de la passe, nous ferons un détour par une autre « pratique du public », mise en jeu par Lacan avec les présentations de malades<sup>29</sup>. Notons à ce propos que ces deux pratiques « lacaniennes » du public que sont la passe et la présentation de malades suscitent généralement une certaine réserve, quand il ne s'agit pas d'une franche hostilité. Ceci, nous semble-t-il, n'est pas sans rapport avec cet embarras que cause cette pratique particulière du public en quoi consiste la psychose. La passe, si elle ne fonctionne pas comme modèle mais au contraire est mise « à la question » par une école de psychanalyse, ne serait-elle pas l'une des possibilités d'avancer dans l'abord par la psychanalyse des psychoses ?

Dans une intervention sur les présentations de malades qu'il fit en 1970 à l'hôpital Henri-Rousselle, dont le thème était justement « l'apport de la psychanalyse à la sémiologie psychiatrique », Lacan parlait du témoignage recueilli par le public de la présentation de la façon suivante :

[...] l'occasion d'un type de recueil d'un tas de choses qui sont proprement de l'ordre de l'enregistrement [...] ce qui a été au cours des années entendu, écouté, recueilli de cette façon, n'ait pas fait l'objet d'une exploi-

---

29. Cf. sur ce point l'article d'E. Porge, « La présentation de malades » in *Littoral* n° 17, Toulouse, Érès, 1985, p. 25, qui précise notamment comment joue le public de la présentation. Si nous faisons ici le rapprochement entre présentation et passe, c'est en tant que ces deux dispositifs constituent ce que nous appelons des « pratiques du public ». Bien évidemment, dans chacun de ces deux dispositifs, le public occupe une position spécifique.

tation systématique. [...] je témoigne de cela comme d'une expérience qu'il ne serait pas impossible de systématiser [...]»<sup>30</sup>.

Dans le texte de la *Proposition*, on trouve ceci :

Inutile d'indiquer que cette proposition implique une cumulation de l'expérience, son recueil et son élaboration, une sériation de sa variété, une notation de ses degrés<sup>31</sup>.

Pour ces deux pratiques du public que sont la passe et la présentation de malades, toutes deux construites sur le modèle du mot d'esprit, Lacan énonçait la nécessité à la fois d'un recueil et d'une élaboration systématiques. Par ailleurs, dans cette même intervention sur les présentations de malades, Lacan, parlant du public de la présentation, précisait qu'il s'agissait d'un public « dans le coup » de la psychanalyse. Un public de la passe qui serait « dans le coup » de la psychanalyse ne pourrait-il procéder à ce recueil, cette élaboration, rompant le silence généralement de règle et dont on peut penser qu'il ne tient pas à la seule discrétion. En d'autres termes, le public de la passe ne serait-il pas celui qui, plutôt que d'être « sur ses grands chevaux<sup>32</sup> », serait dans le coup de la psychanalyse ?

---

30. J. Lacan, « Intervention à l'hôpital Henri-Rousselle sur les présentations de malades », inédit, 1970.

31. J. Lacan, *Proposition...*, *op. cit.*, p. 27.

32. J. Lacan, « Intervention sur la passe », *op. cit.*

# Ducasse, Duchamp, Dali...

---

*Raphaël Brossart*

*Cache-toi, guerre*

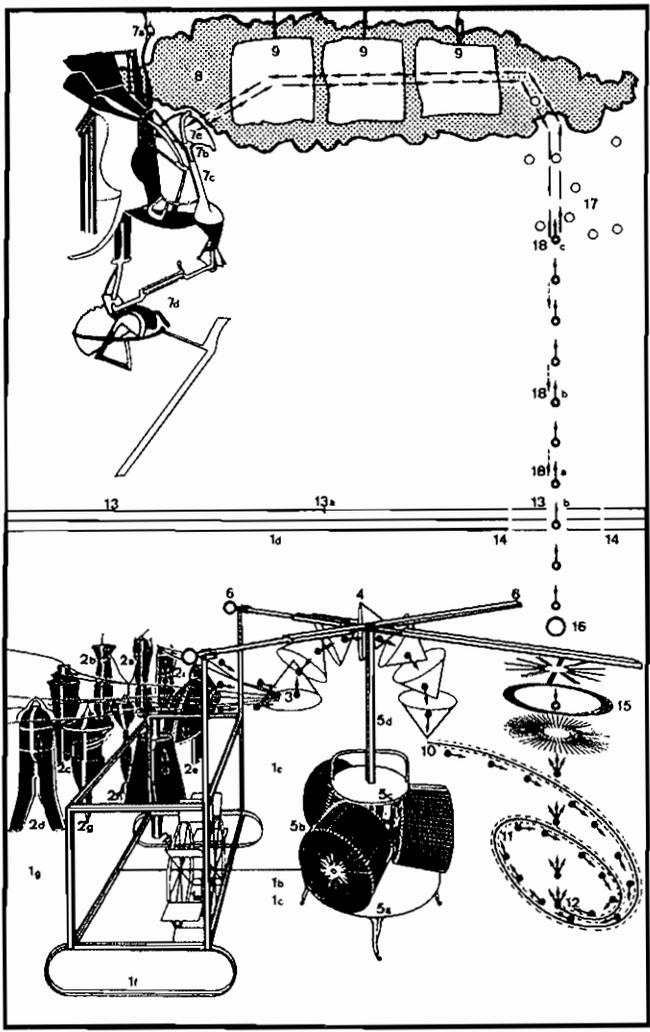
Isidore Ducasse, *Poésies II*

I. Dès qu'il vint au jour, on a mis au tombeau de l'oubli le livre maudit du Comte de Lautréamont. Surnommé « le vampire », le héros des *Chants*, Maldoror est atteint, comme on l'a vite interprété, du « mal de l'aurore », à savoir celui de la violence narcissique de la masturbation. « Érection du matin, chagrin ! ». Il serait mieux vu d'y entendre l'« horreur du mal ».

Par crainte d'être poursuivi par la même Chambre qui condamna *Madame Bovary* et *Les fleurs du mal* (et plus tard *Les diaboliques*), l'éditeur enterre l'ouvrage qui vient d'être imprimé en 1869, le public le découvre près de cinquante ans après, en 1918, ressuscité et toujours redoutable, grâce aux surréalistes qui l'ont exhumé et ranimé de son immortelle léthargie.

En 1919, André Breton recopie à la Bibliothèque nationale le seul exemplaire connu de *Poésies I* et *Poésies II* signé Isidore Ducasse, qui n'en n'est pas moins classé dans les catalogues, depuis, à la lettre « L », donnant tout le pouvoir au pseudonyme qui l'emporte sur le patronyme de l'état civil.

En 1949, Maurice Blanchot publie ses textes : « L'expérience de Lautréamont » avec « La raison de Sade », réunis dans un seul volume où le premier occupe le triple des pages du second.



Après Bachelard et Léon-Pierre Quint, Blanchot reste l'un des plus pertinents lecteurs du texte de Lautréamont – *Le texte du vampire* –, comme le sous-titre dans son essai, en 1981, paru à l'Age d'Homme, Jean-Michel Olivier.

La lecture de Blanchot nous donne les conseils les mieux inspirés qui surgissent sous des formules comme les suivantes :

Lire Maldoror, c'est consentir à une lucidité furieuse [...] Maldoror est dans toutes ses parties, plein de sens [...] La lecture de Maldoror est un vertige [...] Tantôt on se voit au sein d'une conscience sarcastique supérieurement active et qu'il n'est guère possible de prendre en défaut. Tantôt cette agilité omniprésente, ce tourbillon d'éclairs distincts, cet orage accumulé de sens, ne donne plus du tout l'idée d'un esprit, mais d'un instinct pesant, aveugle, d'une chose compacte, de cette lourdeur tenace, propre aux corps qui se défont et aux substances saisies par la mort. Ces deux impressions se superposent, elles vont nécessairement ensemble.

Plus on multiplie les preuves de la puissante lucidité de Lautréamont, plus risque de devenir obscure l'obscurité d'une œuvre dont la force ténébreuse est extrême [...] Qu'avait Lautréamont dans la tête, la nuit qu'il a tracé les premiers mots : « Plût au ciel que... »?

(On connaît la suite [...] « que le lecteur enhardi et devenu momentanément féroce comme ce qu'il lit, [...] », exemple rare d'un livre qui commande d'entrée de jeu au lecteur de s'identifier à sa lecture et en même temps de s'en défier par avance, étant donné les risques encourus. Lacan dira dans son séminaire sur *L'éthique* : « avez-vous la pratique de Lautréamont ? », comme on dit « avez-vous la pratique de l'opium ? »).

Et Blanchot écrit encore :

Il ne suffit pas de dire qu'à cet instant il n'avait pas toute formée la mémoire des six chants qu'il allait écrire. Il faut affirmer plus : non seulement les six

chants n'étaient pas dans la tête, mais cette tête n'existait pas encore, et le seul but qu'il pouvait avoir, c'était cette tête lointaine, cette espérance d'une tête qui, au moment où *Maldoror* serait écrit, lui prêterait toute la force voulue pour l'écrire...

Est-il un ouvrage qui, comme celui-là, d'un côté tout à fait à la merci du temps, inventant et découvrant son sens à mesure qu'il s'écrit, étroitement complice de sa durée, demeure cependant cette masse sans commencement ni fin, cette consistance intemporelle, cette simultanéité de mots où semblent effacées, et à jamais oubliées, toutes traces d'avant et après ?

2. « Appareil célibataire » ou « Machine célibataire » sont les termes dont s'est servi Marcel Duchamp, dans les notes qu'il a écrites entre 1915 et 1923 à propos de la partie inférieure de son *Grand-Verre : la Mariée mise à nu par ses célibataires, même* ; la partie supérieure étant plus généralement désignée sous le terme de *la Mariée* ou *Inscription du haut*, dont les divers éléments sont nommés : « courant d'air », « voie lactée », « pistons à courant d'air », etc. L'expression « mise à nu » n'est pas sans rappeler les premières œuvres de Marcel Duchamp telles que le fameux *Nu descendant un escalier n° 2* ou *le Passage de la vierge à la mariée*, sans compter les divers *Nus vites* ou *forts* dont *le Roi et la Reine* se voient traversés. Une allusion à *Mon cœur mis à nu* de Baudelaire n'est pas non plus à écarter, comme le « même » précédé (ou non, parfois) de la virgule donne à lire l'ambiguïté d'un adjectif ou d'un adverbe, évoquant à la fois un « même » en personne et en chair et en os, comme un « même » unique et reproduisible cependant avec la même « mêmété », sans exclure l'assonance du mot « m'aime ». Plus tard le *Surréalisme même* s'est emparé de l'idée de Duchamp devenue un bien public. Il revient à l'écrivain Michel Carrouges d'avoir écrit, en 1954, *Les machines célibataires* qu'il a tenté d'élever à la hauteur d'un mythe.

Son point de départ résulte de la comparaison du *Grand-Verre* avec la machine (à écrire !) torturante de *La colonie pénitentiaire* de Kafka. Les deux machines possèdent une zone supérieure avec une prétendue inscription qui au moyen d'un système mécanique ferait passer le message vers la zone inférieure. Chez Kafka l'inscription d'un verdict s'imprime sur le corps du condamné au moyen d'une herse. Carrouges compare cette machine avec la structure de l'appareil psychique décomposé par Freud en trois systèmes : le ça, le surmoi et le moi. L'idée que la torture vienne d'en haut n'est pas nouvelle, même si la machine kafkaïenne se détraque et finit par se détruire elle-même, celle de Duchamp invite à l'horreur du machinisme industriel mais également à la découverte de la quatrième dimension, à l'athéisme, au célibat militant chez les deux sexes, et au renoncement à la procréation.

L'horreur des musées que Duchamp professait n'avait d'égale que celle qu'il éprouvait contre les « marchands », et par une étrange contradiction il s'est trouvé que ses œuvres n'ont pris de place que dans un musée spécialement aménagé pour accueillir son fameux *Chef-d'œuvre inconnu*, le *État donné*, 1° la chute d'eau, 2° le gaz d'éclairage, ultime dérision lancée à l'art sous le montage atroce d'une horreur au musée, au musée donc de l'horreur.

Empruntons le nom de « machine célibataire » pour désigner cette machine qui succède à la machine paranoïaque et à la machine miraculante, formant une nouvelle alliance entre les machines désirantes et le corps sans organes pour la naissance d'une humanité nouvelle ou d'un organisme glorieux. Il revient au même de dire que le sujet est produit comme un reste... écriront en 1972, Deleuze et Guattari dans *l'Anti-Œdipe*.

**3.** Carrouges précise que le prototype de la machine célibataire se trouve dans *Les chants de Maldoror* avec la célèbre formule « Il est beau... comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ». Dans cet exemple le « parapluie » apparaîtrait comme symbole masculin, tandis que la « machine à coudre » serait un symbole féminin. Quant à la « table de dissection », elle ne serait pas un élément d'opération mécanique ni sexuelle, mais la représentation d'une fonction spécifique résultant du système des deux ensembles. A la place du lit d'amour qui est union et vie, la table de dissection exprime la spécificité de la machine célibataire qui est solitude et mort. Or, le texte le montre clairement, la « rencontre fortuite » est celle du jeune adolescent nommé Mervyn (anagramme phonétique de « vermine ») et dont le nom est « féminin » (il commence par « Mer »...), et du « parapluie » symbole mâle qui représente Maldoror sur le point de mettre à mort le jeune homme couché sur la « table de dissection ». Dès les premières pages du sixième Chant, le premier épisode d'un petit roman augure la fin tragique qui se prépare.

On ne trouve pas à proprement parler de machines dites célibataires dans *Les chants de Maldoror*, mais on a déjà lu la célèbre strophe du

Vieil océan, ô grand célibataire, quand tu parcoures la solitude solennelle de tes royaumes flegmatiques, tu t'enorgueillis à juste titre de ta magnificence native, et des éloges vrais que je m'empresse de te donner.

Cependant toujours au Chant VI, quelques lignes plus bas après celles de la rencontre fortuite, on peut lire :

Tantôt Maldoror se rapproche de Mervyn, pour graver dans sa mémoire les traits de cet adolescent ; tantôt, le corps rejeté en arrière, il recule sur lui-même comme le boomerang d'Australie dans la deuxième période de son trajet, ou plutôt comme une machine infernale.

Maldoror, grand célibataire comme le « vieil océan », est aussi comme une « machine infernale ».

#### 4. Carrouges établit un véritable mode d'emploi pour définir et identifier les machines célibataires :

1. – Une machine célibataire est une image fantastique qui transforme l'amour en mécanique de mort.

2. – Une machine célibataire apparaît d'abord comme une machine invraisemblable. C'est une machine impossible à concevoir, inutile, incompréhensible, délirante, elle peut même ne pas apparaître du tout en se confondant avec le paysage qui l'entoure par exemple. C'est donc une machine bizarre, inconnue, dont l'assemblage apparaît hétéroclite. Elle peut inclure n'importe quel objet connu : paratonnerre, horloge, une bicyclette, un train, un chat, voire des débris impossibles à identifier. C'est un simulacre de machine, elle simule des effets mécaniques, mais elle obéit à des règles mentales d'une logique subjective implacable.

3. – La structure déterminante de cette machine se fonde sur une logique mathématique : chaque machine célibataire est un système d'images composé de deux ensembles équivalents.

L'un est un ensemble sexuel comprenant un élément masculin et un élément féminin. (Dans le *Grand-Verre* par exemple, les neuf célibataires sont une partie de l'élément masculin).

L'autre ensemble est *l'ensemble mécanique* dont les représentations se répartissent automatiquement dans l'un ou l'autre des éléments sexuels ou sexualisés. Ces images dédoublées ou complémentaires ne sont donc pas des éléments, mais des fractions de l'un ou l'autre des éléments.

Les exemples de machines célibataires abondent dans le livre de Carrouges, on les trouve en particulier, outre chez Duchamp, Lautréamont et Kafka chez des auteurs comme

Raymond Roussel (dont Duchamp avait admiré la représentation des *Impressions d'Afrique*), chez Jarry dans *Le sur-mâle*, chez Edgar Poe dans *Le puits et le pendule*. Carrouges précise par ailleurs que :

Toute machine célibataire peut et doit être observée, à la fois, dans la perspective immédiate, comme figuration sexuelle, et dans la perspective antérieure comme figuration du temps.

Toute machine célibataire restant inachevée et inachevable du fait même qu'elle ne saurait fonctionner réellement, ce qui n'enlève rien à la perfection de sa beauté.

5. Or, c'est en 1919 que le psychanalyste Victor Tausk avait publié son essai intitulé *De la genèse de « l'appareil à influencer »* où sont examinés les divers délires dont certains patients font état en se plaignant de troubles attribués à des « machines » commandées mystérieusement par de prétendus persécuteurs. Cet appareil produit certains effets dits d'influence :

1. - Il envoie des images au malade qui se projettent sur les murs ou sur les vitres, elles sont bidimensionnelles.
2. - Il produit ou dérobe des pensées ou des sentiments, c'est un appareil à suggestionner, dont le mécanisme ne peut s'expliquer.
3. - Il produit des actions indésirables telles que des érections ou des pollutions involontaires, destinées à diminuer la puissance virile.
4. - Il produit des sensations bizarres et inconnues ou bien des courants électriques ou magnétiques.
5. - Il provoque des réactions somatiques telles que des troubles dermatologiques.

Tausk finit par tenter de donner une description de cet appareil :

a) La machine à influencer habituelle est donc construite de façon tout à fait incompréhensible. Des parties entières ne peuvent même pas être imaginées. Même dans les cas où le malade a l'impression de bien comprendre la construction de la machine, il est évident qu'il s'agit d'un sentiment analogue à celui du rêveur qui a seulement *le sentiment d'une compréhension*, mais non la compréhension elle-même. On peut s'en rendre compte en demandant au malade de décrire la machine.

b) L'appareil est, autant que je m'en souviens, toujours une machine, et toujours une machine compliquée. Le psychanalyste ne doutera pas un seul instant que cette machine est un symbole. Cette idée a été récemment explicitement soutenue. Freud a expliqué dans ses « Conférences » que dans les rêves les machines compliquées signifiaient toujours les organes génitaux. J'ai depuis longtemps soumis à l'analyse des rêves de machine et je dois confirmer entièrement l'affirmation de Freud. Mais je dois ajouter ceci : d'après mes analyses, les machines représentent toujours *les organes génitaux du rêveur lui-même* et il s'agit de rêves de masturbation.

**6.** Or, le préjugé le plus ordinaire est de soupçonner le célibataire d'être atteint de vice solitaire (comme si les personnes mariées étaient supposées dégagées de cette même vicissitude). Et, dans ces conditions, les machines célibataires ou dites « à influencer », seraient des machines délirantes et désirantes imaginées à partir de fantasmes masturbatoires se représentant un rapport sexuel considéré comme impossible. La rencontre hétéroclite et incongrue d'une machine à coudre et d'un parapluie est aussi stérile et mortelle que celle de la *Mariée avec ses célibataires, même*. Comme pour le supplicé de Kafta, elle engendre par avance l'horreur et la fascination d'une jouissance torturante et mortelle. L'on ne peut s'empêcher d'évoquer ici la transe de « l'homme aux rats », que Freud a décrite dans son célèbre cas où le pa-

tient, effrayé par ce qui l'obsède, montre sur son visage l'expression de *l'horreur d'une jouissance par lui-même ignorée*. L'idée du supplice dit de l'entonnoir de Nuremberg qui vient ensuite à être évoquée, ferait assurément rentrer cette invention dans la galerie des machines célibataires.

7. On peut considérer que les machines imaginées par des artistes ou par des « malades » sont des formations comparables à celles dont parle Freud à propos de *Théories sexuelles infantiles*, texte de 1908 où il précise que en plus de « l'insoluble problème qui consiste à savoir d'où viennent les enfants, l'enfant se préoccupe d'une autre question : quels sont l'essence et le contenu de cet état que l'on appelle « être marié » ? » L'idée même qu'il puisse y avoir un *appareil* psychique comme on parle couramment d'un *appareil* génital ou autre, pour désigner le fonctionnement des organes du corps montre bien à quel point la métaphore machiniste ou machinique est la plus communément répandue. Ainsi, l'on ne peut négliger de mentionner l'extraordinaire intuition dont la Mettrie avait fait preuve dans les années 1747-1748 en écrivant son ouvrage *L'homme machine*. Mais ce qui est valable dans le domaine de la représentation des images l'est sans doute également dans le domaine du langage des mots.

8. Il est remarquable que lorsque Marcel Duchamp apprit que Son *Grand-Verre* avait été retrouvé brisé en mille morceaux au fond de la caisse où il dormait ainsi depuis 1926, il préféra publier en 1934 les *Notes* sur son élaboration qui furent reproduites exactement (les « mêmes ») dans ce qu'il appela *la Boîte verte*. Et ce n'est qu'en 1936 qu'il se rendit en Amérique pour reconstituer, encore plus beau

brisé, comme un immense puzzle, entre deux plaques de verre, son *Grand-Verre* « exemplaire » dans son unicité même, désormais inimitable. C'est parmi les 93 notes que se trouve la suivante concernant pour Duchamp, la question du langage :

*CONDITIONS D'UN LANGAGE :*

Recherche des « *Mots premiers* » (« divisibles » seulement par eux-mêmes et par l'unité).

Prendre un dictionnaire Larousse et copier tous les mots dits « abstraits », c'est-à-dire qui n'aient pas de référence concrète.

Composer un signe schématique désignant chacun de ces mots (ce signe peut être composé avec les stoppages étalon). Ces signes doivent être considérés comme les lettres du nouvel alphabet.

Un groupement de plusieurs signes déterminera\*

(Utiliser les couleurs – pour différencier ce qui correspondrait dans cette [littérature] à substantif, verbe, ad-verbe, déclinaisons, conjugaisons, etc.)

Nécessité de la *continuité idéale* c'est-à-dire : chaque groupement sera relié aux autres groupements par une *signification rigoureuse* (sorte de grammaire, n'exigeant plus une construction pédagogique de la phrase, mais, laissant de côté les différences des langages, et les « tournures » propres à chaque langage, pèse et mesure des *abstractions de substantifs, de négations, des rapports de sujet à verbe etc.*, au moyen des signes-étalons, (représentant ces nouvelles relations : conjugaisons, déclinaisons, pluriel et singulier, adjectivation, inexprimables par les formes *alphabétiques concrètes* des langues vivantes présentes et à venir).

Cet alphabet ne convient qu'à l'écriture de ce tableau très probablement.

---

\* Le texte s'interrompt.; le manuscrit original a été respecté sans tenir compte des ratures de l'auteur.

9. Jean Allouch n'a pas manqué de faire la remarque que cette conception avancée par Duchamp correspond à celle qu'il a lui-même élaborée en ce qui concerne la « translittération ». C'est également Jean Allouch qui pose la question du *Nu descendant un escalier* donnant l'impression de se présenter comme vu de profil. Cet aspect a toute son importance quand on sait que Duchamp a reconnu avoir été influencé par les images de Étienne-Jules Marey qui, dès les années 1870, étudia *la Machine animale*, en tant que médecin et physiologiste, inventa le « chronophotographe » qui décomposa en clichés très rapides (ou « vite », pour parler comme Duchamp) le mouvement humain ou le vol des oiseaux, ainsi que la locomotion animale. C'est une véritable passion pour la projection en « ombres chinoises » que Duchamp manifesta dans certaines de ses recherches, ou dans la perception optique de ses *roto-reliefs*, laissant des œuvres singulières comme *Tu m'*, des autoportraits de profil, signés, entre autres, « Marcel Déchiravit », pour celui fait avec une feuille de papier collée, ou dans son étrange *Pendule de profil* destinée sans doute à voir passer le temps d'une nouvelle façon.

Pour Duchamp les notions de « passage », comme celui du *Passage de la Vierge à la Mariée*, sont également présentes dans la question du passage entre les dimensions : la quatrième pouvant se projeter en trois, la troisième étant représentable en deux.

10. Inventeur de son propre musée « portatif » nommé la *Boîte-en-valise*, Duchamp non seulement est à la recherche des « ombres portées » de ses *ready-made*, tels que le porte-chapeau, le porte-manteau, le porte-bouteilles, mais aussi la roue de bicyclette « porte-rayons » dessinée avec *l'Apprenti dans le soleil* sur une « portée-de-musique », son *Grand-Verre*, contenant les « témoins oculistes », étant une

grande « porte-en-verre », comme « porte-verres » peut être appelé le simple séchoir à bouteilles acheté au Bazar de l'Hôtel de Ville. Une porte tourne sur ses gonds, comme sur une charnière, ou la poignée d'un moulin à café, comme les tambours de la broyeuse de chocolat servent au célibataire à broyer du noir et moudre le chagrin du *Jeune Homme triste dans un train*. Une porte, transparente ou non, comme celle réalisée pour la librairie « Gradiva » de André Breton, une porte de verre ou de bois vermoulu (« moulu-verre » comme celle de « *l'Étant donné...* »), une porte, portante ou tournante, livre toujours un « passage » vers un autre lieu, un au-delà du verre « miroiriquement » comme Duchamp se plaisait à employer ce néologisme – comme le verre est à voir ou à boire. La mise à nu est aussi bien celle de la Mariée que celle du cœur de Baudelaire, comme on dénude les fils de *l'Électricité en large*, ou comme « le gaz d'éclairage » permet la mise à jour des célibataires enfin démasqués dans leur impuissance même.

11. *Cela avait dû me tourner un peu les sangs* dira Duchamp au souvenir, vieux de cinquante ans, d'avoir accepté de retirer son *Nu descendant...* à la demande expresse de ses deux frères aînés, les peintres Jacques Villon et Raymond Duchamp-Villon, qui en 1912 craignaient que le tableau ne fît scandale au XVIII<sup>e</sup> salon des Indépendants à Paris. C'est bien un scandale qu'il fit l'année suivante à l'Armory Show de New York, consacrant son auteur dans une gloire que lui avait refusée son pays.

Un tableau est toujours une porte qui s'ouvre sur une scène mystérieuse, celle d'une cérémonie à *bruit secret*, scène de suspension de la femme, de sa pendaïson et de sa chute, celle de son assassinat « même » tel qu'on le découvrira en trois dimensions, plus de quarante ans après le *Grand-Verre*, dans le décor (le dé-corps ?) hallucinant du

montage-démontable de l'Étant donné, 1<sup>o</sup> la chute d'eau, 2<sup>o</sup> le gaz d'éclairage.

**12.** L'ambiguïté, les paradoxes, les contradictions ne manquent pas d'apparaître dans le parcours de Duchamp, ils relèvent de la même incertitude que recèle le langage même, comme il ne cesse, avec une grande logique, de le faire valoir. Ainsi le mot *exemplaire* signifie aussi bien « la pièce unique, le modèle original qui ne saurait être égalé » et tout aussi bien un exemplaire d'une série de *multiples* que l'auteur peut signer si la « copie » lui semble tout à fait conforme à sa création.

Le débat sur la reproduction des œuvres d'art, et même sur l'auto-plagiat se pose chez Duchamp, comme il est apparu chez Lautréamont où l'on s'est aperçu, en 1952 seulement, que des passages entiers des *Chants de Maldoror* avaient été copiés textuellement sur des passages dûs à Buffon dans une certaine encyclopédie, avec toutefois d'infimes modifications qui changent tout fondamentalement. Ainsi l'on trouve dans *Maldoror*, au Chant V : « les bandes d'é-tourneaux » à la place de « ces troupes », et des rajouts essentiels comme l'adjectif « aimanté » pour évoquer chez ces oiseaux « la tendance commune vers un même point *aimanté* ». Liliane Durand-Dessert, dans sa thèse monumentale *la Guerre sainte* écrit à juste titre :

[...] le plagiat ducassien participe du *ready-made* de Marcel Duchamp : tout le monde connaît le fameux porte-bouteilles acheté au B.H.V. et exposé en 1914, mais il y a aussi dans l'œuvre de Duchamp toute une gamme de *ready-made* aidés ou rectifiés, auxquels il a fait subir une légère intervention personnelle...

Ainsi, par exemple, dans *Pharmacie* il a simplement ajouté deux touches de rouge et de vert sur une gravure imprimée représentant un paysage d'hiver...

[...] ou L.H.O.O.Q. où il se contente d'ajouter un bouc et une moustache à la célèbre Joconde.

Et elle précise plus loin que, plus que du *ready-made* ou de la technique du *collage*, le plagiat chez Lautrémont relève d'une véritable « greffe » qui reste invisible, qui n'enlève rien au « donneur » mais permet une véritable transplantation dans le corps du texte des *Chants*. Le texte plagié chez Buffon rend hommage à son auteur par l'adéquation compatible du morceau choisi.

Dans *Poésies II*, Isidore Ducasse justifiera les vols commis par Lautréamont :

Le plagiat est nécessaire. Le progrès l'implique. Il serre de près la phrase d'un auteur, se sert de ses expressions, efface une idée fautive, la remplace par l'idée juste.

Pourrait-on avancer que le plagiat donne à découvrir le texte d'un auteur remarquable tout en le modifiant légèrement, voire en le corrigeant ou en le « rectifiant », comme il en va de certains *ready-made* de Duchamp ?

**13.** Invité en 1957 par la Fédération américaine des Arts, Duchamp notera après sa conférence faite au musée de Houston (Texas) :

[...] trois jours de cirque à Houston où j'ai joué mon rôle de pitre artistique aussi bien que possible.

Il prit cependant lui-même le soin de traduire en français son texte intitulé *Le processus créatif*. Relevons quelques passages où s'y affirme son point de vue :

Selon toutes apparences, l'artiste agit à la façon d'un être médiumnique qui, du labyrinthe par-delà le temps et l'espace, cherche son chemin vers une clairière.  
Si donc nous accordons les attributs d'un médium à l'ar-

tiste, nous devons alors lui refuser la faculté d'être pleinement conscient, sur le plan esthétique, de ce qu'il fait ou pourquoi il le fait – toutes ses décisions dans l'exécution artistique de l'œuvre restent dans le domaine de l'intuition et ne peuvent être traduites en une self-analyse, parlée ou écrite ou même pensée.

...

, comment peut-on décrire le phénomène qui amène le spectateur à réagir devant l'œuvre d'art ? En d'autres termes, comment cette réaction se produit-elle ?

Ce phénomène peut être comparé à un « transfert » de l'artiste au spectateur sous la forme d'une osmose esthétique qui a lieu à travers la matière inerte : couleur, piano, marbre, etc.

... l'art peut être bon, mauvais ou indifférent mais, quelle que soit l'épithète employée, nous devons l'appeler art : un mauvais art est quand même de l'art comme une mauvaise émotion est encore une émotion.

...

La lutte vers la réalisation est une série d'efforts, de douleurs, de satisfactions, de refus, de décisions qui ne peuvent ni ne doivent être pleinement conscients, du moins sur le plan esthétique.

...

En d'autres termes, le « coefficient d'art » personnel est comme une relation arithmétique entre « ce qui est inexprimé mais était projeté » et « ce qui est exprimé intentionnellement ».

...

Le processus créatif prend un tout autre aspect quand le spectateur se trouve en présence du phénomène de la transmutation ; avec le changement de la matière inerte en œuvre art, une véritable transsubstantiation a lieu et le rôle important du spectateur est de déterminer le poids de l'œuvre sur la bascule esthétique.

Avec Lautréamont, Freud, et ensuite Lacan, Marcel Duchamp est à placer au petit nombre des grands influents dont la pensée et les œuvres ont traversé le siècle en fé-

condant la créativité de ceux qui leur ont succédé. Ainsi Salvador Dali fut-il l'un des premiers à en récolter les fruits.

**14.** Alors que Duchamp revendiquait le droit à la paresse, faisant courir la légende qu'il ne s'intéresserait plus qu'au jeu d'échecs, dont il était un praticien de classe internationale, il pouvait ainsi, durant les vingt dernières années de sa vie s'activer clandestinement à la réalisation de son ultime « chef-d'œuvre inconnu » la mise en scène « tragique » en grandeur réelle de « *Étant donné* »... ; Dali de son côté, dans des écrits qui n'ont rien à envier à ses peintures, publiait sa *Déclaration de l'indépendance de l'imagination et des droits de l'homme à sa propre folie*, texte où il se réclame, comme en d'autres occurrences, de Lautréamont, en citant la fameuse formule :

« La Poésie doit être faite par tous, non par un ».

Marcel Duchamp est avec quelques autres maîtres incontestés l'une des idoles auxquelles Dali voue une admiration sans réserve. Les tons et la facture, le rythme donné par Dali dans son *Autoportrait cubiste* de 1923 sont de toute évidence peints à la manière du célèbre *Nu descendant un escalier N° 2*. Dali publie un éloge dithyrambique de Duchamp, dans son texte de 1959, en l'honneur du tableau intitulé : *le Roi et la Reine traversés par des Nus vites*, après avoir écrit un article dans *Art News* sous le titre : « *Marchel Duchamp : l'échec c'est moi !* »

**15.** Comme l'on sait Dali et Freud se rencontrèrent et chacun relata la rencontre, sinon fortuite, du moins cocasse dans la façon dont les choses se passèrent et les commen-

taires qui en furent tirés. Et c'est d'une façon désopilante que Dali narre la visite que lui fit Lacan qui venait de lire son article paru dans *le Minotaure* : « Les mécanismes internes de l'activité paranoïaque ». Avec une honnêteté qui lui est coutumière, Dali reconnaît sa dette envers Lacan dans ses « Nouvelles considérations générales sur le mécanisme du phénomène paranoïaque du point de vue surréaliste » où il parle de sa lecture de l'admirable thèse du docteur, qui « rend parfaitement compte de l'hyperacuité objective et « communicable » du phénomène, grâce à laquelle « le délire prend ce caractère tangible et impossible à contredire qui le place aux antipodes mêmes de la stéréotypie de l'automatisme et du rêve ».

**16.** C'est ainsi que Dali en vint à élaborer sa « méthode paranoïaque-critique » dont il fournit un exemple magistral avec son livre, dont le manuscrit était égaré depuis 1940, et que J.-J. Pauvert publia en 1963, et dans sa version révisée en 1978 : *Le mythe tragique de l'Angélus de Millet*.

A la suite de diverses parties d'une démonstration éblouissante du « délire » dalinien dans toute sa splendeur, faisant une auto-analyse de premier ordre, l'appendice se trouve consacré à une « Explication d'une illustration des *Chants de Maldoror* » que Dali avait dessinée pour les éditions Skira en 1934.

Limitons-nous à quelques citations qui donneront une idée du style de Dali :

Aucune image ne me paraît capable d'illustrer plus « littéralement », d'une façon plus délirante, Lautréamont et *Les chants de Maldoror* que celle qui fut exécutée il y a 70 ans environ par le peintre des tragiques atavismes cannibales, des ancestrales et horribles rencontres de viandes douces, molles et de bonne qualité : je fais allusion à Jean-François Millet, ce peintre incommensura-

blement incompris. C'est précisément le mille fois fameux *Angélu*s de Millet qui, selon moi, équivaldrait dans la peinture à la bien connue et sublime « rencontre fortuite, sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ».

...

L'*Angélu*s est, à ma connaissance, l'unique tableau au monde qui comporte la présence immobile, la rencontre expectante de deux êtres dans un milieu solitaire, crépusculaire et mortel. Ce milieu joue, dans le tableau, le rôle de la table de dissection dans le texte poétique, car non seulement la vie s'éteint à l'horizon, mais encore la fourche plonge dans cette réelle et substantielle viande qui a été, de tous temps, pour l'homme, la terre labourée ; elle s'y enfonce, dis-je, avec cette intentionnalité gourmande de fécondité, propre aux incisions délectables du bistouri qui, comme chacun sait, ne fait que chercher secrètement, sous divers prétextes analytiques, dans la dissection de tout cadavre, la synthétique, féconde et nourrissante pomme de terre de la mort...

...

Le parapluie – type d'« objet surréaliste à fonctionnement symbolique » – par suite de son flagrant et bien connu symbole d'érection, ne serait autre que la figure masculine de l'*Angélu*s qui, comme on me fera le plaisir de bien vouloir se le rappeler, dans le tableau cherche à dissimuler – sans parvenir à autre chose qu'à le mettre en évidence – son état d'érection par la position honteuse et compromettante de son propre chapeau. En face de lui la machine à coudre, symbole féminin bien connu, extrêmement caractérisé, va jusqu'à se réclamer de la vertu mortelle et cannibale de son aiguille de piquage, dont le travail s'identifie à cette perforation superfine de la mante religieuse « vidant » son mâle, c'est-à-dire vidant son parapluie, le transformant en cette victime martyrisée, flasque et dépressive que devient tout parapluie fermé après la magnificence de son fonctionnement amoureux, paroxystique et tendu de tout à l'heure.

**17.** Lautréamont, Freud, Duchamp, Lacan et Dali – si on les considère indépendamment des idéologies politiques – ont participé au courant des grandes influences qui ont traversé notre siècle, ils ont réussi à s'inspirer parfois les uns les autres des mêmes sources inépuisables de la créativité, et pour paraphraser Mallarmé dans le « Tombeau d'Edgar Poe », le troisième millénaire, comme l'éternité, tels qu'en eux-mêmes enfin les changera.

---

#### ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

- Jean-Christophe Bailly, *Marcel Duchamp*, Fernand Hazan, 1984.  
Pierre Cabanne, « *Marcel Duchamp ingénieur du temps perdu* », entretiens, Belfond, 1967 et 1977.  
Michel Carrouges, *Les machines célibataires*, Arcanes, 1954.  
Jean Clair, *Marcel Duchamp ou le grand fictif*, Éditions Galilée, 1975.  
Salvador Dalí, *Le mythe tragique de l'Angélu de Millet*, J.-J. Pauvert, 1963 et 1978.  
Marcel Duchamp, *Marchand du Sel*, le Terrain Vague, 1958 ;  
Marcel Duchamp, *Duchamp du signe*, Flammarion, 1975.  
Marcel Duchamp, *Le processus créatif*, l'Échoppe & ADAGP, 1987.  
Robert Lebel, *Marcel Duchamp : Les dossiers* Belfond, 1985.  
Octavio Paz, *Marcel Duchamp : L'apparence mise à nu... (Le château de la pureté, water writes always in plural)*, Gallimard, 1977.  
Harald Szeemann & Jean Clair, *Junggesellenmaschinen, Les machines célibataires*. Catalogue de l'exposition Kunsthalle de Berne, Alfieri, 1975.  
Jean Suquet, *Miroir de la mariée*, textes/Flammarion, 1974.  
Catalogue de l'« *Exposició Duchamp organitzada per la Fundació Joan Miró i la Fundació Caixa de Pensions* » ; Barcelona, febrer-març, 1984.

# Hérésies

---

*Lucien Favard*

Qu'en est-il de l'abjuration de Galilée ? Comment celui dont le culte positiviste du XVIII<sup>e</sup> siècle a fait un héros-martyr de la Science a-t-il pu reconnaître publiquement, en abjurant, que ce à quoi avait tenu son existence était faux ? Comment se peut-il que cet homme au faite de sa gloire, savant officiel de l'Église, ait pu être inculpé, jugé, condamné comme hérétique pour avoir soutenu que la terre tourne autour du soleil ?

Comment a-t-il pu choisir, par cette abjuration, l'exil infamant plutôt que la mort, la mort d'un obstiné qui, tenant bon sur ses positions, et quoi qu'il en coûte, aurait ainsi signifié, en même temps que ses convictions définitives, le désaveu absolu de ses accusateurs ?

Cette abjuration embarrasse les historiens. Les historiens de l'histoire s'échinent à lui trouver des justifications laborieuses, les historiens des sciences la passent pratiquement sous silence. Elle embarrasse tant qu'on s'en tient et qu'on reste dans cette emphase de la légende galiléenne.

Il n'y a pas moyen de comprendre cet incroyable procès de Galilée si on continue à le lire à partir du mythe, aussi bien scientifique qu'historique, qui s'est fabriqué autour de cet homme : un Galilée arrogant, impudent, héros et martyr, un Galilée soi-disant inventeur de la science expérimentale, voire un Galilée assez lâche pour renoncer à sa cause.

Toutes ces notions sont on ne peut plus contestables, et invitent à examiner comment cette « affaire Galilée » a pu contribuer à surdéterminer et distordre les jugements portés sur le contenu réel et la signification de son œuvre.

Galilée lui-même, à la fin de sa vie, fait remarquer

[qu']il est difficile de pardonner à un homme l'injustice qu'il a subie<sup>1</sup>.

Lui qui dit avoir subi n'a-t-il donc été acteur de rien ? Que Galilée n'ait pu faire autrement que de se dire victime aura sans doute permis que se développe une interprétation erronée, celle qui finit par méconnaître ce qui, chez lui, fait véritablement acte.

En serait-il ainsi de cet acte d'abjuration par lequel il reconnaît son hérésie au moment même où il déclare y renoncer ? N'aurait-il eu d'autre moyen, pour dire sa vérité, qu'abjurer ?

Et si cette abjuration était un acte, son acte ? Celui par lequel il chercherait à donner à la Science un sujet qui ne serait personne, pas même lui, Galilée. Celui qui pense, je cite,

contredire la géométrie, c'est nier ouvertement la vérité,

aussi injuste que ce soit, celui-là pourrait-il abjurer ? Galilée le peut, la géométrie, elle, ne le peut pas.

Examinons donc en quoi Galilée est bien un hérétique et comment se fonde, non pas pour l'Inquisition, mais pour lui-même, cette hérésie. Il se trouve que cette hérésie n'a pu prendre corps qu'en prenant un appui massif sur la nature paranoïaque de toute connaissance, contraignant Galilée à régler ses comptes avec l'autre, l'adversaire, l'intrus, pour en obtenir un gain de savoir qui se transmettra sans lui.

### *L'hérésie lacanienne*

En 1975, dans le séminaire *Le sinthome*, Lacan, parlant de Joyce, dit de lui qu'il est un hérétique, et, ce qui, selon

---

1. Cité par G. Canguilhem in *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Librairie philosophique, Vrin, 1989, p. 50.

lui, spécifie l'hérétique, c'est le choix de « la voie par où prendre la vérité ».

[...] mais il est un fait qu'il [Joyce] choisit – en quoi il est comme moi un hérétique – car *hairesis*<sup>2</sup> c'est bien là ce qui spécifie l'hérétique. Il faut choisir la voie par où prendre la vérité, ce d'autant plus que le choix une fois fait ça n'empêche personne de le soumettre à confirmation, c'est-à-dire d'être hérétique de la bonne façon, celle qui d'avoir bien reconnu la nature du *sinthome*, ne se prive pas d'en user logiquement, c'est-à-dire jusqu'à atteindre son réel au bout de quoi il n'a plus soif<sup>3</sup>.

On remarquera que cette indication, Joyce hérétique, se fait d'entrée de jeu puisqu'il s'agit de la première séance de ce séminaire, et qu'elle situe, à la fois ce qu'il en est pour lui, Lacan, de Joyce, mais aussi bien ce qu'il en est pour lui Lacan, de Lacan dans son rapport à la vérité.

On peut donc dire que Lacan attribue à Joyce cette qualité d'hérétique en tant qu'il la reconnaît comme étant aussi la sienne – « Joyce est comme moi un hérétique » – plus même, il semble s'identifier à cette position, pour peu qu'on y soit « de la bonne façon ».

Si l'on se rappelle qu'en 1964, Lacan s'identifie à l'excommunié, il y a là une évolution, voire un changement radical de sa position.

Ne pourrait-on faire l'hypothèse que ce soit ladite « bonne façon » qui ait été ici à l'œuvre, et que la confirmation qu'il en aurait eue, aurait fait passer Lacan de l'excommunication à l'hérésie ?

En effet, dès la scission de 1953, Lacan avait fait ce qui s'appelle un choix : celui du retour à Freud et celui de l'énoncé *princeps* du ternaire R.S.I.

Ce choix, qui aura permis que s'élabore une théorie du transfert et de la fin de l'analyse, aurait-il amené Lacan à

---

2. *Hairesis* : le choix, en grec.

3. J. Lacan, *Le sinthome*, séminaire inédit, séance du 18 novembre 1975.

y reconnaître après coup la voie par où prendre la vérité, soit ce qui le spécifie dans son hérésie ?

Autrement dit, y aurait-il un rapport entre la « bonne » façon de prendre la vérité et la position de l'analyste ? Celle qui se dit :

à ne s'autoriser de lui-même, il n'y a que du psychanalyste<sup>4</sup>.

Cette position, tiendrait-elle alors moins de celle de l'ex-communicé que de celle, plus radicale, de l'hérétique ?

S'il s'avérait que penser ainsi la position de l'analyste puisse avoir quelque pertinence, l'hérésie d'un Galilée ou celle d'un Giordano Bruno mérite l'examen de ce qui la fonde.

Ayant atteint à ce « jusqu'à plus soif » dont parle Lacan, Galilée et Bruno témoignent d'avoir pris ça au sérieux. J'examinerai ici la « façon » dont a pu se faire ce choix de l'hérésie, en prenant le risque, au moins pour Galilée, de dire cette énormité : qu'il ait choisi. Ce qui va à rebours de ce qu'apprennent les manuels d'histoire où Galilée ne peut être, bien sûr, que le martyr de la science triomphante. Les voies de l'un et l'autre sont différentes mais ont toutes deux pour enjeu la connaissance. Là où en effet Galilée s'efforce de rompre avec une théorie de la connaissance, Bruno s'emploie à en édifier une, monumentale, dont il dévalera la pente jusqu'au bûcher.

Et à suivre de près l'élaboration textuelle de la physique galiléenne ou celle de la métaphysique brunienne, cet enjeu fait insister une encombrante figure : celle de l'autre. Un autre, contradicteur obstiné, détracteur malveillant, argumenteur malhonnête, ou persécuteur avéré, hante leur dialectique et témoigne secrètement de l'origine de toute connaissance. Paranoïaque en son fond, la connaissance est

---

4. J. Lacan, « Note italienne », 1973, publiée in *Ornicar?*, n° 25, 1982, p. 10.

primitivement aliénée à cet *alter ego* intrusif où se constitue le moi.

Pour Galilée dans sa persévérance mathématique, comme pour Bruno dans son radicalisme prophétique, l'enjeu est de débarrasser l'objet de la connaissance de cette altérité encombrante.

Pour peu qu'une Inquisition s'en mêle et selon la façon dont on se débrouille de l'autre, il se peut qu'un tel enjeu ne puisse logiquement conduire ailleurs qu'à l'abjuration ou au supplice.

### *La connaissance paranoïaque*

Le 20 octobre 1623, après une longue période de silence, Galilée publie le *Saggiatore* (*L'essayeur*<sup>5</sup>).

Le *Saggiatore* est un ouvrage polémique qui discute du problème des comètes, de leur nature astronomique, et tente d'en donner une explication dans une perspective copernicienne.

Dire que ce livre est un ouvrage polémique est peu dire, puisque la dispute savante dont il est au départ l'objet va s'avérer être la bombe à retardement qui, dix ans plus tard, mène Galilée devant l'Inquisition.

Ce *Saggiatore* occupe, à plus d'un titre, une position singulière :

– Tout d'abord, cette publication fait sortir Galilée de la réserve prudente et silencieuse où il se tenait, résolu à se taire après la mise à l'Index de Copernic. C'est en 1616 qu'un décret de la Congrégation de l'Index prohibe la doctrine du mouvement de la Terre. C'est à cette même date que Galilée est averti personnellement de ne pas enseigner de telles idées et mis en demeure de respecter cette disposi-

---

5. Galilée, *Il Saggiatore*, traduit sous le titre *L'essayeur* par Christiane Chauviré, Paris, Les Belles-Lettres, Annales littéraires de l'université de Besançon, 1980.

tion. Compte tenu de la quantité d'ennemis qu'il s'est déjà faits pour avoir défendu les positions coperniciennes dans ses précédentes publications, Galilée opte pour la politique du silence pendant sept ans, politique avec laquelle il rompt en publiant le *Saggiatore*.

– La publication de cet ouvrage est également singulière, en ce qu'elle détourne Galilée de ses travaux en cours. En effet, délaissant l'astronomie, Galilée s'intéressait à d'autres problèmes de physique, notamment le mouvement, la résistance des matériaux... Mettant donc en suspens ces travaux, cet adepte avisé de l'honnête dissimulation pense peut-être avoir l'occasion, avec ces comètes apparues dans le ciel quelques mois plus tôt, de défendre sur un sujet limité, astronomiquement partiel, la validité des thèses de Copernic, ceci sans mettre trop apparemment en jeu la constitution de l'univers.

– Or, et c'est la troisième particularité de ce texte, l'explication que propose Galilée est fautive. Dans la masse de son travail scientifique, c'est une rareté. Sa volonté de défense des idées coperniciennes l'aurait entraîné, là, dans une erreur qui, au sein d'une œuvre qui s'avérera profondément exacte, surprend. Ceci est d'autant plus remarqué que si ce texte ne comporte aucune avancée scientifique majeure (voire se trouve erroné), il est par contre très régulièrement souligné comme fondamental sur le plan épistémologique. C'est, en effet, avec cet alibi des comètes que Galilée énonce avec force sa conception de la science. Un alibi qui ne tient pas, en ce sens qu'il échoue à rendre compte du dernier point qui fait du *Saggiatore* un texte si singulier.

Ce dernier point est un problème de forme. Il concerne la forme même de ce texte, une forme qui dit quelque chose du motif inconscient qui a pu pousser Galilée à le publier, motif qui, inspirant cette forme au point d'en constituer l'ossature, rend fallacieux l'alibi comète.

Alors que dans tous ses autres textes, se conformant à un genre à la mode, Galilée utilise comme forme un dialogue savant entre différents interlocuteurs qui disputent d'une

importante question philosophique, dans le *Saggiatore*, il va s'agir d'autre chose. Galilée décide de ne plus faire appel à un porte-parole, support de ses opinions, il parle en son nom.

C'est qu'il s'agit dans ce texte d'une réfutation, extrêmement rigoureuse, des opinions d'un auteur qui vient lui-même de publier un livre sur les comètes, mettant en cause Galilée.

Bien que tous les commentateurs soient embarrassés, à un titre ou un autre, par ce texte singulier, personne à mon sens n'a épinglé cette particularité de forme du *Saggiatore*. Car même si la controverse savante, aussi acérée soit-elle, est un genre banal à cette époque, ce qui l'est moins c'est de voir Galilée, par le choix délibéré de cette forme, rompre avec son habituelle prudence rhétorique. Ceci d'autant plus qu'on a le sentiment, tant il pousse la dispute à ses extrémités, qu'il s'agit avec cet adversaire d'en finir. Par cette forme d'une réponse directe, sans la médiation d'un interlocuteur fictif supportant tout le poids d'assertions possiblement dangereuses, Galilée engage la polémique sur un terrain de rivalité frontale qui portera ses fruits, au-delà de ses espérances : l'auteur en question, ouvertement affronté et réfuté, réduit au silence par l'implacable rhétorique et l'autorité scientifique de Galilée, deviendra son ennemi définitif.

Il s'agit du père jésuite Orazio Grassi, savant mathématicien de la Compagnie de Jésus, un sérieux argumenteur aristotélien et anti-copernicien déclaré. Il se trouve que ce Grassi est celui-là même qu'on présume être le dénonciateur de Galilée devant l'Inquisition.

Dans la perspective radicale où se trouve Galilée d'en finir, il ne lésine pas sur les moyens. Galilée ne discute pas globalement de la position de son contradicteur, il va, chose incroyable, jusqu'à publier le texte de Grassi en regard du sien. Il s'agit de réfuter, argument par argument, paragraphe par paragraphe, ligne à ligne, mot à mot.

Déployant tout le zèle possible, j'éprouverai [...] toutes les propositions avancées, en n'en laissant passer aucune. Je les distinguerai et les noterai en les numérotant, sans rien laisser de côté<sup>6</sup>.

Quels sont donc la source et l'enjeu d'une telle pugnacité ?

Cherchant à élucider ce qui a pu pousser Galilée à entrer dans cette controverse, les historiens invoquent habituellement des raisons de pure circonstance – où Galilée se serait trouvé entraîné presque malgré lui – assorties de raisons dites plus profondes pour rendre compte des motivations « intérieures » de Galilée, ramenées à son souci quasi obsédant de faire valoir la vérité du copernicianisme. Ces explications passent à côté de l'enjeu du *Saggiatore* et ratent le tournant qu'il constitue.

A s'en tenir au texte, Galilée explicite dès les premières pages ce qui l'a décidé à sortir du silence. Aucun historien n'a, semble-t-il, prêté attention ou accordé le minimum de crédit à ce qu'il énonce pourtant clairement :

Comment qualifier la conduite de Sarsi qui, alors que j'ai manifesté ma volonté de rester incognito, me découvre le visage et me démasque avec tant d'audace ? Me voilà donc contraint, par cette conduite inattendue et tellement insolite, à rompre ma résolution déjà bien arrêtée de ne plus me manifester au public par mes écrits<sup>7</sup>.

Galilée le dit, c'est d'avoir été démasqué qui le contraint. Démasqué par ce Sarsi auquel il s'en prend. Éclairons un peu cette affaire de masque.

En 1619, le père Grassi, qui est professeur de mathématiques au Collège romain, publie un article sur les comètes selon des thèses anti-coperniciennes. Galilée, qui a donc décidé de se taire, se tait. Pourtant son entourage le presse d'intervenir, il est le seul à pouvoir le faire. Galilée tempo-

---

6. Galilée, *Il Saggiatore*, *op. cit.*, p. 131.

7. *Ibid.*, p. 130.

rise, hésite et finit par accepter de répondre, mais pas n'importe comment. Il le fait par personne interposée : un de ses disciples est chargé d'une communication modeste et prudente, communication dont le texte est secrètement écrit par Galilée. Mais personne n'est dupe, Guiducci c'est Galilée. C'est alors qu'est publié un ouvrage d'un auteur inconnu, intitulé : *La balance astronomique et philosophique à l'aide de laquelle les opinions de Galilée sur les comètes, exposées par Mario Guiducci à l'Académie florentine et récemment parues sont examinées par Lothario Sarsi Sigensano.*

Ainsi donc, non content de dévoiler publiquement la qualité de prête-nom de Guiducci, Grassi publie lui aussi à l'aide d'un double, un peu plus tordu et raffiné : ce pseudonyme de Sarsi.

Galilée, qui a mis quelque temps à s'assurer que Sarsi est bien Grassi lui-même, laisse répondre Guiducci qui, blessé, éprouve des difficultés à faire croire que sa communication est bien de lui. Finalement, Galilée, sans jeter son propre masque, vole au secours de son disciple malmené et se décide à publier le *Saggiatore*. Dernière finesse, là où Grassi avait marqué un point en s'embusquant habilement derrière Sarsi, Galilée retourne le stratagème à son profit en choisissant de ne pas débusquer Grassi. Feignant de ne pas savoir qui exactement se cache derrière Sarsi, il croit pouvoir se permettre les dernières violences oratoires, tout en ayant beau jeu de dénoncer les louches manœuvres de l'autre.

Dès sa genèse, la publication de Galilée est prise dans cette problématique rivalitaire. Il faut avoir un aperçu de la forme de cette polémique, de cette rivalité fondamentale qui fait la trame du *Saggiatore*.

Publié sous couvert du grand-duc de Toscane dont Galilée est le premier mathématicien, le *Saggiatore* est ce qu'on appellerait aujourd'hui une lettre ouverte. Cette lettre est adressée à son ami et collègue de l'Académie scientifique des Lincei, Vittorio Cesarini. Celui-ci est camérier du pape (Urbain VIII), qui est aussi l'ami de Galilée. Le pouvoir temporel (du duc), spirituel (du pape), scientifique (de l'Académie

la plus prestigieuse de Rome) sont dans sa main : trois atouts maîtres.

Dès le préambule Galilée dévoile son attente :

J'ai voulu que V. S. Illustrissime fût la première à connaître ma riposte. Son intelligence, ses très nobles qualités qui l'éloignent de toute partialité, la rendent apte à comprendre ma cause ; et elle ne manquera pas de réprimer l'audace de ceux qui, en toute connaissance de cause et non sans passion (je dois peu me soucier des autres), ont voulu, auprès du vulgaire qui ne comprend pas, déformer mes idées avec malveillance<sup>8</sup>.

Cet appel à l'arbitrage impartial face à un adversaire déloyal, cette façon de prendre à témoin, de faire appel à la sanction du pouvoir, tout ça a pour conséquence de créer les conditions mêmes de ce qu'il s'agirait de déjouer. En se situant ainsi, en prenant cette position énonciative, la conjoncture persécutive où Galilée dit se trouver est plus fabriquée que dénoncée.

Rien que dans les quatre premières pages de ce livre, il est question de ceux qui

dénigrent, usurpent, flétrissent, espionnent, ridiculisent, cherchent à dépouiller, volent, s'approprient indûment, se parent des fatigues d'autrui, fraudent [...]

et à part ça, il faudrait que

Sarsi n'aille pas penser que cela m'ait été sujet de contrariété et de plainte.

Dans un ouvrage qui compte 53 chapitres de réfutation, au 12<sup>e</sup>, Galilée dit :

Dans mon enfance, quand j'étais encore à l'école, je me délectais de ce genre de disputes mais comme aujourd'hui, j'en suis dégoûté, je répondrai brièvement et sim-

---

8. Galilée, *Il Saggiatore*, *op. cit.*, p. 130.

plement à toutes les attaques de Sarsi qu'à mon avis, il se laisse voir tel qu'il tente de me montrer moi-même<sup>9</sup> [...].  
[...] entre vous et moi, Signor Sarsi, c'est affaire de balance, et nous traitons, comme on dit, à la façon des marchands<sup>10</sup>.

Galilée est pris de part en part dans cette problématique rivalitaire :

Je dirai que ne pouvant plus douter après tant de preuves si éclatantes, d'une malveillance obstinée à l'égard de mes œuvres, j'avais décidé après mûre réflexion de me tenir tout à fait coi, voulant désormais éviter le chagrin d'être la cible d'une acrimonie si opiniâtre et de donner à autrui l'occasion d'exercer un talent si peu louable<sup>11</sup>.

Je ne pus en me taisant échapper au sort qui me poursuivait, à ce qu'il se trouvât toujours un homme pour écrire et entamer une polémique contre moi<sup>12</sup>.

S'il faut en croire les rumeurs, [il y a là] la prétention déclarée de ruiner toutes mes idées<sup>13</sup>.

Pas un paragraphe qui ne soit de ce ton. Annuler l'autre, être annulé par l'autre, Galilée pousse cette infernale dialectique transitive à son paroxysme :

Et en vérité, les piqûres dont je suis la victime ne manquent pas, plus graves que celles des scorpions, car ceux-ci sont amis de l'homme et ne le frappent pas sans avoir été offensés et provoqués, alors que cet homme me mord, moi qui ne l'ai jamais molesté pas même en pensée. Mais heureusement, je connais l'antidote et le remède d'effet immédiat pour de telles piqûres : je briserai donc et écraserai le scorpion lui-même sur mes

9. Galilée, *Il Saggiatore*, *op. cit.*, p. 153.

10. *Ibid.*, p. 136.

11. *Ibid.*, p. 128.

12. *Ibid.*, p. 129.

13. *Ibid.*, p. 137.

blessures de façon que le cadavre absorbe le poison et me laisse la liberté et la santé<sup>14</sup>.

Or, il se trouve que c'est avec ce ton, cet enjeu-là que Galilée, dans ce même *Saggiatore*, s'efforce de poser les fondements de sa nouvelle physique, et de définir sa pratique théorique.

Comment ne pas être frappé que le fond de ce qui importe à Galilée ait pris cette forme et n'ait pas pu s'effectuer autrement qu'en prenant cet appui massif sur *l'adversus*, l'autre, l'*alter ego*. C'est en cela que le *Saggiatore* constitue un tournant majeur.

C'est avec cet outil-là, en poussant à son paroxysme la question de l'autre, que Galilée résout pour lui-même son propre rapport à la connaissance. C'est *dans* et *par* ce paroxysme de la rivalité jalouse qu'il peut jeter les bases d'une nouvelle scientificité, affranchie (en même temps que liée) de ses attaches spéculaires. L'effort de Galilée dans le *Saggiatore* pour dégager et cerner le point source qui peut fonder la cohérence conceptuelle, cet effort épistémologique, pour lui, passe nécessairement par cette tentative d'annuler l'autre.

Annuler l'autre, être annulé par l'autre, c'est précisément ce qui est en jeu dans la connaissance. C'est bien ce que fait remarquer Lacan dans le séminaire *Les psychoses*,

ces affinités paranoïaques de toute connaissance d'objet en tant que tel<sup>15</sup>.

En se livrant à ça Galilée cherche à donner une autre assise à la connaissance. Dès l'introduction de ce *Saggiatore*, l'enjeu est clairement posé :

On contredit mes opinions sans prendre garde que tout mon exposé était soutenu et prouvé par des démonstra-

---

14. Galilée, *Il Saggiatore*, op. cit., p. 131.

15. J. Lacan, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 49.

tions géométriques, ni s'aviser – tant fut grande la force de la passion – que contredire la géométrie, c'est nier ouvertement la vérité<sup>16</sup>.

C'est en partant de là que Galilée peut donner à la science un objectif et une méthode. Voici ce qu'il en dit :

La philosophie est écrite dans cet immense livre qui se tient toujours ouvert devant nos yeux, je veux dire l'Univers, mais on ne peut le comprendre si l'on ne s'applique d'abord à en comprendre la langue et à connaître les caractères avec lesquels il est écrit. Il est écrit dans la langue mathématique et ses caractères sont des triangles, des cercles et autres figures géométriques, sans le moyen desquels il est humainement impossible d'en comprendre un mot. Sans eux, c'est une errance vaine dans un labyrinthe obscur<sup>17</sup>.

Ainsi, c'est en réglant ses comptes avec l'autre, dans son rapport à la connaissance, que Galilée peut aussi régler sa position quant à la possibilité de compréhension de la Nature : elle sera mathématique ou elle ne sera pas.

La vérité a changé de place, et Galilée énonce la voie qu'il a choisie « par où la prendre ».

Ce choix aura pour conséquences de lui permettre d'écrire enfin et de publier ce sur quoi il est à la tâche depuis vingt ans, mis en suspens par cette soi-disant affaire de comètes, ses deux ouvrages scientifiques majeurs, le *Dialogo* et le *Discorso*, dans lesquels il use logiquement de sa méthode et pose les bases de la physique moderne.

Alors, quand l'aristotélien Grassi lit ça, ce passage du *Saggiatore*, il ne peut pas ne pas savoir que tout ce qui fonde sa physique à lui est menacé de péremption. Il est sûrement parfaitement en mesure de percevoir le bien-fondé de la position de Galilée et d'en évaluer les conséquences.

16. Galilée, *Saggiatore*, *op. cit.*, p. 125.

17. *Ibid.*, p. 141.

La plus importante n'est pas que la physique d'Aristote, aussi cohérente soit-elle, serait fautive, mais surtout que ce sur quoi s'appuyait le dogme ne peut plus tenir lieu de vérité première et dernière.

Pour faire taire Galilée, l'heure ne peut plus être à la controverse savante. Le seul recours, Grassi le sait, sera désormais théologique.

La réponse de Grassi, trois ans plus tard, témoigne d'un net infléchissement. En faisant porter la critique sur le terrain de la doctrine de la foi, ce qui est désormais visé, c'est la nature hérétique des positions galiléennes.

A condition de se défaire de ce qu'on peut appeler la légende de Galilée, qui raconte le martyre de ce héros de la Science fauché par une Église obscurantiste, on peut lire le *Saggiatore* en envisageant sous un autre angle la question du procès, cette échauffourée comme l'appelle Lacan dans « Radiophonie<sup>18</sup> ».

### *L'affaire Galilée : une hérésie*

Partant de la version officielle du procès – Galilée a été condamné pour ses idées coperniciennes (l'héliocentrisme) et a dû en abjurer, c'est-à-dire les reconnaître pour fausses – se sont élaborées des hypothèses visant à expliquer les étrangetés de ce procès. Celui-ci présente en effet de considérables difficultés d'analyse, liées en grande partie au fait que le Vatican s'est toujours opposé à la publication de toutes les pièces de l'instruction. Quelle que soit la cohérence interne de chacune de ses versions, un malaise persiste sur au moins deux points. D'une part, d'un point de vue strictement juridique, le délit imputé à Galilée n'est pas fondé (l'article de Foi auquel il aurait contrevenu n'a jamais été déclaré tel par les seules autorités compétentes en la matière : le pape et le concile de Trente) et, d'autre part, quel-

---

18. J. Lacan, « Radiophonie », *Scilicet* 2/3, Paris, Seuil, 1970, p. 74.

que chose continue d'embarrasser : l'abjuration. Comment comprendre alors l'échauffourée de ce procès ?

La plupart du temps, on passe rapidement sur cette abjuration, ou bien on s'efforce de la comprendre à l'aide de laborieuses justifications psychologiques : la fatigue d'un vieillard malade (il avait 70 ans), la lâcheté inattendue d'un brave, le pas de chance d'une fatalité historique, etc. Il n'y a guère que l'hagiographie galiléenne qui soit parvenue à faire quelque chose de cette abjuration. Elle va même plutôt bien dans le tableau vériste d'un Galilée martyr, malheureux héros d'une juste cause où la Science, chemin des Lumières, est terrassée par l'obscurantisme d'une Église au dogme dépassé. Le culte positiviste du XVIII<sup>e</sup> siècle est largement responsable de la propagation de cette légende qui s'est peu à peu construite, à partir des lacunes de l'affaire. C'est cette légende qui est « servie », aujourd'hui encore, aux écoliers comme l'exemple même de la douloureuse marche de la science vers la vérité et la liberté !

Dans cette veine, la lecture que fait Bertolt Brecht dans sa pièce *la Vie de Galilée* – mise en scène l'an dernier par Vitez à la Comédie-Française – pousse le contresens à son comble quand Galilée y supporte le déguisement d'un très marxiste résistant, abandonnant sa cause et les siens, face à une Église grimée en Gestapo...

Un livre paru récemment, en 1983, nous arrêtera dans ces beaux élans. Il s'agit de l'ouvrage d'un historien chercheur au CNRS, Pietro Redondi qui, dans son *Galilée hérétique*<sup>19</sup> propose une tout autre vision de l'affaire.

Son point de départ est le suivant : puisque la version officielle du procès ne parvient pas à rendre compte d'un certain nombre de questions, il conteste, preuves à l'appui, la véracité de cette version et considère que ce procès, soi-

---

19. Pietro Redondi, *Galilée hérétique*, « Bibliothèque des Histoires », Paris, Gallimard, 1983.

gneusement orchestré et « médiatisé », n'est en réalité qu'un trompe-l'œil.

Sa version, solidement étayée, est la seule, à ma connaissance, à faire de cette abjuration autre chose qu'un artefact ou une scorie. Il en fait, au contraire, la pièce maîtresse d'un édifice stratégique, la clé de voûte d'une géniale machination politique.

Selon Redondi, Galilée, arrivé au faîte de la gloire, ami du pape, savant officiel de l'Église, au centre de ce que Galilée lui-même appelle une « admirable conjoncture », aurait brutalement perdu tous ses appuis.

Surveillé depuis des années par la Compagnie de Jésus, déjà averti en 1616 de n'avoir à traiter des idées coperniciennes qu'à titre d'hypothèses sans rapport avec la réalité, il se serait retrouvé sous le coup d'une dénonciation anonyme jusque-là laissée lettre morte.

Celle-ci, retrouvée par hasard par Redondi dans les archives du Vatican, est très grave : elle suspecte le *Saggiatore*, par les idées atomistes qui y sont développées, de contrevenir au dogme de l'Eucharistie. Son auteur n'est autre que le père Orazio Grassi, l'adversaire étrillé par le *Saggiatore*.

Cette dénonciation, d'un style tout à fait ineffable<sup>20</sup>, est très sérieuse. Elle est reçue au Vatican, deux ans après la publication du *Saggiatore* et dormira dans des cartons.

Bien que remise sur le tapis après la publication du *Dialogo*, elle reste inutilisable telle quelle. En effet, une telle accusation ne peut être produite publiquement sans impliquer aussi celui qui a toujours été le soutien déclaré de Galilée, le pape lui-même. Pas moyen de condamner l'un sans éclabousser l'autre.

Alors, on monte un procès exemplaire, bâti sur une accusation qui ne le compromet pas – les thèses de Copernic – et

---

20. Elle est présentée en annexe du livre de Redondi, *Galilée hérétique*, op. cit., p. 369.

qui, à condition que Galilée se prête à la « combine », lui évite le bûcher.

Galilée abjure, la version officielle passe, les faiseurs de légende peuvent construire à leur insu le mausolée du secret qu'ils croyaient naïvement démasquer.

Le mérite essentiel de la thèse de Redondi est de donner à cette abjuration la valeur d'une nécessité logique et non celle d'une triste contingence. Il nous met ainsi sur la voie de ce qui est très généralement négligé : l'abjuration est un acte. Un acte signé devant témoins, public donc. Difficile de passer ça à la trappe de l'histoire...

### *L'hérésie galiléenne*

Or, à lire les écrits tardifs de Galilée, ceux d'après l'abjuration, donc, il est net que, quel que soit le malheur dans lequel il se trouve et dont il témoigne, il n'y a pas trace d'un quelconque reniement de cette position, plus même, ses propos la légitiment.

Évidemment, il ne s'agit pas non plus de vouloir à tout prix donner un certain sens à cette abjuration et de faire dire à Galilée ce qu'il n'a pas dit. Parce que, en effet, je ne pense pas que Galilée soit en mesure lui-même de savoir ce qu'il dit, quand il énonce ce qu'il énonce. Néanmoins, au-delà de la légitime prudence dont il est obligé de faire preuve (puisqu'il reste sous la surveillance constante de l'Inquisition) et de ce qui pourrait s'interpréter comme des rationalisations après-coup, les précautions oratoires dont il fait preuve dans le courrier qu'il adresse sont des précautions méthodologiques. Il ne cesse d'y affiner sa position au regard de la science en faisant l'effort constant – et remarquablement incompris de ses correspondants – de séparer le champ scientifique de celui de la doctrine de la foi. Il y a pourtant longtemps que Galilée met cette question au travail. En 1615, par exemple, l'année qui précède la publication du *Saggiatore*, il écrit une très longue lettre à sa

protectrice, Christine de Lorraine, grande-duchesse de Toscane<sup>21</sup>, où il développe de façon admirable la nécessité de cette séparation entre science physique et métaphysique.

Cet effort l'amène à décevoir cruellement ceux qui, voyant en lui le « champion » d'une cause subversive, attendent de lui des prises de position qui satisferaient leur appétit de justice. Ils restent désarçonnés par le fait que Galilée, tout en soulignant l'injustice qu'il a subie et dont il souffre, soit plus préoccupé de mettre en place une autre vérité que de s'élever contre celle pour laquelle il fut condamné.

Cette déception, trois cents ans plus tard, reste la même chez un certain nombre d'historiens, sérieux pourtant, qui, cherchent à sauver l'idée du Galilée qu'ils ont en tête, ne voient là que contradiction inexplicable, ou, pire, seraient prêts à ne pas prendre en compte les écrits qui les embarrassent, en les suspectant de n'être commandés que par la crainte de l'Inquisition, et dès lors sans grande valeur. Ils ne font rien d'autre que ce que certains font avec le texte de Lacan quand celui-ci ne colle plus avec le Lacan qui les arrange.

Voici le passage d'une lettre que Galilée écrit à un certain Liceti, en 1641, l'année de sa mort. Ce Liceti agace Galilée. Liceti est un mathématicien, fervent d'Aristote, au sens qu'il y croit, et qui, à cause de Copernic et de Galilée lui-même, voit sa foi sérieusement ébranlée. Il réclame à Galilée des éclaircissements, afin, semble-t-il, de pouvoir tranquillement croire à Galilée comme il croyait, avant, à Aristote. Voici ce que lui répond Galilée :

Personne ne doit douter de la fausseté du système de Copernic, et tout particulièrement nous les catholiques qui possédons l'incontournable vérité de la Sainte Écriture, telle qu'elle nous est interprétée par les plus grands maîtres en théologie, dont les arguments nous

---

21. Franco Lo Chiatto, Sergio Marconi, *Galilée entre le pouvoir et le savoir*, Aix-en-Provence, Éd. Alinéa, 1988, p. 171.

assurent de la stabilité de la Terre et du déplacement du Soleil. [...] Et de la même façon que je viens de juger les observations et les hypothèses coperniciennes incorrectes, je considère celles de Ptolémée, d'Aristote et de leurs partisans, fausses et erronées sans qu'il me soit nécessaire d'aller au bout des possibilités du raisonnement humain pour prouver qu'elles n'aboutissent à rien<sup>22</sup>.

Cet apparent rejet de tous les systèmes (dans lequel certains commentateurs croient déceler l'adhésion tardive de Galilée aux positions du scepticisme) n'est pourtant pas en contradiction avec les conceptions théoriques qu'il a toujours tenues. Même s'il n'a jamais été aussi loin dans la formulation, cet apparent rejet n'est qu'une façon de dire que toute explication scientifique de la Nature ne vaut que ce qu'elle vaut, c'est-à-dire une approximation de sa vérité. Ce qui par cette méthode est impossible à atteindre le reste et est laissé au jugement de ceux qui en ont la charge, non pas les physiciens, mais les métaphysiciens.

Dans le *Saggiatore*, Galilée écrit :

Mais comme je pourrais me tromper lourdement en pénétrant le véritable sens de matières qui dépassent bien trop la faiblesse de mon esprit, je laisserai le soin de le déterminer à la prudence des maîtres en matière de divinité et raisonnerai simplement au niveau de ces doctrines inférieures, protestant que je suis toujours prêt à accepter tout décret des supérieures, malgré toute démonstration ou expérience qui semblerait aller à leur rencontre<sup>23</sup>.

Ou encore, écrivant au cardinal Ingoli, en 1624 :

[...] mais la Nature, Monseigneur, se moque des constitutions et des décrets des princes, des empereurs et des

---

22. Lettre à Liceti citée par Stillman Drake, *Galilée*, Arles, Actes Sud, 1986.

23. Galilée, *Il Saggiatore*, *op. cit.*, p. 255.

monarques sur la requête desquels elle ne changerait pas un iota à ses lois ni à ses statuts<sup>24</sup>.

Il est manifeste qu'au-delà des preuves d'allégeance qu'il souhaite donner à l'Église, Galilée cherche à creuser l'écart nécessaire entre ce qu'il considère comme deux champs d'autorité distincts.

C'est ce qui fait l'intérêt de certaines pièces du procès contre Galilée. On y lit l'incompréhension totale des théologiens appelés à donner leur avis sur les thèses de Galilée. Par exemple, un certain Melchior Inchofer (jésuite hongrois et mathématicien) écrit, sur un ton qui doit être celui de l'effarement :

Le fait que l'on ne doive pas mettre la terre au centre avec les cieux qui se meuvent autour, il [Galilée] ne veut pas l'appeler inconvenient, mais il dit qu'il pourrait être nécessaire qu'il en soit ainsi.

Ou encore :

Il dit que le mouvement des cieux est une impression invétérée, comme si, d'ailleurs, ce n'était pas une opinion véridique<sup>25</sup>.

Quand Melchior Inchofer fait remarquer :

Effectivement, en ce qui concerne le fait qu'il [Galilée] dise parfois ne rien vouloir trancher [...],

il interprète ça non comme une prudence méthodologique, mais comme l'effet d'une manœuvre dissimulatoire :

Il ressemble à ceux-là qui veulent soigner les blessures infligées, pour qu'on ne les accuse pas d'avoir blessé délibérément<sup>26</sup>.

---

24. Lettre citée par Christiane Chauviré, in *Il Saggiatore*, *op. cit.*, note 163, p. 291.

25. F. Lo Chiatto, « Pièces du procès de Galilée », in *Galilée entre le pouvoir...*, *op. cit.*, p. 117.

26. *Ibid.*

Melchior Inchofer ne peut pas comprendre que si Galilée parfois ne tranche pas, ce n'est pas parce qu'il ne le veut pas, mais c'est qu'il ne le peut pas pour des raisons de cohérence théorique. De la même façon, ses accusateurs ne peuvent pas comprendre que s'il récusé les thèses d'Aristote, ce n'est pas qu'il soit contre Aristote, et par voie de conséquence opposé au dogme catholique, mais que, les poussant dans leurs derniers retranchements logiques, il en révèle les faiblesses fondamentales.

Cette façon de procéder est très exactement ce que repère Thomas S. Kuhn comme étant la seule possibilité de découverte en sciences.

Les nouvelles découvertes émergent à partir de théories anciennes et à l'intérieur d'une matrice de croyances anciennes concernant les phénomènes que le monde contient et en même temps ne contient pas [...]. Dans les sciences mûres, la condition préalable à la plupart des découvertes et à toutes les théories nouvelles n'est pas l'ignorance, mais la reconnaissance d'une défaillance dans les connaissances et les croyances existantes<sup>27</sup>.

C'est ce à quoi a procédé Galilée, reconnaître une défaillance dans la physique d'Aristote. Il n'arrive pas à le faire comprendre à ses accusateurs quand, pourtant, il leur fait remarquer qu'il est peut-être meilleur aristotélicien que ceux qui s'en prévalent sans s'aviser qu'Aristote lui-même n'aurait probablement pas récusé ses découvertes. Écrivant en 1640 à ce Liceti qui le harcèle de questions « intelligentes », Galilée lui dit :

Je suis tout à fait persuadé que si Aristote revenait sur terre, il ne se refuserait pas à me prendre parmi ses disciples, malgré mes contradictions peu nombreuses, mais qui ont montré leur fécondité, de préférence à tout

---

27. Thomas S. Kuhn, *La tension essentielle*, Paris, Gallimard, 1990, p. 316.

un tas d'autres gens qui, soucieux de maintenir à tout prix le principe selon lequel chacune de ses paroles est la vérité même, vont et viennent, arrachant à ses textes des idées qui ne lui sont même pas passées par la tête<sup>28</sup>.

Cette perception des limites de validité des explications scientifiques, en même temps que le prix payé au tribut de l'autre font que Galilée peut abjurer. Il peut abjurer de ce qui, néanmoins, reste sa conviction profonde : les thèses de Copernic sont moins un inconvénient qu'une probable nécessité, dût-elle être provisoire.

C'est ce qui explique que dans les écrits tardifs de Galilée, on ne trouve nulle trace non seulement de révolte, mais pas plus d'un quelconque reniement de ce à quoi, en abjurant, il a renoncé. En renonçant à avoir autorité en matière de divinité, l'abjuration devient l'acte par lequel Galilée signe ce renoncement et, du même coup, endosse ce qui est du ressort de sa seule compétence de scientifique : une méthode d'exploration et d'explication des lois de la Nature.

Il va de soi que Galilée, ce faisant, est dépassé par son acte. Qu'il n'en dise rien n'empêche pas qu'il en ait été un, et permet même qu'il n'apparaisse tel qu'après : ça aura été un acte.

L'acte d'une rupture composite : rupture avec l'autre et rupture avec une conception de la connaissance. De cet acte, un gain s'obtient : du savoir. Un savoir composite lui aussi, celui que Galilée a pu y obtenir sur lui-même, et celui qui lui échappe, qu'il ne saurait détenir, celui qui se transmettra.

Pour conclure, il reste tout à fait remarquable que la rupture épistémologique dont Galilée est porteur, rupture qui se consomme dans le *Saggiatore*, n'ait pas été indépendante de la forme qu'elle a dû nécessairement employer pour par-

---

28. Lettre à Liceti citée par S. Drake, *Galilée, op. cit.*, p. 128.

venir à s'énoncer. Le gain de savoir à transmettre qui, ainsi, échappe à Galilée, n'a pu naître que de là, n'a pu trouver d'autre voie pour s'effectuer.

Quand il règle son compte à Grassi, Galilée n'est plus le même après qu'avant. Ce qui s'est effectué là, dans ce choix, ne le désigne pas plus comme tacticien avisé que comme politique habile, pas plus comme dialecticien redoutable que comme dissimulateur honnête, ce choix le désigne comme hérétique. Il est dès lors tout à fait vain de s'escrimer comme le font aussi bien ses « fans » que ses détracteurs, pour ramener ce Galilée-là au bercail de ce qu'il était avant, du temps de cette rivalité fratricide dans laquelle tout le monde se retrouve, et pour cause.

Quoi de plus familier que ce que la connaissance a de paranoïaque... Celui qui, pour en sortir, le paye d'une certaine hérésie reste dans l'incompréhension notoire. Cette incompréhension parle du réel auquel a atteint Galilée, ce « jusqu'à-plus-soif » où mène l'usage logique du sinthome dont parle Lacan. Un réel qui aura aussi pris pour Galilée la figure de sa propre fille : sa fille chérie, entrée au couvent depuis de nombreuses années, y meurt un an après le procès, le 2 avril 1634, sous le nom – cela ne s'invente pas – de sœur *Maria Celeste*.



# Du bon usage des antécédents...

---

*Jean-Paul Aribat*

**E**n 1966, Lacan rappelle que « médecin et psychiatre », il avait introduit le vocable de « connaissance paranoïaque<sup>1</sup> », il le fait dans un « retour en arrière » sur les travaux qui auront construit son entrée dans la psychanalyse. La question est théorique et non pas seulement historique, il précise « cette note ne doit rien de biographique qu'à notre désir d'éclairer le lecteur<sup>2</sup> ». De la position ainsi énoncée, nous tirerons les coordonnées suivantes.

## *La référence surréaliste et le tableau*

Que la référence, en ce qui concerne le milieu surréaliste, soit faite à Dali et à la paranoïa critique, à Crevel et au *Clavecin de Diderot* et... à nul autre ! aux premiers numéros du *Minotaure*, qu'elle fasse place à la trace de l'enseignement de Clérambault, ne nous apparaît pas comme une simple succession mais la marque de ce qu'il en fut pour Lacan du bon usage des antécédents.

En effet, au-delà du mécanisme de l'automatisme mental, l'inventaire de ce qui fait trace, pour Lacan, de l'enseignement de Clérambault, « son seul maître en psychiatrie<sup>3</sup> », rassemble la promesse d'une analyse structurale, la fidélité à l'enveloppe formelle du symptôme, et l'être du regard où

---

1. Jacques Lacan, « De nos antécédents », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 65.

2. *Ibid.*, p. 72.

3. *Ibid.*, p. 65.

Clérambault aura anticipé la figure que Michel Foucault fixera dans *Naissance de la clinique*<sup>4</sup>. La clinique ne se dépose pas dans n'importe quel tableau : dès l'entrée, elle rencontre la question du style : comment, sinon, serait-elle de plain-pied avec les effets de création, comme limite, où se rebrousse la psychose dans son délire ? Ce qu'écrivit Lacan de l'enseignement (pour lui) de Clérambault nous apparaît comme pointant vers la question du tableau et comme posant un homomorphisme entre la méthode paranoïa critique et la trace déposée par la clinique de Clérambault.

Mais à l'égard de ces antécédents, Lacan nous paraît aussi marquer une « rupture », sans laquelle il ne saurait y avoir eu de bon usage. La connaissance paranoïaque, si elle est susceptible de produire des enrichissements, risque bien de les verser au compte d'un académisme, « fût-il celui de l'avant-garde<sup>5</sup> » ; nous n'hésiterons pas à y lire une question adressée au surréalisme dans son histoire, notamment d'après-guerre, et, plus témérairement encore, aux fruits plus tardifs et, comme nous le savons, controversés, de la méthode paranoïa critique de Salvador Dali.

Ce risque d'académisme, Lacan l'imputait à deux caractères de la connaissance paranoïaque : les stéréotypes et les décharges qui la spécifient.

Dans ses « Conférences devant les universités nord-américaines<sup>6</sup> », Lacan qui parlera de la psychose comme essai de rigueur, logique, s'affrontera à une position psychiatrique qui n'y détecte essentiellement que stéréotypies dans ses répétitions.

Quant aux décharges, « la machinerie du passage à l'acte », il aura clairement énoncé, dès 1966, que l'auto-punition n'aura été qu'un portemanteau emprunté à la criminologie d'Alexander et Staub<sup>7</sup>.

---

4. Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, PUF, 1964.

5. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 66.

6. J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet* 6/7, Paris, Seuil, 1976.

7. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 66.

La question des effets de création, ou mieux, de l'effet d'acte, restait donc entière : le trop fameux aphorisme rimbaldien « changer la vie », dégradé en slogan, n'avait reçu qu'une réponse verbale, dont nous dirons qu'elle déterminait par avance son virage idéologique.

Seul, le retour en arrière d'une rupture, ouvre le bon usage des antécédents. Lacan à la fois la situe historiquement et la caractérise : elle est assumption de « préjugés de savoir », ou si l'on préfère, de présupposés : la « référence au langage, le fruit de la seule imprudence qui ne nous ait jamais trompé<sup>8</sup> ».

Qu'à propos du langage, de la cure comme expérience de la parole, Lacan en 1966, sans « attendre » les derniers séminaires et notamment l'ouverture du *Moment de conclure*, use des termes de préjugés et d'imprudence, nous paraît digne d'être souligné ; dissipant ce que l'on a cru bon d'appeler le primat du signifiant, insistant sur la matérialité donnée de ces présupposés. Si matérialité il y a, elle est celle de la contingence (de la « création ex nihilo » dira plus tard Lacan), du parlêtre et le séminaire *Les non-dupes* y reviendra : le savoir s'invente.

Nous dirons que cette « rupture », l'entrée de Lacan dans la psychanalyse... désigne un lieu (*topos*) où il s'agira ultérieurement d'articuler savoir et vérité dont « Radiophonie » dira qu'à être incompatibles, précisément, ils compâtissent, ils pâtissent l'un de l'autre ; ce qui exclut toute connaissance au sens ontologique<sup>9</sup> mais pour autant ne nous apparaît pas comme tranchant le statut de la connaissance paranoïaque, en la reléguant dans un futur antérieur, « dépassé » de l'enseignement de Lacan. Resurgissant dans les conférences devant les universités nord-américaines, la connaissance paranoïaque aura-t-elle préservé, inentamée, la question de

---

8. J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 67.

9. J. Lacan, « Radiophonie », *Scilicet* 2/3, Paris, Seuil, 1970, p. 92.

son statut, par et à travers ce que nous avons appelé la rupture de l'entrée de Lacan en psychanalyse ?

Nous sommes d'autant plus enclins à le soutenir que l'entrée dans la théorie psychanalytique s'est opérée à propos « des fantasmes dont s'appréhende l'idée du moi<sup>10</sup> », ce qu'il appelle l'*invention* du stade du miroir a pour effet de le porter « au cœur d'une résistance théorique et technique », précisément ce que la thèse de 1932 avait épingle comme faiblesse, incertitude, pour le moins confusion et opacité, chez Freud lui-même, dans la théorie du moi. D'un côté, le moi comme unité, fonction gnoséologique du principe de perception-conscience, auquel serait imputé l'accès à la réalité ; de l'autre les phases, le jeu des identifications imaginaires, des postes de la libido dans le maintien de sa constance énergétique – la construction de la personnalité, dans sa référence aux personnages « significatifs » de l'être pour autrui et du social.

Le moi gnoséologique et épistémologique ne va guère au-delà du *je pense* formel, kantien, qui doit accompagner toutes nos représentations. Il ne répond au mieux (s'il y répond...) qu'à la question juridique, *quid juris*, de leur légitimité potentielle. A reconduire la philosophie de toujours par la lecture à travers Schopenhauer de la critique kantienne, Freud se serait-il fermé à la clinique de la structure imaginaire du moi ?

Ainsi pour Lacan la connaissance paranoïaque avec ses antécédents ou plutôt concomitants surréalistes, s'ouvre-t-elle sur ce que *le stade du miroir*, *les complexes familiaux*, et la doctrine de *l'imgo* vont élaborer comme une théorie de l'agressivité, de l'intrusion, de la rivalité, de la prestance et de la retaliation, soit la structure paranoïaque du moi. Nous aurons à nous demander si elle s'y épuise. L'imaginaire du moi et l'imaginaire du désir sont-ils ou non coextensifs ?

---

10. J. Lacan, *Écrits*, *op. cit.*, p. 67.

## *Des antécédents à la périodisation. Deux imaginaires*

Voilà qui nous conduit à une seconde coordonnée à propos du bon usage des antécédents. Qu'en est-il pour nous ? Ne nous intéresseraient-ils que dans une problématique de périodisation de l'enseignement de Lacan ? Nous ne sommes pas sûrs que cette périodisation ne soit pas radicalement à mettre en question. Certes « il arrive que nos élèves se leurrent dans nos écrits de trouver "déjà là" ce à quoi notre enseignement nous a porté depuis<sup>11</sup> ». Cédons un instant au leurre (à l'imaginaire...) de la cause finale. Qu'en serait-il si le passage dans les dessous, à partir d'une certaine date (1953 ?), de la connaissance paranoïaque avait « visé » à sa résurgence dans les conférences devant les universités nord-américaines, « enrichie » de la topologie de RSI, des nœuds, du nœud à quatre du symptôme (sinthome)... de la réflexion sur la trinité (la connaissance de Dieu comme paranoïaque) ?

Si notre imaginaire est fait d'inhibition mentale, qu'en est-il de la consistance du nœud, caractérisée comme imaginaire et rompant, dans cette pensée avec les mains (ou avec les pieds car nous n'y avançons qu'à y trébucher...), l'inhibition d'avoir une mentalité ?

Trouver la « solution », ce qui, soulignait Lacan, ne se peut parfois qu'en parlant l'un avec un autre, ne relève-t-il pas alors d'une « illumination » ?

L'imaginaire de la consistance du nœud diffère de l'imaginaire spéculaire : méconnaissance de l'inversion de la symétrie par rapport à un plan, effective dissymétrie recelée de la droite et de la gauche, de l'orientation lévogyre et dextrogyre. Or en 1966 Lacan marquait que l'aliénation à l'image de l'autre comme semblable, *alter ego* du miroir plan, est en dérivation d'une aliénation qui situe le désir au champ de l'Autre, inscrivant l'étayage du fantasme. Plus

---

11. J. Lacan, *Écrits*, *op. cit.*, p. 67.

tard il dira : pour que l'imaginaire s'exfolie (sexe folie) il suffit (et s'agit) de le réduire au fantasme.

Aussi bien la phase schizo-paranoïde, les images du corps morcelé, que le retour de la phase dépressive (ou l'un ou l'autre) chers à Mélanie Klein sont en dérivation d'un manque plus critique que la jubilation du miroir a pour fonction de couvrir : « nul pas dans l'imaginaire peut-il franchir ses limites, s'il ne procède d'un autre ordre<sup>12</sup> ? »

Mais dès 1962, dans le séminaire *L'identification* leçon du 13 juin, Lacan marquait que la fonction narcissique couvre et masque la relation à l'objet, celle du fantasme fondamental. « Il y a donc deux imaginaires le vrai et le faux ; et le faux ne se soutient que dans cette sorte de subsistance à laquelle restent attachés tous les mirages du mé-connaître – j'ai déjà introduit ce jeu de mots, mé-connaissance : le sujet se mé-connaît dans la relation au miroir. » Lacan avait pu préciser « la vraie fonction imaginaire, si l'on peut dire, en tant qu'elle intervient au niveau du désir est une relation privilégiée avec  $a$ , objet du désir, terme du fantasme ».

Voilà ce qui, énoncé au moins depuis 1962, ne permet pas de situer le second imaginaire, dans la « période tardive » du séminaire *RSI* à partir de ...ou pire, de *Encore* et des *Non-dupes*. La périodisation, s'il y a lieu d'en marquer une, n'est pas linéaire, mais récurrente et « feuilletée », espace riemannien peut-être, certainement pas celui d'une esthétique kantienne !

Pour nous les antécédents auront avec la connaissance paranoïaque anticipé l'élaboration topologique du second imaginaire, non moïque, en tant que non spéculaire et si, comme l'écrit « L'étourdit<sup>13</sup> », la topologie n'est pas un modèle, encore moins une métaphore, si la topologie c'est la structure, l'élaboration, topologique en elle-même, relève de ce « second imaginaire » c'est-à-dire de la connaissance paranoïa-

---

12. J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 70.

13. J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet* 4, Paris, Seuil, 1973.

que « généralisée ». Mais pour que ce retour en arrière prenne effet, il y aura fallu que le moment où l'accent est mis sur l'expérience de la parole (le prétendu primat du signifiant) ait requis, en « forçant la main comme jaspinage » de s'occuper de l'espace comme tel, du réel du corps comme imaginaire, que le spéculaire couvre et protège en dérivation d'un manque à être radical. Le bon usage des antécédents problématise la question de la périodisation.

### *Dali, Crevel, Le Minotaure*

Ce que nous avons dit trace autrement une troisième coordonnée : la référence dans « De nos antécédents » au milieu surréaliste : Dali et Crevel, *Le Minotaure*.

La méthode paranoïaque critique de Dali intervient à un moment où les surréalistes avaient ressenti un épuisement de la fécondité de ce qui fut caractérisé comme une passivité de « l'esprit » livré à l'automatisme. Dali semblait apporter un renouvellement (sans doute dans un malentendu qui lui permit ultérieurement dans sa *Vie secrète*, et dans le *Journal d'un génie* d'écrire qu'il s'était inscrit dans le milieu surréaliste pour mieux le détourner vers ses propres objectifs).

L'œuvre entière de Dali bien au-delà des années trente est à reprendre dans cet éclairage. Aussi bien la peinture mystique, la peinture atomique, les dernières œuvres en contrepoint d'une réflexion avec Prigogine et René Thom, avec la science des catastrophes, relèvent, pour Dali, de la méthode paranoïaque critique, généralisée, comme en relèvent la « réhabilitation » de Meissonier et des peintres pompieri, de l'architecture de Ledoux ou du style nouille, sa réinterprétation des pré-raphaélites et de l'architecture de Gaudi. Avec des transformations à vue, anomorphoses, dômes en trompe-l'œil, peintures en trois dimensions, de *L'Angélu* de Millet à *la Dentellière* de Vermeer, la corne de rhinocéros, chou-fleur, et la gare de Perpignan, la méthode paranoïaque critique est requise dans la construction active de méta-

thèses et de méta-morphoses. Elles sont commandées et ordonnées par l'objet en perte et en abyme, par là non spéculaire ; non pas l'invisible d'un visible qu'il doublerait mais présence réelle dans l'immanence elle-même, par là chair d'une catholicité parodique, univers excellemment baroque : Dieu est un corps de taille déterminée que Salvador Dali ne refuse pas de mesurer. Lacan pour sa part dira et répétera : les dieux sont dans la dimension du réel.

René Crevel dans « Dali ou l'anti-obscurantisme » (1931) et « Nouvelles vues sur Dali et l'obscurantisme » (1933)<sup>14</sup> avait montré que l'activité surréaliste remettait en mouvement les oppositions découpées et fixées par la division du travail et la rationalité qui la sert de l'élément et du tout, du général et du particulier, de l'objectif et du subjectif, de l'extérieur et de l'intérieur. Par là elle faisait en acte la critique de la psychologie des facultés séparées, de la division entre en deçà et au-delà, de la réalité réduite et étriquée du réalisme, rejoignant d'André Breton l'*Introduction au discours sur le peu de réalité*.

Alors, images et concepts de s'enchaîner, se métamorphoser, de s'effondrer les cloisons étanches, les images jouent en liberté et le jouer rejoint le jouir.

Ces images n'ont rien d'indécis, de vaporeux : elles sont des « détails exacts », des cristallisations matérialisées du désir, ce « grand cristal de roche de l'amour », ce que Dali nomme des simulacres.

Le texte de 1933 précise encore plus : il ne s'agit pas de se mirer avec une délectation morose dans la mare à complexes mais « Dali fait rendre gorge à un univers couleur de refoulement » : « il a su psychanalyser les formes, les façades du plus externe » mais cet externe est en même temps le plus interne et vice versa, ce qui retrouve le constat de *Vases communicants*, comme l'avait écrit André Breton. Le mouvement de la vie

---

14. Cf. René Crevel, les articles cités, y compris « Le clavecin de Diderot », ont été réédités in *L'esprit contre la raison et autres écrits surréalistes*, Paris, Pauvert, 1986.

retrouve la pensée d'Héraclite dont Salvador Dali cite à satiété l'aphorisme : *la nature aime à se cacher*. Cette auto-pudeur de la nature est aussi la source des illuminations. « Ainsi Dali, à la lumière du monde extérieur, éclaire ses complexes, tout comme à la lumière de ses complexes, s'éclaire le monde extérieur. » Dit encore Crevel.

Dali et Crevel s'accordent pour considérer qu'une psychanalyse qui se rabat sur le monde intérieur, serait-ce au nom des profondeurs, reconduit tous les préjugés de l'idéologie idéaliste, conservatrice et bondieusarde que René Crevel épingle à propos d'Allendy et autres, dans « Le clavecin de Diderot ». L'homme intérieur est un leurre et une mystification, le clavecin ne se pince lui-même que parce qu'il est aussi pincé, remué par le monde extérieur, inversement que serait une intériorité sans effet, « à l'extérieur » ? Le spirituel est sensible comme le sensible est spirituel, dans une dialectique qui subvertit aussi bien l'idéalisme que le mécanisme, qui ouvre aux transformations révolutionnaires.

Voilà ce qui nous paraît, dès l'époque de la méthode paranoïaque critique, séparer Dali... et Crevel d'André Breton, même si la confusion demeure. Dans *Signe ascendant*, comme plus tard, après la guerre, dans *Arcane 17*, André Breton insiste sur la valeur de l'analogie du mot *comme*, sur les correspondances symboliques comme réseau de « ressemblances ». Même si cette analogie est empirique, cette place donnée à la métaphore ne pousse-t-elle pas vers un hiéroglyphe ou chiffre universel, un « symbolisme » plus jungien que freudien qui écrirait le rapport sexuel ?

René Crevel est, ô combien, attentif à la division interne qui inscrit le point d'impossible du rapport sexuel. Si avec la révolution surréaliste, « les mots, les mots enfin font l'amour », comme s'était écrié André Breton, René Crevel anticipe-t-il « L'étourdit » : seuls les mots font l'amour dans l'inconscient ?

Ainsi achevons de tracer cette troisième coordonnée du lieu d'un bon usage de « nos antécédents ». Nous le mettrons en œuvre pour avancer les linéaments des propositions qui suivent.

*Une science du concret  
c'est-à-dire l'observation revisitée  
par la méthode paranoïaque critique*

Dans « De nos antécédents » Lacan marque le caractère de la méthode qui a eu comme résultante la construction de la « connaissance paranoïaque » ; elle fut « d'exhaustion clinique », ce qui suffit à mettre à part dans la production psychiatrique qui lui est contemporaine, la thèse de 1932.

Il s'est agi en effet par les entretiens avec Marguerite<sup>15</sup> et l'écriture qui leur fut contemporaine par les documents du temps, les romans de P. Benoit, les écrits de la patiente... de retracer les « réactions totales de l'être humain », c'est-à-dire de la personnalité. Le projet est la totalisation dans la fidélité à la multiplicité des aspects d'une structure. Il est aussi d'objectivation ou de matérialisation ; pour saisir et construire les rapports significatifs, le désir est caractérisé comme un cycle de comportement, saisissable de l'extérieur sur la base de critères objectifs : ce qui a été atteint (l'emprisonnement en raison de l'acte...) est précisément ce qui était recherché. Le jeu du désir dans ses substitutions équivalentes (ce qu'apporte la notion énergétique de la libido...) est lu à partir de l'extériorité.

Enfin s'il est requis de parler de connaissance paranoïaque, cela tient à ce qui spécifie la psychose de Marguerite, prenant valeur de cas paradigmatique en ce qu'elle comporte de bénéfice positif. Notons l'accès à des expériences de la nature, de l'enfance, de l'amour (dans sa figure de platonisme), le goût de l'écrit, l'accès à la signification de la vedette, comme plaque tournante du théâtre social. Sur ce dernier point Lacan convoquait J.-J. Rousseau pour montrer les liens entre sa perversion masochiste et son « gé-

---

15. Nous appelons désormais Marguerite, avec Jean Allouch, celle qui fut Aimée dans la thèse de J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Le François, 1932, rééd. Paris, Seuil, 1975.

nie ». Mais aussi (et peut-être surtout...) ce qui spécifie la psychose est qu'à travers des répétitions, des réitérations, des « multiplications ubiquistes », elle a accès à des types de conflits vitaux, à des cycles de mort et de résurrection. Par là elle se rapproche du folklore, des cycles des héros, du mythe résurrectionnel du Phénix, elle gagne un style.

Lacan anticipe ce qu'il dira dans « Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience » en réponse à l'accueil fait à sa thèse par Dali dans le même numéro 1 du *Minotaure* en 1933.

La connaissance paranoïaque est habitée par un effort d'assentiment, elle montre « une structure cohérente d'une approche nouménale immanente de soi-même et du monde ». La perception se trouve transfigurée, « illuminée », par la signification personnelle.

Enfin pour Lacan la « psychose d'autopunition » a la valeur de la construction d'un point géométrique permettant de construire la clinique des psychoses, de déterminer des séries et jusqu'aux psychoses pré-personnelles de l'hallucination chronique et de la démence. La méthode élargit et « dialectise » l'observation psychiatrique pour viser une adéquation à l'objet qu'elle construit : « la connaissance paranoïaque ».

La connaissance paranoïaque montre le caractère originellement anthropomorphe de toute connaissance. La connaissance est d'abord d'une personne comme structure totalisante mondaine, et l'objet, au sens de l'objet du connaître, toujours secondaire. Nous parlerons alors d'un homomorphisme (totalisation, équivalence des substitutions, loi de sériation...) entre la méthode et son construit, à plus forte raison si, comme l'a montré Jean Allouch, dans la construction de la paranoïa d'auto-punition avec ce qu'elle éclaire et ce qu'elle occulte, il y va du transfert<sup>16</sup>.

---

16. Jean Allouch, *Marguerite, ou l'aimée de Lacan*, Paris, E.P.E.L., 1990.

Dali et René Crevel ne s'y seraient pas trompés. En effet ce que Dali souligne d'accord, porte sur le rejet de la théorie des constitutions, aussi bien celle des phénomènes élémentaires à la base des psychoses, et de l'entité « folie raisonnante ». Pour Dali l'interprétation ne vient pas de l'extérieur, elle est immanente au sensible même, matérialisation de la paranoïa critique. Il retrouvait par là les tentatives de la simulation des maladies mentales réalisées dans l'« Immaculée conception » équivalentes pour Breton et Éluard aux formes poétiques, elles, frappées d'obsolescence dans leurs caractères traditionnels.

Quant à René Crevel, dans une note de « Nouvelles vues sur Dali et l'obscurantisme », il reconnaît à la thèse de 1932 d'avoir su dépasser la séparation idéologique du subjectif et de l'objectif « d'ordinaire, ou bien le subjectif-introspectif s'en va donner dans le panneau métaphysique, ou bien l'observateur soi-disant objectif, sous prétexte de psychologie scientifique, réduit le sujet à l'état de ficelle... ». La méthode de la thèse a éclairé le dedans comme le dehors et l'un par l'autre et René Crevel oppose cette démarche de Lacan aux insuffisances du psychologisme freudien dans « Notes en vue d'une psycho dialectique<sup>17</sup> ».

***La structure paranoïaque du moi  
n'épuise pas « le principe paranoïaque  
de la connaissance »***

Il semble bien que pour « l'index raisonné des concepts majeurs », structure paranoïaque du moi et connaissance paranoïaque seraient coextensifs, ne s'agissant évidemment que des occurrences que l'on peut relever dans les *Écrits*.

Parcourons-les : nous trouvons d'abord dans « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je<sup>18</sup> » une

---

17. Cet article de Crevel qui est celui où il salue la thèse de Lacan est publié dans le recueil cité note 14.

18. J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 94.

référence à la connaissance humaine en tant qu'elle est structurée comme paranoïaque par la dialectique sociale. Cette « structure ontologique » est mise en rapport avec l'assomption de l'image identificatoire, forme totale du corps qui anticipe la maturation effective, et situe le moi comme fiction.

Nous insisterons sur les effets de cette identification première à l'image, les correspondances dans lesquelles entre le « je », avec un relief de stature, la statue, le fantôme et l'automate, le double, l'armure et la machination des fantasmes du corps morcelé.

Par là l'image spéculaire « semble être le seuil du monde visible ». Nous dirons qu'elle inscrit le sujet dans l'universelle voyure dont Lacan parlera dans le séminaire de 1964, *Les fondements de la psychanalyse*.

Si l'image rend compte de l'identification homéomorphique, elle commande aussi l'effet hétéromorphique. Lacan se réfère à la psychasténie légendaire de Caillois ; obsession de la spatialité comme déréalisante, la connaissance paranoïaque est déterminée dans le « peu de réalité » insatisfaction certes, mais comme le dira « L'étourdit » toute notre réalité, aux cinq sens près.

La référence à la peinture du « visionnaire Jérôme Bosch » nous paraît accentuer « qu'au delà de l'image du moi » du moi comme image il s'agit bien de ce que le séminaire sur les fondements élaborera comme tableau. La « Discorde primordiale », dont parle « le stade du miroir », aura anticipé les effets de l'objet flottant anamorphique comme  $-\phi$ , castration et pulsion de mort.

La seconde occurrence dans « L'agressivité en psychanalyse<sup>19</sup> » établit l'articulation entre la connaissance paranoïaque et des moments critiques de l'identification objectivante.

---

19. J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 111-114.

La référence est faite à l'expérience de l'enfant s'identifiant à l'image du semblable.

Le risque est alors celui de l'arrêt sur l'image, origine des sentiments de persécution – s'il est passage obligé pour que le moi se constitue dans son identité et sa permanence.

Notons que le mode d'identification narcissique qui constitue le moi ouvre en même temps « le registre d'entités caractéristiques du monde humain », donne aux objets polyphonie instrumentale, potentiel d'armement et aussi polyphonie symbolique.

L'agressivité dans sa théorie se réfère donc à ce que *Les complexes familiaux* avaient appelé le complexe d'intrusion. Notons que le terme de connaissance paranoïaque ne se trouvait pas dans le texte de 1938. Le complexe, représentation d'un objet, articule relation de connaissance, organisation affective, épreuve du réel. L'image comme représentation inconsciente est l'élément fondamental du complexe, un organisateur du développement psychique dont nous pouvons dire qu'elle commande une « structure ontologique » de connaissance, caractérisée à la fois par sa typicité, son protéisme réglé (réductions et sériations éventuelles...) sa possible stéréotypie et stagnation rendant compte de la série des psychoses, familiales notamment. Un tel accord avec la thèse de 1932 ne fait que renforcer notre questionnement sur l'absence du terme de connaissance paranoïaque.

Dans les *Écrits* une troisième occurrence se trouve dans « *Propos sur la causalité psychique*<sup>20</sup> » mettant en rapport la connaissance paranoïaque « avec les moments féconds » du délire. Il s'agit du transitivisme : captation par l'image de l'autre qui regroupe identification spéculaire, suggestion mimétique, séduction de prestance, jalousie de la précocité en référence à Augustin. Il nous paraît important de noter que si le transitivisme est « maîtrise de l'*Urbild* du moi », il est

---

20. J. Lacan, *Écrits*, *op. cit.*, p. 181-184.

aussi dans la phrase qui précède caractérisé comme « une forme de relation au monde d'une portée toute particulière ».

Lacan rappelle alors sa thèse pour souligner qu'il n'a pu situer date et lieu géographique d'intuitions, d'illusions de mémoire, de convictions, de ressentiments, d'objectivations... qui tous se regroupent dans un « moment fécond » du délire.

Ces « itérations, séries, jeux de miroir... » renvoient à « une analyse structurale d'un espace et d'un temps imaginaires ». Lacan parle d'un palais des mirages ; structure en réseau, relation de participation, perspectives en enfilade. Ce palais sombre avec l'Œdipe mais avec l'image définie comme objet psychique, la connaissance paranoïaque trouve son effectivité.

La dernière occurrence, dans les *Écrits*, de la connaissance paranoïaque nous paraît récapituler ce que nous venons de parcourir. En effet dans « La chose freudienne<sup>21</sup> » c'est par rapport à la « passion imaginaire » qui structure la captation, la capture par l'image du miroir, qu'est introduit le personnage du notaire nous menant par le bout du nez dont « les hommes tombent amoureux » et où « commence leur monde ». Résistance à suivre, menace de rupture de l'attelage, angoisse et appel au rassemblement de la droite et de la gauche dans la mé-connaissance de la symétrie inversée du miroir, l'image, par cette « dialectique », a lié au désir de l'autre (le notaire) tous les objets de mes désirs. Le notaire en sa fonction est l'illusion imaginaire de l'unité et de la maîtrise du moi, de ses prétendues fonctions de synthèse.

Comme pour le pupitre placé entre deux miroirs, il suffit de ce « phénomène topologique », immodérément répandu par l'homme, pour que les pupitres ou les notaires se multiplient en une série infinie : le principe paranoïaque de la

---

21. J. Lacan, *Écrits*, *op. cit.*, p. 428.

connaissance humaine est une loi de réduplication, d'homologation d'une série d'images.

Les occurrences, dans les *Écrits*, de la connaissance paranoïaque, explicitant dans « La chose freudienne » le principe paranoïaque de la connaissance, ne nous ont pas paru limiter ce que la thèse de 1932 avait introduit sans le nommer comme tel (la structure du narcissisme du moi) mais déployer la loi de production d'un imaginaire, d'une relation imaginaire au monde, productrice d'objets ou d'images qu'elle homologue et par rapport auxquels le moi n'est qu'un objet particulier de ce champ imaginaire. « Si les miroirs feraient bien de réfléchir davantage », c'est que le spéculaire méconnaît cet imaginaire qui le soutient et qui ne se rabat pas sur le spéculaire du miroir plan : miroirs, plan certes mais tout aussi bien concave, convexe, ardent... perspectives dépravées, consommation des apparences, anamorphoses et trompe l'œil, comme le dit le séminaire *L'angoisse*, le visible se donne le leurre de faire coïncider le point de regard et le point d'angoisse ; il s'en manque... d'un rien !

Une ambiguïté demeure : la loi de réduplication, ou d'homologation, principe paranoïaque de la connaissance, voue-t-elle à la stéréotypie, à l'ennui de la réitération du même ? Ou recèle-t-elle « un manque plus critique »,... de l'ennui comme désir d'Autre chose ?

Revenons aux *Complexes familiaux* où, selon nous, le complexe de sevrage commande la série, – et va même déplacer Freud sur la question de l'Œdipe car il est bien marqué que la menace de castration renvoie quant au corps à une destructivité originaire.

Là en l'absence de moi, où on ne peut parler ni d'auto-érotisme, ni de narcissisme, s'inscrit une « trace permanente ». Il s'agit d'une « ambivalence », où l'être qui absorbe est lui-même absorbé. Moment pré-personnel, ni corps propre achevé évidemment ni objet, mais Lacan ca-

ractérise ce moment comme co-naissance, avec des éléments d'objets. Le positif du complexe de sevrage sera alors le refus de la séparation ; l'imago s'oppose aux progrès de la personne et comme telle inscrit un « instinct » (avec l'impropriété essentielle du terme) de mort.

Ainsi ce que Lacan a appelé co-naissance, relève-t-il de l'être de la larve, d'un cannibalisme originaire, fusionnel, où permutent l'actif et le passif. La séparation du sevrage renvoie à un sevrage encore plus ancien, la chute de la matrice. Cette co-naissance prend trop aisément la figure de l'abîme mystique.

Dans une note à la fin « D'une question préliminaire » Lacan dira le statut de l'objet chu du sevrage plus ancien ; *inter urinas et faeces nascimur* [...]. « Ce n'est pas sa guenille, c'est l'être même de l'homme qui vient à prendre rang parmi les déchets où ses premiers ébats ont trouvé leur cortège<sup>22</sup> ». Est-ce là ce qui fit reculer les surréalistes, non sans quelque horreur, devant le tableau de Salvador Dali : *le Jeu lugubre* 1929 et même qui conduisit Gala à l'interroger sur son éventuelle scatophagie ? Le tabou, souligné par Freud qui concerne l'objet anal de la pulsion, concerne l'homme... dans la séparation de son être même !

---

22. J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 582.



---

# Apostille

---

## De la frérocity du pacte

Guy Le Goufey

**A** quoi bon avancer le terme de frérocity si, pour finir, il devait se révéler strictement équivalent à cette expression bien connue et parfaitement recevable de « rivalité fraternelle », cette rivalité dont Freud énonce le principe à de multiples endroits, par exemple à la fin de *Totem et Tabou* où il écrit sans ambages : « Le besoin sexuel n'unifie pas les hommes, mais les divise<sup>1</sup>. »

Il est certain que cette division qu'instaure l'appropriation de l'objet sexuel est la face la plus éclairée de la frérocity. Mais il est aussi une autre face que ce terme supporte, et qui n'est pas de rivalité au sens entendu ci-dessus : le drame, là, est plus strictement narcissique, et pas moins impérieux. J'ai choisi de montrer que cet aspect de la frérocity n'est pas absent de la construction du mythe qui couronne *Totem et Tabou*, et qu'on ne saurait sans hâte superflue réduire la bande des frères à un simple accord circonstanciel dicté par un unique souci d'efficacité. Freud, qui accorde dans ces pages la prévalence à la rivalité fraternelle, ne peut manquer de toucher aussi à cet autre aspect de la frérocity où l'on n'est pas frères de sang, ni frères de lait, mais frères de pacte. Il ne peut faire moins pour autant qu'il veut retomber sur ses pieds, c'est-à-dire sur Œdipe.

---

1. S. Freud, *Totem et tabou*, Paris, Payot, p. 165.

## *Le meurtre : pourquoi se mettre à plusieurs ?*

Sans autres préambules, j'irai droit à l'énoncé par lequel Freud nous communique ce qu'il vient de nommer quelques lignes auparavant une « hypothèse fantasque » (*phantastisch*) : « *eines Tages*, un jour, les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père<sup>2</sup>. »

Ceci, c'est la face visible de cette lune qu'est devenu le mythe freudien ; et de même qu'on raconte volontiers dans les chaumières le complexe d'Œdipe en restant discret sur le complexe de castration, de même, on se plaît à ne considérer dans le mythe freudien que son aspect strictement narratif, pour en prononcer le plus souvent le caractère à la fois génial et dépassé.

Pour ne pas trop dévaler cette pente narrative qui n'est autre que celle de l'élaboration secondaire dans le rêve, cette pente qui toujours arrache le même cri : « Ah ! Comme tout cela est vraisemblable ! », je me contenterai de poser une seule question : pourquoi donc est-il dit chemin faisant que les frères se mettent à plusieurs pour tuer le père ? Les réponses affluent immédiatement, tournant toutes autour du sacro-saint principe selon lequel « l'union fait la force ». Or, non seulement ce n'est pas toujours vrai, mais ce principe d'allure si réaliste n'est en général avancé que pour assurer la promotion de la cause finale : si on se met ensemble, c'est, dit le principe, pour atteindre un certain but, et seulement pour ça. Et donc dans cette perspective, les frères ne sont rien que des *maffiosi* passant un accord circonstanciel pour ensuite se partager le butin. Mais ne seraient-ils pas chemin faisant amenés, puis tenus, à un pacte d'une tout autre nature ? Pourquoi donc se mettre à plusieurs, au fait ?

---

2. S. Freud, *Totem et tabou*, *op. cit.*, p. 163.

## *Le pacte unitaire*

Le *Jules César* de Shakespeare est plus proluxe sur ce point que le Freud de *Totem et tabou*. L'établissement du pacte, qui possède évidemment une grande force dramatique, ne revient dans la pièce qu'à une chose : faire basculer Brutus du côté des conjurés. Le spectateur y trouve plus facilement les voies de sa nécessaire identification, mais du coup la question du pacte est posée sans être trop vite résolue. La leçon de la pièce est claire à cet endroit : une fois Brutus avec les conjurés, ils sont au complet. La chose est très nette : à peine Brutus a-t-il scellé son accord (en refusant d'ailleurs que soit fait tout serment) que Cassius propose d'aller quérir Cicéron pour grossir l'équipe, l'enrichir en respectabilité (« On dira que son jugement guida nos mains, Notre jeunesse et notre brusquerie seront ensevelies dans son sérieux<sup>3</sup> », ajoute Metellus). A quoi Brutus immédiatement répond :

Ah, ne le nommez pas. Ne lui révélons rien. Car jamais il n'acceptera de s'engager dans une action commencée par d'autres<sup>4</sup>.

Sans Brutus, il est clair que les conjurés ne feront rien, mais Brutus présent, il n'est plus besoin de nul autre pour que l'acte s'effectue. Immédiatement après d'ailleurs, c'est la cible qui est définie : César sera-t-il le seul à devoir être tué ? Après tout, le jeune Marc-Antoine semble bien près de marcher sur ses traces... Mais Brutus à nouveau est clair : en tuant César, ils seront des sacrificateurs, mais en tuant Marc-Antoine, ils deviendraient des bouchers (*Butchers*). Donc seul César tombera aux Ides de mars sous les coups de ces conjurés-là, et de nul autre. Et si la fonction de la hâte

---

3. W. Shakespeare, *Jules César*, in *Œuvres complètes*, Paris, Éd. du Club français du livre, trad. de Yves Bonnefoy, vol. VI, p. 321.

4. *Ibid.*

est ici comme ailleurs décisive, elle ne suffit pas à assurer les conditions de la clôture. Les conjurés doivent pouvoir se compter, être en nombre fini, et chacun discernable, « sûr » comme l'on dit en ce genre d'affaire. C'est là, me semble-t-il, l'enjeu matériel (et non pas final) du pacte qui lie les frères; si la cause finale reste bien la disparition du père et la mainmise sur les femmes, la cause matérielle me paraît devoir être cherchée dans la clôture unitaire du pacte qui va autoriser l'acte, certes, mais inscrire aussi chacun dans une unité jusque-là inédite.

On se met donc à plusieurs pour faire de l'un. Pourquoi ? Parce que seul l'un chasse l'Autre. Dès que l'un est assuré entre les frères par la clôture du pacte, le père est Autre : il est mort. Si l'acte, d'aventure, venait à rater, la riposte du pouvoir en place ne manquerait pas d'être ce qu'elle est, toujours la même : il ne s'est rien passé. Quelques individus qui avaient semé le trouble ont été remis à raison, ou à mort. Ils n'étaient qu'un pluriel infâme, rien qui puisse politiquement être reconnu. Qu'on n'aille surtout pas croire qu'il y a eu un autre un dans tout ça ! Car le pouvoir politique se veut toujours seul détenteur de l'unicité de l'un, cet un qu'il dispense au gré de sa reconnaissance qui nous fait citoyens, diplômés, assurés sociaux, etc., mais sûrement pas psychanalystes s'il est vrai qu'en ce lieu l'un n'y est reçu que comme semblant.

### *La dialectique du rédempteur*

La preuve que les frères ne se sont pas ligüés dans l'unique souci de cette cause finale du meurtre du père, nous la tenons dans le chapitre sept qui clôt la quatrième et dernière partie de *Totem et tabou*. Freud y introduit sans autre développement la tragédie grecque, et plus spécialement cette invention qui la caractérise : le chœur, foule anonyme rangée autour du héros, qui compâtit aux souffrances de celui qui est frappé par la « faute tragique ». Que signifie, de-

mande Freud, cette « faute tragique » ? Il répond sans plus de manières :

Nous voulons trancher la discussion par une réponse rapide. Il doit souffrir parce qu'il est le *Urvater*, le héros de la grande tragédie primitive qui trouve ici une répétition tendancieuse (*tendenziöse Wiederholung*), et la faute tragique est celle qu'il doit prendre sur lui pour soulager le chœur de sa faute<sup>5</sup>.

Les plaintes du chœur, Freud les dit au service d'une « hypocrisie raffinée », puisqu'il tient du même pas que le crime imputé au héros est précisément celui qui pèse sur les membres du chœur qu'il identifie du coup à la *Brüderschar*, la bande des frères.

Et c'est ainsi, conclut-il, qu'à l'encontre de sa volonté, le héros tragique est promu rédempteur (*Erlöser*) du chœur<sup>6</sup>.

Arrêtons-nous un instant sur cet étonnant renversement : le héros tragique est bien sûr le père, sauf... qu'il est le fils. Quelle opération discursive est en jeu dans ce chiasme ? Il est de fait suffisamment complexe pour toucher à de nombreux registres. Mais je voudrais montrer qu'il est un prolongement de la réalité matérielle du pacte, pour autant du moins que cette réalité matérielle se marque dans la fabrication d'une unité là où régnait jusqu'alors un multiple pur. Si la cause finale du meurtre était seule à valoir, une fois l'acte effectué, le pacte se dissoudrait de lui-même. Or, le pacte se maintient bien au-delà de sa visée finalisante; il est d'ailleurs facile de comprendre qu'on se débarrasse plus aisément d'un être, fût-il un père, que d'un pacte. Le *Jules César* de Shakespeare, par exemple, ne finit que lorsque tous les conjurés, un à un, sont morts. Une fois le père tué,

---

5. S. Freud, *Totem et tabou*, op. cit., p. 179.

6. *Ibid.*

le pacte est soudain très encombrant, et devient à lui seul l'une des faces de la frérocity parce qu'il est le lieu où l'unité narcissique, qu'il a un temps servi à forger, est désormais en péril. L'unité qui coiffe la bande des frères est en effet un reflet du père puisqu'elle seule a pu en venir à bout. L'*alter ego* du père, ce n'est pas « eux », ni pour l'instant aucun d'entre eux : c'est elle.

La clôture du groupe des conjurés – qui ne manquait pas de rejaillir sur chacun pour lui conférer une unité dans laquelle chaque autre pouvait se mirer – cette clôture est maintenant ce qui doit mourir pour que le meurtre vire à l'acte dans une décisive répétition. Elle doit mourir non parce qu'elle a été l'agent d'un meurtre qui crie vengeance (rationalité narrative), mais parce que tant qu'elle est là, tant qu'il y a du pacte, le meurtre de César n'est pas totalement accompli. Dernier retour au *Jules César* : le temps a passé, Cassius revient de guerre et rencontre Brutus dans une scène d'une violence inouïe ; pour des raisons futiles qui restent vagues, les deux hommes s'agressent verbalement avec la plus extrême sauvagerie. Puis surgit un moment qu'on dira strictement *éthologique* : écœuré, épuisé, désespéré, Cassius offre sa poitrine à la dague de Brutus. Et ça suffit. Brutus rengaine sa rage et, après quelques répliques, les voilà dans les meilleurs sentiments. Ils repartent en guerre (contre Marc-Antoine) et meurent. Rideau.

Ce mouvement de Cassius en dit bien plus que « l'hypocrisie raffinée ». En s'offrant aux coups de Brutus, Cassius introduit la dialectique du rédempteur en proposant à Brutus de réitérer sur lui, Cassius, le geste qu'ils ont ensemble commis sur César ; par là même, il lui propose la « répétition tendancieuse » par laquelle Brutus deviendrait l'« un seul » à perpétrer l'acte. De ce nouveau meurtre – s'il avait lieu – Cassius n'y serait plus qu'au titre du meurtri, celui que l'acte sanglant à venir va transformer en exclu définitif. C'est donc en occupant *symboliquement* la place du rédempteur, en prenant la place de César face au couteau de Brutus, que Cassius fonde *réellement* la place du cœur, la place

de ceux qui viendront en voulant avant tout s'excepter de l'acte meurtrier. Ici se situe le chiasme dans lequel en dégageant la place de l'un – celle du héros tragique que Freud n'hésite donc pas à nommer « rédempteur » – on crée la place de l'Autre – celle du chœur. Il faut, invinciblement, que l'acte meurtrier s'aventure vers une répétition pour trouver sa consistance d'acte. Le chœur et le héros ne se partagent donc pas si vite la tâche ; avant d'atteindre à ce bel équilibre tragique, un renversement s'effectue, qui s'inscrit dans une temporalité, non plus linéaire, mais proche de celle du temps logique. Cassius n'est pas un rédempteur réel – il n'a rien de christique – mais il s'offre à occuper la place, et cela suffit pour changer effectivement les places. En offrant à Brutus d'être clairement le « un seul » de l'acte, de cet acte qui l'exclurait, lui, Cassius, définitivement de la liste des vivants, le même Cassius sauve l'unité du pacte. Il fait refluer cette unité sur une sorte de présumée unité corporelle de Brutus, ou peut-être sur le seul nom de Brutus, dévoilant du même pas que « Brutus » n'est pas que le nom d'un personnage, mais tout autant un nom pour désigner l'unité du pacte qui a autorisé l'acte premier. Dans les temps de délitement d'un pacte, la tentation est grande pour chacun de la bande de jouer Cassius, d'être cette plaque tournante qui, en sauvant ce que le pacte avait produit de plus précieux – une unité inédite – ouvre le groupe, clos par structure, à la liste indéfinie des membres du chœur.

Et nous voilà passés de la foule de la horde, qui ne tenait que sous la houlette unitaire du père, au groupe des conjurés de la *Brüderschar*, qui a donné lieu à une unité conditionnée par une clôture, pour rejoindre la foule du chœur qui peut proliférer autant que son héros tragique – il en est de fort discrets – tient le coup.

## *Foule, groupe, foule : les tribulations de l'un*

Le chœur, lui, est bien une foule : peu importe en effet qu'il y en ait un de plus ou de moins dans ces visages où chacun ignore constitutivement son voisin, n'a nul besoin de s'« assurer » de lui. Dans ce chœur, tous et chacun peuvent désormais s'identifier symboliquement à celui qui, prenant la faute sur ses épaules, s'est chargé de supporter l'un. De par la dialectique qu'elle ouvre, la fonction du héros-rédempteur accomplit le cycle de l'un qui, partant du père qui incarnait l'un de la horde, et en passant par l'un du pacte qui a donné sa consistance au groupe et à chacun du groupe, retourne à l'un du héros d'où procède la nouvelle foule. Nous sommes passés de la foule à la foule par le groupe, pour autant que ce dernier est seul dans cette trajectoire à dispenser l'unité narcissique et imaginaire fabriquée par sa clôture. Aucune considération numérique dans ces termes : un groupe peut être fort nombreux (1901, par exemple), tandis qu'une foule, Freud l'a remarqué à propos de l'hypnose, peut se contenter de deux personnes. C'est donc dans une différence de structure que le groupe établi par le pacte peut s'ouvrir à la foule une fois engagée la dialectique du héros-rédempteur. Or cette dialectique est ce qui peut éclairer cette face de la frénésie qui ne se confond pas avec la rivalité fraternelle.

Cette frénésie tient à l'un du pacte qui ne s'est pas dissous. L'idée de dissolution est d'ailleurs à cet endroit captieuse, usant d'une astuce qui ne peut être reçue ici sans analyse : l'un, suggère ce mot, l'un s'est dissous en un multiple insaisissable, un pullulement immaîtrisable. L'un est mort, en quelque sorte. Or ça ne va pas de soi, surtout si l'on pense que l'un n'est pas une propriété ou une chose qui viendrait sous certaines conditions s'ajouter à d'autres propriétés ou choses. L'un, dit-on depuis au moins Platon, l'un n'est pas. Moyennant quoi on voit mal comment il pourrait mourir, puisque chacun des éléments dispersés par la dissolution a, de ce fait même, hérité de ce un, même si à une

différence d'éclat près. Quand on casse une belle porcelaine, dans l'instant même où elle casse, chacun de ses morceaux, du plus prestigieux au plus humble, est immédiatement un. Il a un bord, une image spéculaire, et même le plus souvent : il parle. Écartons donc toute idée que l'Un se meurt ; arrêtons-nous plutôt à l'idée que quand le un du pacte se lève et réussit son coup, voilà l'un d'avant réduit à ce pullulement sans fin qui s'appelle : être Autre. Comme Lacan l'énonçait crûment dans le séminaire *Dissolution* au sujet de sa fin prochaine : « être Autre enfin ». De l'un, il y en a toujours, toujours, et toujours; il ne fait jamais que glisser, et c'est sur une torsion particulière de cette glissade que j'ai voulu mettre l'accent parce qu'elle froisse, plus ou moins cruellement, le narcissisme.

### *Conclusion*

La fraternité du pacte possède sa propre férocité, presque indépendamment de la rivalité directe en vue de l'objet, en quoi le terme de frérocity est bienvenu à cet endroit. Il l'est certainement encore plus au regard de ce qu'on appelle la « formation du psychanalyste ». Je tiens pour révolus – au prix d'une décision politique, et non d'un banal constat – les temps où cette formation se devait d'être dispensée au long de cursus plus ou moins étroitement surveillés, dans des officines diverses qui ne pouvaient manquer de se prendre pour un État dans l'État. Aujourd'hui, qui veut se former à l'analyse se doit, entre autres choses, de monter sa propre « bande », ce qu'une mode déjà ancienne nomme : un cartel. Le travail qui s'y effectue – si tout va bien – n'épuise pas la réalité de la chose ; mais c'est dans ce creuset qu'avec un peu de chance un *un* inédit surgira, un *un* d'une éminente fragilité parce qu'il ne devra rien à la seule source dispensatrice d'unité dans nos sociétés, à savoir l'État. C'est sur les chemins de cette frérocity qu'il est permis de rencontrer un écart qu'aucun enseignement ne dispense, l'écart

entre l'unité du semblable et l'unité comme semblant. Il y a quelque frénésie à se sentir n'être qu'un semblant de semblable ; mais plus encore à éprouver le peu de légitimité que cela offre. Faire semblant d'être un, il vaut mieux l'avoir fait longuement à plusieurs pour savoir à quel point ça continue de n'être que du semblant quand l'unité du pacte – étrange libération – a glissé ailleurs.

*Juin 1990*

# SIGMUND et Julius Freud

*Odile Millot*

La naissance d'un frère d'un an plus jeune que moi avait suscité de méchants souhaits et une véritable jalousie infantile et sa mort (survenue quelques mois plus tard) avait laissé en moi le germe d'un remords. Je sais depuis longtemps que le complice de mes méfaits – entre un et deux ans – fut un de mes neveux, mon aîné d'un an... Il me semble que nous avons aussi parfois traité avec quelque cruauté ma nièce, d'un an plus jeune. Ce neveu et ce frère cadet ont déterminé le caractère névrotique mais aussi l'intensité de toutes mes amitiés. Tu as pu voir dans toute sa splendeur ma peur des voyages<sup>1</sup>...

Nous avons choisi de nous arrêter sur le passage de cette lettre de Freud à Fließ – dans laquelle Freud l'informait que son auto-analyse se poursuivait depuis quatre jours – car c'est un des rares textes où l'analysant Freud parle de son frère puîné, d'un an plus jeune. Dans la *Traumdeutung*, Freud ne mentionnera pas une seule fois ce frère puîné, Julius. Que sait-on de Julius ? Il est né quand Sigismund a onze mois, et il meurt à l'âge de six mois. Sigismund avait donc dix-sept mois à la mort de son frère puîné<sup>2</sup>. Dans la *Traumdeutung*, Freud parle fort abondamment de John, neveu plus âgé de neuf mois : « les familles étaient si unies

---

1. Sigmund Freud, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1969, lettre du 3 octobre 1897, p. 194.

2. Le frère puîné de la mère de Freud s'appelle aussi Julius. Ce frère meurt de tuberculose quand le petit Julius a cinq mois. Ce bébé tombe malade et meurt un mois plus tard, à six mois.

qu'elles semblaient n'en constituer qu'une seule durant les trois premières années » de la vie de Freud<sup>3</sup>.

### *Du dire de Sigmund sur l'« aîné » John*

Ainsi, c'est par le biais de John que Freud analyse sa relation de « jalousie infantile ». Freud nous livre son travail sur ses problèmes de rivalité dans plusieurs passages de l'analyse du rêve *non vixit*. Rappelons ce rêve :

Mon ami Fl. est venu sans prévenir à Vienne en juillet ; je le rencontre dans la rue, qui cause avec (feu) mon ami P... et je vais avec eux dans un endroit où ils s'assoient comme à une petite table l'un en face de l'autre ; je m'assieds au petit côté de la table. Fl. parle de sa sœur et dit : « Elle mourut en trois quarts d'heure », puis quelque chose comme : « C'est le seuil ». Comme P... ne le comprend pas, Fl. se tourne vers moi et me demande ce que j'ai dit de lui à P... Là-dessus, saisi d'un sentiment étrange, je veux dire à Fl. que P... (ne peut absolument rien savoir car il) n'est plus du tout en vie. Mais je dis, tout en remarquant moi-même l'erreur : *non vixit*. Ensuite je regarde P... d'une manière pénétrante, et, sous mon regard, il devient pâle, évanescent, ses yeux deviennent d'un bleu maladif – enfin il se dissout. J'en suis extraordinairement heureux, je comprends maintenant qu'Ernst Fleischl n'était lui aussi qu'une apparition, un *revenant* (en français dans le texte), et je trouve tout à fait vraisemblable qu'un personnage de cette sorte n'existe qu'aussi longtemps qu'on le désire et qu'il puisse être écarté par un souhait de l'autre<sup>4</sup>.

La première remarque que fait Freud est son regret de ne pas pouvoir tout communiquer... Nous y reviendrons. Puis il travaille sur ce regard qui anéantit P..., un de ses aînés,

---

3. Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, p. 360 et 361.

4. *Ibid.*

comme lui-même avait été anéanti par Brücke autrefois. Il se questionne sur ce *non vixit* qui est dans le rêve, au lieu de *non vivit* qui aurait été dans la logique du rêve puisqu'il s'agissait de dire : *il ne vit pas* et non pas : *il n'a pas vécu*. Freud se rend compte alors que les mots *non vixit* étaient d'une très grande clarté dans le rêve non pas en tant qu'entendus ou prononcés mais en tant que vus. *Vixit*, mot *vu* dans le rêve et aussi *vu* sur le socle d'une statue du *Kaiser* Joseph. (Il note que *Kaiser* et *Cäsar* se prononcent de la même façon.) Toujours au sujet de ces mots *non vixit*, Freud remarque qu'au sujet de P..., prénommé lui aussi Joseph, il y a deux courants de pensées, tous les deux représentés par *non vixit*. L'un tendre et superficiel : Joseph P... doit avoir un monument, tout comme le *Kaiser* Joseph (*vixit* [il a vécu]). L'autre hostile et caché : il est coupable et je l'anéantis (*non vixit*). L'association de Freud porte alors sur quelques vers de Shakespeare extraits de *Julius Cäsar*.

Parce que César m'aimait, je le pleure ;  
 Parce qu'il était heureux, je me suis réjoui ;  
 Parce qu'il était brave, je l'honore ;  
 Mais parce qu'il voulait le pouvoir, je l'ai tué<sup>5</sup>.



Autoportrait de Signorelli. Détail de la fresque de la cathédrale d'Orvieto (Italie)

---

5. Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, op. cit.

Freud nous dit avoir joué cette pièce – il était Brutus – avec son neveu qui était venu d'Angleterre et qui était en quelque sorte un *revenant*. Il s'identifie à Brutus tuant le *Kaiser César*, prénommé *Julius*, qu'il identifie à John l'aîné. Mais la question de son rapport à celui qui est prénommé Julius, le frère puîné, *der jüngste*, n'est pas abordée. Freud confirme son interprétation de sa rivalité infantile avec John par une autre association : « le mois de *Juli* du rêve, renvoie aussi à *Julius César*... » Mais il n'est pas question de Julius Freud. (Est-ce par discrétion ? Au sujet du rêve *non vixit*, il avait écrit : « Je donnerais beaucoup pour pouvoir communiquer la solution complète de ces énigmes. Malheureusement je ne puis le faire, je ne puis, comme dans le rêve, sacrifier des gens que j'aime à mon ambition<sup>6</sup>. » Qu'est-ce que Freud interrogeait du frère puîné, Julius mort très jeune, en voyant dans le rêve « *il n'a pas vécu* » et en faisant supporter à « l'autre » la place de *revenant* (Joseph P., E. Fleischl, John, les amis, les enfants... ) ?

Freud poursuit par des associations sur sa relation à John :

Il m'a probablement fort maltraité et j'ai dû me défendre courageusement contre mon tyran... John était plus fort que moi et de bonne heure, j'appris à me défendre. Nous étions inséparables et nous nous aimions mais par moments, à ce qu'on dit, nous nous disputions [Freud, note l'homophonie entre se disputer *wichsen* et *vixit*] et nous nous accusions l'un l'autre. Tous mes amis sont, dans un certain sens, des incarnations de cette première figure qui « s'est montrée autrefois à mon œil assombri », des *revenants* [...]. L'intimité d'une amitié, la haine pour un ennemi furent toujours essentielles à ma vie affective. Je n'ai jamais pu m'en passer et la vie a souvent réalisé mon idéal d'enfant si parfaitement qu'une seule personne a pu être l'ami et l'ennemi [...]. Les deux enfants viennent à se disputer pour un objet,

---

6. Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, *op. cit.*

ne précisons pas sa nature (quoique le souvenir, ou le faux souvenir l'indique). Chacun prétend être arrivé le premier et avoir par conséquent droit à l'objet. La force prime le droit [...] c'est bien fait pour toi si tu as dû me céder la place, pourquoi voulais-tu me chasser ? [...] Cet « *Ote-toi de là que je m'y mette* », en effet, rappelle le reproche d'arrivisme que j'ai dû adresser à Joseph P. [...] Le rêve, comme il sied, punit Joseph et non moi... [Ici vient une note :] on a dû remarquer que le nom de Joseph joue un grand rôle dans mes rêves. Derrière les personnes qui portent ce nom, je puis avec une facilité particulière dissimuler mon moi car Joseph est l'oniromancien de la Bible.

Les noms propres Joseph, César, viennent-ils fonctionner pour Freud, comme voile sur le nom Julius, sur le puîné dont « la mort avait laissé en moi le germe d'un remords<sup>8</sup> » ?

### *Sigismund aîné de Julius*

Qu'est-ce qui, de ce cas particulier, celui de Freud, peut être universel et faire enseignement pour la clinique avec la « position dynastique » particulière d'être entre deux « frères<sup>9</sup> » ? Par rapport à l'aîné, le sujet cherche à s'identifier en adoptant « des postures similaires ». Mais cette relation au semblable-aîné, à ce stade, ne contient pas d'autrui comme tel. D'autre part, comme le dit Freud, l'aîné est jaloux du puîné. L'aîné est jaloux car il y a privation pour lui avec la naissance du plus jeune. C'est donc le plus jeune qui suscite l'*invidia* de l'aîné. Qu'en est-il pour le second, entre deux frères, dans sa place d'aîné par rapport au plus jeune ? Il peut ou bien refuser cet intrus par le retour à

---

7. Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, *op. cit.*, p. 411.

8. Sigmund Freud, *La naissance...*, *op. cit.*, note 1.

9. Jacques Lacan, *Les complexes familiaux*, Paris, Navarin, 1984, p. 36.

l'objet maternel et « s'accrocher au refus du réel<sup>10</sup> », ou bien reconnaître l'autre comme autrui par la concurrence pour « l'objet maternel » et s'orienter vers un autre objet. Dans ce cas, ce sera, pour ce second entre deux frères, la constitution d'un moi dont le transitivity n'est pas seul souverain.

Dans tout ce que Freud impute à John, ne serait-ce pas de lui-même, Sigismund aîné de Julius, qu'il parle ? Le puîné, Julius, mourant à six mois, laissait-il Sigismund sans rival, sans intrus, et celui-ci retrouvait-il « ses droits sur l'objet » ? Cette question pour Freud semble avoir poursuivi son chemin par le biais de John, le fort, l'aîné qui est toujours là. Il est très possible que John soit alors un double support pour Sigismund : aussi bien support de l'aîné jaloux que support du rival puîné et envié. La « fréricité » vis-à-vis du puîné – *der jüngste* – se trouve-t-elle, avec la mort de Julius, reportée sur le plus âgé, John ?

Notons que le terme de « revenant » est écrit en français dans le texte à sept reprises et parfois en caractères d'imprimerie différents. Freud au sujet des revenants nous dit : « Ils ne vivent qu'autant qu'on le leur permet et qu'on puisse les écarter au gré de son désir [...]. Ils sont des incarnations successives de mon camarade d'enfance<sup>11</sup>. Dans le rêve, le maître [*Herr*] absolu n'est plus la mort, mais lui, Sigismund. John serait-il alors la première figure du « revenant » Julius puisque, pour Sigismund – c'est lui qui l'indique –, la pensée carrefour du contenu latent du rêve est : « Personne n'est irremplaçable<sup>12</sup> » ?

Qu'est-ce que Freud vient – par ce faire-savoir du mot *revenant* en français, par la si claire signification de ce mot – cacher et du même coup révéler de cette fréricité vis-à-vis du plus jeune, reportée sur l'aîné ?

---

10. Jacques Lacan, *Les complexes familiaux*, op. cit., p. 46.

11. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, op. cit. p. 414.

12. *Ibid.*, p. 415.

## *De quelques problèmes de voyage*

N'est-ce pas ce terme de *jüngste*, le plus jeune, accédant au registre du signifiant, encore insu de Sigismund, qui est à l'œuvre dans la phobie des voyages de Freud, avec sa difficulté à se rendre à Rome, et dans la bévue de l'oubli du nom de Signorelli ? Comment ces bévues viennent-elles interroger le SIGnans quant à la négociation qui n'a pu être effectuée par le sujet puisque le « plus jeune » est mort à six mois, négociation portant sur l'objet cause de désir ?

Freud part en 1897 pour Rome avec son plus jeune frère Alex et le docteur Gattel. Or, il ne va que jusqu'à Orvieto. Il n'a pu aller jusqu'à Rome :

Après avoir vu le Tibre, j'ai dû tristement rebrousser chemin à 80 km de Rome [...]. J'avais suivi les traces d'Annibal : il ne m'avait pas été donné de voir Rome [...]. Je compris quelles impressions d'enfance avaient renforcé ma nostalgie de la Ville éternelle<sup>13</sup>.

Rome atteinte par... Jules César justement, après le franchissement du Rubicon. A Orvieto, Freud admire les fresques de Signorelli.

En 1898, Freud repart en voyage avec Alex<sup>14</sup>. C'est durant ce voyage qu'il oublie le nom propre de Signorelli, « maître des fresques grandioses de la cathédrale d'Orvieto<sup>15</sup> ». Cet oubli a donc lieu durant les mois de la rédaction de la *Traumdeutung* et juste un an après l'échec pour « entrer dans Rome » avec son arrêt à Orvieto.

Freud, dans l'article « Sur les Souvenirs Écran » – 1899 –, nous parle des enfants qui ont peur des voyages [*Reisen*] (avec un seul S). Il nous explique que les secousses des

13. Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 174.

14. Le premier voyage à Rome ne pourra se faire qu'en 1901, c'est-à-dire deux ans après la publication de la *Traumdeutung*. La phobie des voyages n'est donc pas encore déchiffrée au moment de la publication.

15. Sigmund Freud, *Zur Psychopathologie des Alltags Lebens*, Fischer Tasche Buch Verlag, 1876, p. 13.

moyens de transport ont provoqué du plaisir chez les enfants. L'éducation aidant, il y a alors transformation du plaisir masturbatoire en crainte. Freud y associe alors l'expression *sich einen ausreissen* (avec deux S) qui se traduirait par « s'en taper une bien bonne » dans notre langue<sup>16</sup>. Dans la *Traumdeutung*, donc un an plus tard, Freud parle de « partir en voyage [*abreisen*] » [ou *ausreisen*]. Il l'interprète comme angoisse de la mort, du « dernier voyage ». Quelques lignes plus bas, sur la même page, il commence l'interprétation de rêves de « dents arrachées [*ausreissen*] » et termine par : « *sich einen ausreissen* [qui est une expression triviale pour exprimer la masturbation] ». Freud avait explicitement rapproché les deux mots *Reisen* et *reissen* au début de la *Traumdeutung* :

Comme il avait trois ou quatre ans, il entendit un jour des grandes personnes parler de voyages [*Reisen*] de découvertes et il demanda ensuite à son père si cette maladie était bien dangereuse. Il avait sans doute confondu voyages [*Reisen*] avec douleurs [*Reissen*<sup>17</sup>].

A rapprocher ces deux mots, Freud laisse entendre qu'il est sur la voie du déchiffrement de sa phobie des voyages.

J'ai été surprise de lire dans une lettre de Freud adressée à Ferenczi, le 3 novembre 1912, ce même mot : *Reiss* et ceci à deux reprises. Freud parlait de ses préparatifs pour le voyage prochain pour le congrès de Munich. Il appréhendait beaucoup ce voyage et craignait même d'avoir un malaise, tout comme trois ans auparavant à Brême, étant décidé à signifier à Jung son désaccord et à refuser ce qu'il en était « *du fait accompli* » (en français dans le texte).

Mon étonnement en consultant les archives Freud-Ferenczi à Vienne était triple :

– Freud parlant de voyage, le mot *Reise* s'imposait ;

---

16. Sigmund Freud, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 129.

17. Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, *op. cit.*, p. 333 pour la masturbation et p. 170 pour *Reisen/Reissen*.

– quant au nom commun utilisé, *Reiss*, il n'existe pas et ne peut que renvoyer à *Reissen*, le verbe toujours précédé d'une préposition (soit *ausreissen*, soit *zerreissen*) ;  
 – ce mot est écrit les deux fois en caractères latins alors que cette lettre, comme toutes les autres, est écrite en gothique. Par cette calligraphie, Freud ne nous permet pas de penser qu'il peut s'agir d'un lapsus. C'est donc tout à fait « à dessein » que cette orthographe a été choisie. Freud ne trouve pas ici nécessaire de s'en expliquer.

Que nous dit Freud dans son auto-analyse, au sujet de cette phobie ? Il en situe la cause dans le riche contexte événementiel lors de l'« exode » de la famille de Freiberg pour Leipzig, alors qu'il avait trois ans. Il évoque un souvenir terrifiant : « Les flammes des becs de gaz que je vis pour la première fois me firent penser aux âmes brûlant en enfer. La peur des voyages que j'ai dû vaincre vient aussi de là<sup>18</sup>. » On ne sait pas à quoi se rapporte ce « de là ». Freud interprète sa phobie comme « phobie de pauvreté ou plutôt de faim ». Rappelons que la période de zéro à trois ans a été très riche en événements pour Freud : naissance de Julius, mort de Julius, naissance de la petite sœur Anna, huit mois après ce décès, exode familial de Freiberg à Leipzig et séparation d'avec l'« aîné » : le neveu John. Durant cette période Sigismund a une nourrice, « une femme âgée et laide<sup>19</sup> » dont Freud dit : « Elle m'a beaucoup parlé de Dieu et de l'Enfer. » La mère de Freud lui a raconté : « Elle te menait dans toutes les églises et quand tu rentrais à la maison, tu te mettais à prêcher et à nous raconter ce que faisait le Bon Dieu<sup>20</sup>. » Pour une famille juive, ce n'était pas banal.

---

18. Sigmund Freud, *La naissance de la psychanalyse*, op. cit., lettre du 3 décembre 1897, p. 210.

19. *Ibid.*, lettre du 3 octobre 1897, p. 194.

20. *Ibid.*, lettre du 15 octobre 1897, p. 196.

## *Oubli du nom de Signorelli*

Mais à prendre ce souvenir comme texte, on ne peut manquer de le rapprocher de l'oubli du nom du maître Signorelli qui, justement, a peint un Jugement Dernier dont toute une partie représente l'Enfer. Ces mêmes scènes qui furent inscrites par la nourrice à cette période de la mort de Julius et de la naissance d'Anna.

Rappelons brièvement ce que dit Freud de son oubli du nom propre – *nomina propria* – de Signorelli en reprenant différemment la traduction de certains passages de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* :

Le nom que je m'efforçais, en vain, de me rappeler, était celui du maître qui a créé les fresques grandioses des Choses dernières [*letzten Dingen*] dans la cathédrale d'Orvieto. A la place du nom cherché, Signorelli, deux autres noms de peintre se bousculaient en moi – Botticelli et Boltraffio [...]. Le nom oublié m'était aussi familier que le nom de remplacement de Botticelli mais pas aussi familier que l'autre nom de remplacement [...]. Le nom de l'artiste qui m'est ordinairement si habituel se cachait obstinément<sup>21</sup>.

Dans une petite note en bas de page, au chapitre suivant l'oubli du nom, Freud revient sur « Signorelli » :

Aussi longtemps que le nom du maître me restait inaccessible, le souvenir visuel du cycle des fresques et de son autoportrait placé dans le coin du tableau était représenté très nettement, en tout cas de loin plus intensivement que d'habitude chez moi pour les traces de souvenirs visuels<sup>22</sup>.

---

21. Sigmund Freud, *Zur Psychopathologie des Alltags Lebens*, *op. cit.*, p. 22. Voir aussi, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1972, p. 6.

22. Sigmund Freud, *Psychopathologie...*, *op. cit.*, p. 6

Par l'analyse impeccable qu'il fait de son oubli, Freud veut-il nous faire croire qu'il a retrouvé le nom grâce à son analyse – *Signor [Herr]* – de l'oubli du nom ? Il nous avait prévenus discrètement en début de chapitre : « [...] lorsque par une source étrangère le nom exact m'a été communiqué, je le reconnus immédiatement et sans hésitation. » Dans la version de l'oubli de 1898, Freud avait été encore plus explicite :

Étant donné que pendant le voyage, je n'avais aucun accès à des lexiques, je dus accepter durant plusieurs jours ce trou de mémoire et le tourment intérieur – revenant plusieurs fois par jour – qui y était lié. Ceci jusqu'à ce que je rencontre un Italien cultivé qui me libéra par la communication du nom de Signorelli. Je pus alors ajouter de moi-même le prénom de cet homme : Luca. Le souvenir extrêmement précis des traits du visage du maître dans son tableau s'effaça bientôt<sup>23</sup>.

Du fait que le nom oublié n'ait pas été retrouvé par le travail associatif de Freud, peut-on déduire que les pensées refoulées liées à l'oubli n'ont pas été toutes déchiffrées ? Freud avait noté : « très renversant est la sorte de *nouage* qui s'est construit entre le nom cherché et le thème refoulé (de mort, de sexualité, etc.)<sup>24</sup>. » Par cette écriture, Freud n'indique-t-il pas qu'il ne s'agit pas d'un seul thème de refoulement mais de plusieurs, même encore inconnus (etc. nous dit Freud) ? D'avoir repéré que l'oubli du nom de Signorelli avait à voir avec le thème de la mort et le thème de la sexualité, n'a pas pour autant levé l'oubli du nom. Cela laisse entendre qu'il y a une autre surdétermination que celle de l'identification à *Herr*, le maître absolu – identification que l'analyse du rêve *non vixit* dévoile de son côté. (Est-ce avant ou après l'oubli du nom de Signorelli ?)

---

23. Sigmund Freud, *G.W.*, tome I, Zum Psychischen Mechanismus der Vergesslichkeit, 1898, p. 517-527.

24. Sigmund Freud, *Psychopathologie...*, *op. cit.*, p. 6.

N'y a-t-il pas lieu de chercher et d'explorer, outre le côté du sens de *Signor* – piste explorée par Freud –, le côté du pas-de-sens, du hors-sens lié au signifiant ? Si *Signor* est perdu, c'est que le sujet SIGmund est concerné.

En 1964, dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan indique que : « Le terme de *Signor*, de *Herr*, passe dans les dessous, [c'est *unterdrückt*] le maître absolu, [...] la mort pour tout dire, est là disparue. » Cet oubli du nom viendrait donc (dans ce que dit Freud et tel qu'en parle Lacan dans ce séminaire, en 1964) comme formation de l'inconscient pour dévoiler l'identification, l'identification spéculaire, imaginaire, au médecin, à *Herr*. Lacan ajoute : « oubli – tout comme *oblitere* – vient de *oblivium*, de *levis* avec le *e* long : poli, uni, lisse. C'est ce qui efface le signifiant<sup>25</sup> ». Quel signifiant est effacé par cet oubli ?

En 1965, un an après, dans les *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, Lacan nous suggère une nouvelle piste :

Ce Bo de Botticelli, si près de Signorelli c'est le même O qui surnage [...]. Le *Herr* concerne Freud [...]. Freud ne voit pas que le trouble est lié essentiellement à l'identification. Ce *Herr* qui ne veut pas se laisser aller plus loin dans la confiance, c'est lui, identifié à ce personnage médical [...]. Signorelli est dans cette fausse identification, ce recouplement, ce refus à donner tout son discours [...]. Freud se tient à carreau avec quelqu'un d'autre. Qu'est-ce qu'il y perd ? Il y perd son ombre, son double qui n'est pas tellement le *Signor* (c'est peut-être aller trop loin, je serais plutôt porté à voir que le O n'est pas perdu) ; le SIG, SIGnans, SIGnatum, SIGmund Freud est la place de son désir, en tant qu'elle est la vraie place de son identification qui est au point de scotome, au point aveugle de l'œil<sup>26</sup>.

---

25. Jacques Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 29.

26. Jacques Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, 1965, inédit, séminaire du 6 janvier 1965.

Ainsi Lacan interprète l'oubli du nom de Signorelli non pas comme voile sur l'identification imaginaire, la « fausse » identification à *Herr*, mais sur l'identification au trait unaire SIG.

Il est tout à fait remarquable de constater que Freud, nulle part, ne parle de « Jugement Dernier », contrairement à ce que laisserait entendre la littérature analytique. Pour évoquer les fresques de Signorelli, Freud utilise, dans *Mécanismes de l'oubli*, l'expression *Weltuntergang und letzten Gericht* « Fin du Monde et Jugement *dernier* ». Or l'expression « Jugement *Dernier* » en allemand – lorsqu'il s'agit du thème biblique – ne se dit pas *letzten Gericht* tel que l'écrit Freud. « Jugement *Dernier* » se dit *Jüngste Gericht* soit, dans le mot à mot, « Jugement le plus jeune » et non pas « dernier ». Le mot évité par Freud est *jüngste*, c'est-à-dire « le plus jeune ». Utiliser le mot *letzten* « dernier » à cette occasion ramène le sujet biblique à un problème d'ordonnance de salle d'audience au tribunal. L'expression utilisée là par Freud ferait *Witz* dans un groupe et comme tel provoquerait un éclat de rire. On peut penser que cette même expression, dans un cercle religieux, jetterait la consternation devant un tel irrespect ! Freud ne répète d'ailleurs pas cette « erreur » trois ans plus tard dans *Zur Psychopathologie des Alltags Lebens* mais il ne la corrige pas non plus. Il fabrique une nouvelle expression qu'il met entre guillemets *letzten Dingen* « Choses *Dernières* ». Expression dans laquelle le terme *letzten* « le dernier », utilisé en 1898, est maintenu alors que *Gericht* « jugement » disparaît et est remplacé par *Dingen*. Par cette écriture, que reste-t-il de voilé pour Freud sur l'oubli du nom et qui n'était pas sans rapport avec la question de la place de son désir ?

A Orvieto, n'est-ce pas l'Enfer promis par la vieille femme pour les mauvaises actions ? Tout cela est maintenant à Orvieto sous ses yeux et le regarde. Qu'est-ce qui apparaît très distinctement et le regarde tant que le *nomina propria* continue à lui échapper ? Le portrait de SIGnorelli fait SIGne, l'oubli fait SIGne, le SIGnatum est là tant que le SIGnans est

en souffrance. L'oubli du nom de SIG-norelli, le maître des fresques grandioses de la cathédrale d'Orvieto, serait à travers SIG effacé, oublié, le retour d'un signifiant non lu *jüngste*, signifiant refoulé, renvoyant au frère puîné *der jüngste*.

Retenir l'interprétation de l'identification au trait unaire SIG, qui lève le voile sur le signifiant non lu *jüngste*, n'autorise pas pour autant à ne plus tenir compte de l'interprétation de Freud, celle de l'identification imaginaire à *Herr* que le rêve *non vixit* confirme. Il nous semble que ce sont ces deux identifications qui sont à l'œuvre dans l'oubli du nom de SIGnorelli.

### *Variations de signature*

Nous avons interrogé en quoi le signifiant *jüngste* « le plus jeune » est à l'œuvre dans la phobie des voyages et dans l'oubli du nom Signorelli. Essayons de dégager à quel SIG-nans nous sommes renvoyés par le changement de signature de Sigmund Freud et comment la question du « plus jeune » se répète dans le rapport de Freud à ses enfants, et dans la transmission, la publication, du nom par ses œuvres.

Freud a été prénommé Sigismund. Or « Sigismund » change ce prénom en « Sigmund ». La première fois que ce changement de prénom apparaît, c'est quand Freud, à dix-sept ans, écrit à son ami Emil Fluss – le frère aîné de la fameuse Gisela – pour lui raconter ses épreuves du baccalauréat<sup>27</sup>. Dans les lettres de cette correspondance, étalée sur dix-huit mois, les signatures varient : SIG, SIGISMUND, SIGMUND. D'après Jones, la première publication en 1877 sur les cellules de Rensner faite chez Brücke était signée Sigismund Freud<sup>28</sup>. Par la suite, on ne trouve plus que « Sig-

---

27. Sigmund Freud, *Lettres de Jeunesse*, Paris, Gallimard, Lettre à Fluss du 16 juin 1873. La deuxième est signée Sigmund.

28. Ernest Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, 1958, Vol. I, p. 52.

mund Freud » dans la vie professionnelle et « Sigm » dans la vie amicale. Mais pour les siens, sa famille proche, il reste SIGI. La mère de Freud le prénomme *mein goldener SIGI*, « mon petit SIG en or ». Cette suppression des lettres I.S. fait-elle litière à ce qui est là mais ne peut exister puisque ces lettres ne sont pas lues, voire sont exclues du texte ? Que viennent écrire les deux lettres I.S. oblitérées par Freud pour le public ?

Nous constatons d'une part que le I reste présent dans le diminutif SIGI. La lettre I ajoutée à un prénom indique un lien affectueux entre le nommant et le nommé. Il y a donc parallèlement : l'effacement de IS pour le public – ce qui donne Sigmund – et le maintien du I dans SIGI, à partir du diminutif SIG, pour les intimes. Soit « petit Sig ». D'autre part, le S disparaît dans le passage de Sigismund à Sigmund. Or en allemand pour marquer l'attribution et la possession, on ajoute un S à la fin du nom. SIGIS, avec son S final, viendrait marquer la possession « Petit Sig à moi ». (Jouer sur le sens du prénom par le mot à mot « bouche de Sig » me semble trop du côté du sens pour être retenu.) Pour l'homme public (celui qui publie) aucune trace de « petit SIG » ne subsiste, et « Sigismund » efface I.S.

Notons aussi que dans les dialectes alémaniques et en yiddish, l'homophonie de IS implique la troisième personne du verbe être [*ist*] dans la mesure où le T de *ist* ne s'entend pas. Ce qui donnerait « SIG/IS...[SIG est...] ».

De quoi cette écriture SI / G / IS mund avec ce IS, inverse de SI par rapport au G central, est-elle la trace ? Y aurait-il à rapprocher SI/GIS mund de GIS/ela Fluss qui a été le premier amour platonique de Freud (Gisele étant petite Gis). Est-ce pour les mêmes raisons que Freud accepte que *Narzissismus* devienne *Narzismus* ? Là aussi ce sont les deux lettres I.S. qui sont gommées.

Seul le SIGNans Freud aurait été à même de travailler sur ses propres lettres oblitérées de son prénom. Ces pistes hors sens auraient peut-être permis également de déchiffrer cette

identification au trait unaire SIG dont nous avons déjà parlé plus haut.

### *Transmission du nom et malaises*

Qu'en est-il du rapport de Freud à ses enfants ? Il semble que ses enfants ne soient pas seulement pour lui des porteurs de son nom, mais bien des « revenants » et des « plus jeunes » rivaux.

Reprenons l'analyse que fait Freud de son rêve *non vixit* :

[...] Mon ami [...] transporterait sur cette enfant, l'affection qu'il avait pour sa sœur (décédée quelques années auparavant); cette petite fille lui ferait enfin oublier sa perte irremplaçable [...] Les noms de mes enfants ont été déterminés par le souvenir de personnes chères. Leurs noms font des enfants des *revenants*. Enfin le seul moyen d'atteindre l'*immortalité* (revenant et immortalité sont soulignés dans le texte) n'est-il pas d'avoir des enfants<sup>29</sup> ?

Le thème de l'immortalité est repris dans le rêve de Brücke (papier d'étain) :

Mes propres œuvres immortelles ne sont pas encore écrites [...]. C'était comme si on devait passer, non pas sur les planches, mais sur ses enfants<sup>30</sup> [...]. La publication du livre sur le rêve m'est en réalité si pénible que j'avais reculé depuis plus d'un an l'impression du manuscrit. Mon désir actuel est de dominer ce sentiment, c'est pourquoi je n'éprouve dans le rêve aucun sentiment d'horreur (*Grauen*). J'aurais bien voulu éviter le *Grauen* en un autre sens (grisonnement). Ces cheveux gris m'engagent à ne pas tarder davantage, sinon comme le dit le rêve, ce sont les enfants qui atteindront le but<sup>31</sup>.

---

29. Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 415.

30. *Ibid.*, p. 386.

31. *Ibid.*, p. 408.

Dans ce rêve, il semble que Freud ne soit pas en position de père mais de frère qui risque d'être devancé par ses enfants vécus comme des faux frères. La SIG-nature de son œuvre, dans la première édition de sa *Traumdeutung*, serait-elle du côté de l'acting-out ?

Qu'est-ce qui a pu alors se jouer de « fréroce » pour Freud avec la communauté analytique lorsque se posait la question de SIGner une œuvre ?

En 1884, il y a eu l'affaire de la cocaïne. On se souvient combien ce fut douloureux pour Freud d'avoir raté le « but » de la cocaïne et de ne pas avoir été le SIGnataire de la découverte des propriétés analgésiques de la cocaïne.

Puis, en 1886, nouveau problème de signature avec Charcot. Freud nous apprend :

qu'à l'occasion d'un livre français, j'ai vraiment lésé certains droits de propriété littéraire. J'avais ajouté au texte traduit, des notes sans en avoir demandé l'autorisation de l'auteur [...] celui-ci n'a pas été du tout content de mon sans-gêne<sup>32</sup>.

En 1891, Freud cosigne avec Oscar Rie *Klinisches Studie über die Halbzeitige Cerebrallähmung der Kinder*.

En 1894, Freud veut publier un travail sur l'hystérie. Il supporte très mal les réticences de Breuer à cosigner. Ce dernier, en effet, ne croit pas à l'étiologie sexuelle des névroses. Or Freud veut l'en convaincre afin que, par lui, ses théories soient reconnues par la science. Finalement Breuer a accepté de cosigner, il soutiendra Freud en public, mais lui dira, en privé, qu'il n'y croit pas. Sa découverte était une fois encore non reconnue.

Nous retrouvons cet enjeu de cosignature avec Fließ. Cette problématique, durant le projet de cosigner le travail « De la bisexualité humaine », marquera la fin de l'amitié avec

---

32. Sigmund Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, op. cit., p. 171.

Fließ. Dans une de ses dernières lettres, en 1901, Freud lui écrit :

L'idée vient de toi [...] Peut-être mon honnêteté me forcera-t-elle à te prier de signer avec moi ce travail<sup>33</sup>.

Ces difficultés du SIGnans SIGmund Freud sont ponctuées par des malaises. Après le malaise de 1912 à Munich, Freud écrit à Jones :

Il m'est impossible d'oublier qu'il y a six ans – en liaison avec la salle du Parkhotel de Munich [où il avait l'habitude de rencontrer Fließ], j'ai éprouvé des symptômes très semblables ; il y a quatre ans, un second [malaise]. Un petit morceau de névrose donc, dont il faudrait malgré tout s'occuper<sup>34</sup>.

Quels sont ces malaises dont parle Freud ?

Au cinquantième anniversaire de Freud, en 1906, soit six ans après la parution de sa *Traumdeutung*, ses disciples viennois lui offrent une médaille gravée. Sur une face, le profil de Freud ; sur l'autre face, Œdipe répondant au Sphinx avec une inscription en grec, un vers de Sophocle : « Qui résolut l'énigme fameuse et fut un homme de très grand pouvoir ».

En lisant l'inscription, Freud pâlit, s'agita et d'une voix étranglée, demanda qui y avait songé. Il se comporta comme s'il avait rencontré quelques revenants. Étant jeune, nous dit-il, il avait eu le fantasme de voir son propre buste futur portant exactement les mots qui se trouvaient sur la médaille<sup>35</sup>.

En 1909, Freud, Ferenczi et Jung se rencontrent à Brême avant de s'embarquer pour l'Amérique. Jung ne cesse de

---

33. Sigmund Freud, *La naissance de la psychanalyse*, op. cit., 1969, lettre du 7 août 1901.

34. Ernest Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, op. cit., vol. I, p. 348.

35. *Ibid.*, vol II, p. 14.

parler de la signification des nécropoles. Freud agacé lui fait remarquer que s'il aime parler de cela c'est qu'il a des désirs de mort, puis Freud se moque de lui... et a un malaise.

En 1912, a lieu le congrès au Parkhotel de Munich. Comme nous l'avons déjà vu, Freud, ayant décidé de mettre les choses au point avec Jung à Munich, écrivit à Ferenczi trois semaines avant le congrès et il exprima sa crainte d'avoir un malaise comme à Brême, trois ans auparavant<sup>36</sup>. (Ferenczi lui demande, par retour de courrier, de tout faire pour ne pas avoir de *Bremenumwohleinfall* « évanouissement de Brême » mot fabriqué par Ferenczi...) Au congrès Freud critiqua le fait que des publications de psychanalyse paraissent à Zurich sans que son nom soit mentionné. Jung se justifia et n'accepta pas le reproche. Freud se fâcha si vivement qu'il en tomba évanoui. Ses premières paroles en revenant à lui furent : « Comme il doit être agréable de mourir<sup>37</sup>. » Cette rencontre avec Jung fut la dernière. Nous avons pu lire à Vienne une lettre du 11 décembre 1912, soit dix jours après le congrès, où Freud explique à Ferenczi ce malaise ainsi que les précédents.

Je suis à nouveau tout à fait apte au travail. Je suis bien venu à bout analytiquement de l'accès d'étourdissement de Munich et j'ai même commencé à éclaircir la conformité longtemps insoluble du 3<sup>e</sup>. Tous ces accès mettent le doigt sur l'importance de décès vécus précocement. (Chez moi un frère mort très jeune, alors que j'étais à peine âgé de plus d'un an<sup>38</sup>.)

Cette relecture de « Signorelli » nous a engagés sur différentes voies : celles de l'analyse que Freud fait de son rêve *non vixit*, de sa phobie des voyages, de la SIGNature de l'œuvre, celle de l'immortalité et celle des malaises répétitifs. Ces ma-

---

36. Correspondance Freud-Ferenczi, Bibliothèque nationale, Vienne (Autriche).

37. E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, vol. I, *op. cit.*, p. 348.

38. Correspondance Freud-Ferenczi, *op. cit.*, lettre du 26 novembre 1912 (réponse de Ferenczi le 28 novembre 1912).

laisés survenant chaque fois qu'il s'agissait de ce fantasme d'être celui qui « découvre l'énigme fameuse et d'être un homme de très grand pouvoir », selon les vers de Sophocle.

L'oubli du nom de Signorelli dans le cas Freud – dont ce dernier parle à la communauté analytique – a été repris par Lacan dans son retour à Freud. Il en a proposé une tout autre lecture à partir de I.S.R. Freud mettait l'accent sur *Herr* à partir de la signification de *Signor*. Lacan, grâce à ses trois catégories, y repère une fausse identification cachant et révélant le signifiant encore non lu, *unterdrückt* : SIG (dans le signifiant *Signor*). Freud avait à résoudre, par cet oubli avertissant, l'énigme de ses identifications. La mort du « plus jeune » avait-elle, pour un temps, fermé à Freud la négociation de l'objet et du même coup favorisé le transfert de l'*invidia* vis-à-vis de l'intrus sur son « aîné despotique » ?

Que l'intrus ne soit pas admis comme autrui par Freud lors de la fondation de la Société psychanalytique internationale n'a pas pu être sans conséquences dans ses relations avec ses élèves (Jung, Ferenczi, Tausk, par exemple). On peut se demander si leur mise à l'écart était due uniquement à un désaccord doctrinal ou aussi au fait qu'ils étaient pour Freud de jeunes rivaux, des « revenants » ? Si le rapport de Freud à ses élèves était lesté de ce point encore non élucidé, la communauté analytique d'aujourd'hui a-t-elle à rester dans ce même type de rapport vis-à-vis de Freud ? Ou bien, remettant radicalement en question ce fantasme de sauver Freud comme père de la psychanalyse, la communauté analytique peut-elle être envisagée comme une communauté de « fils du discours » qui en tant que tels participent à une élaboration soutenue de la théorie analytique sans méconnaître le changement de paradigme proposé par Lacan le 8 juillet 1953 ?

# See-saw The most inseparable of companions

*Paola Mieli*

**L**e conte d'Edgar Allan Poe « William Wilson » soulève, pourrait-on dire, la question d'une topographie de l'imaginaire. La topographie, c'est « la description de la configuration d'un lieu ou d'un pays » et « la technique de levée de cartes et de plans de terrain » (*Le Robert*) ; c'est aussi « la science du dessin des surfaces et des parties du corps » (*Webster's*). Le terme de topographie connote donc un certain rapport entre les symboles et les images, une tentative de maîtriser par des signes les surfaces qui s'offrent à notre regard ou à notre corps.

« William Wilson » est un des contes les plus cités comme exemple de la représentation littéraire du fantasme du double. Ce qui frappe à la relecture, c'est l'impression de pouvoir y repérer, l'un après l'autre, les différents aspects des vicissitudes du moi telles qu'elles sont élaborées dans la théorie de Lacan. Je vais donc y avoir recours comme à une sorte d'épine dorsale sur laquelle je pourrai formuler certaines remarques à propos du thème du transitivity et de l'*Unheimliche*.

Let me call myself, for the present, William Wilson.

[Qu'il me soit permis, traduit Baudelaire, pour le moment, de m'appeler William Wilson<sup>1</sup>]

Le conte de Poe s'ouvre sur une déclaration faite par le narrateur à propos de son nom propre. Il ne veut pas, en écrivant son vrai nom, tacher le blanc de la page vide qui s'offre à lui : c'est un nom souillé d'infamie, et l'horreur marque le destin de sa race. On a d'ores et déjà le sentiment d'entrer dans le domaine de la tragédie classique, du mythe. Pourra-t-il jamais être objet de pitié, se demande-t-il ? Pourra-t-il jamais alléger le poids de son destin en se pensant comme l'esclave de circonstances échappant au contrôle humain ? Je voudrais, dit-il, que mes semblables puissent chercher pour moi, dans les détails que je suis sur le point de fournir, une petite oasis de fatalité au sein d'un désert d'erreurs. Le récit de William Wilson nous est fait par un homme qui, d'emblée, annonce qu'il est en train de mourir. C'est le récit d'une énigme sans solution dont les termes sont offerts au lecteur. A la différence d'Edipe, en effet, William Wilson ne sait pas, n'est pas coupable d'avoir voulu savoir. Le fait de s'imaginer inscrit dans un dessein préétabli, de se concevoir exécuteur d'une loi supérieure, place William Wilson dans la lignée des héros. Et la tragédie qu'il incarne, c'est celle, pourrait-on dire, du mythe du semblable. Mais, en héros moderne, William Wilson doute ; il doute que cette loi Autre puisse être placée ailleurs que dans sa propre subjectivité. Il se questionne donc comme sujet divisé.

Le récit de son histoire passée s'ouvre sur la description de ses années de collègue. Il décrit de façon détaillée la scène de sa rencontre avec le double.

On me pardonnera, dit-il, de chercher un soulagement, bien léger et bien court, dans ces puérils et divagants détails. D'ailleurs [...] ils prennent dans mon imagina-

---

1. Edgar Poe, « William Wilson », in *Nouvelles histoires extraordinaires*, traduction de Charles Baudelaire, édition de L. Lemonnier, Paris, Garnier Frères, 1961, p. 39.

tion une importance circonstancielle, à cause de leur intime connexion avec les lieux et l'époque où je distingue maintenant les premiers avertissements ambigus de la destinée qui depuis lors m'a si profondément enveloppé de son ombre<sup>2</sup>.

Ces détails ont à avoir avec l'espace précis constitué par son collège, dont il trace une sorte de plan, de topographie. Ce domaine a des limites constituées, dans le jardin, par des remparts ressemblant à ceux d'une prison, et qui créent une ligne qu'il est interdit de dépasser. Mais, à l'intérieur de cette ligne circonscrite, quelque chose fait qu'il est très difficile de se repérer.

Mais la maison ! – quelle curieuse vieille bâtisse cela faisait ! – pour moi, quel véritable palais d'enchantements ! Il n'y avait réellement pas de fin à ses détours, – à ses incompréhensibles subdivisions. Il était difficile, à n'importe quel moment donné, de dire avec certitude si on se trouvait au premier ou au second étage. D'une pièce à l'autre, on était toujours sûr de trouver trois ou quatre marches à monter ou à descendre. Puis les subdivisions latérales étaient innombrables, inconcevables, tournaient et retournaient si bien sur elles-mêmes que nos idées les plus exactes relativement à l'ensemble du bâtiment n'étaient pas très différentes de celles à travers lesquelles nous envisagions l'infini. Durant les cinq ans de ma résidence, je n'ai jamais été capable de déterminer avec précision dans quelle localité lointaine était situé le petit dortoir qui m'était assigné en commun avec dix-huit ou vingt autres écoliers<sup>3</sup>.

Un espace littéralement inconcevable, une topographie impossible à dessiner. Un contour sépare l'extérieur de l'intérieur, une ligne traverse le corps de ce domaine. Cependant, cette démarcation n'empêche pas le désarroi ; au contraire,

---

2. E. Poe, « William Wilson », *op. cit.*, p. 41.

3. *Ibid.*, p. 42.

il en est accru. L'espace qu'on n'arrive pas à maîtriser, l'espace-labyrinthe, est un des topos typiques du surgissement de l'angoisse, du déclenchement de l'horreur. De plus, l'angoisse naît quand un espace familier, l'espace habituel, l'espace intime, se retrouve tout à coup hanté d'un élément inconnu qui le décompose. On trouve quelque chose de cet ordre dans le phénomène de l'*Unheimliche* décrit par Freud. Au cœur de l'*Unheimliche*, il y a *Heim*, ce petit mot qui signifie « maison », l'espace donc le plus cher, le plus proche (Freud ne manque pas de souligner qu'il indique aussi le corps de la mère), qu'on peut maîtriser même les yeux fermés. Qu'est-ce donc que connaître un espace – si ce n'est en saisir la structure, l'ordre des choses qui l'habitent, sa topographie ? On connaît un espace si on arrive à le dessiner. C'est exactement ce qui se dissout dans le phénomène de l'*Unheimliche*, dans la révélation de l'étrangeté de ce qu'il y a de plus familier : un dessin. Et finalement la question se pose de ce que ce manque de points de repère comporte de si insupportable.

La façon dont William Wilson décrit la complexité du bâtiment qui héberge son collègue accentue le sentiment d'une unité inconcevable. En le parcourant, on a l'impression de traverser des parties détachées d'un corps, d'un corps morcelé. Dans son séminaire inédit de 1952-1953 sur « L'homme aux loups », Lacan observe que la scène primitive, représentée au sujet par le rêve des loups, resurgit quand le patient tente de médiatiser son désir en créant un rapport symbolique avec le père. « Dans son inconscient, il s'agit d'un rapport homosexuel passif, note-t-il, à la suite des conclusions de Freud. Mais celui-ci est refoulé par une exigence narcissique. Qu'est-ce que le narcissisme<sup>4</sup> ? » s'interroge Lacan, qui avance une hypothèse, celle d'un conflit possible entre ce qu'il appelle « une impression féminisante et une expérience du corps complet, spéculaire »<sup>5</sup>. Si l'identification à la mère

---

4. J. Lacan, *L'homme aux loups*, d'après des notes, séminaire inédit de 1952-1953.

5. *Ibid.*

dans la scène primitive est « rejetée » c'est parce que l'image de l'identification féminine est du côté de l'image du corps morcelé. Et c'est pourquoi la libido narcissique, confirmation narcissique, doit amener une dénégation absolue de sa teneur homosexuelle : il y a prévalence de l'image complétée (phallique) du corps. La réévocation de l'image morcelée du corps provoque la résurgence d'un état antérieur du moi, et cela donne de l'angoisse.

Dans cette présentation, je mets l'accent sur cette qualité phallique de l'image complétée du corps qui s'érigerait contre la réapparition de l'image du corps morcelé. Cela semble indiquer une certaine fonction du narcissisme que je qualifierai de « restauratrice », et qui viendrait au secours de l'intégrité du sujet devant le réel du corps, des pulsions. Ici, dans le cas de l'homme aux loups, la circulation hypothétique de la jouissance entre père et fils présente un risque pour l'identification narcissique et fait basculer la frontière sur laquelle cette identification même s'établit. L'identification narcissique, souligne Lacan, est fragile et toujours menacée. C'est à mettre en rapport avec le transitivisme du stade du miroir, c'est-à-dire avec le fait que chaque fois que le sujet s'appréhende comme forme et comme Moi, son désir se projette au-dehors. Mais s'il est vrai que c'est « dans un mouvement de bascule, d'échange avec l'autre, que l'homme s'appréhende comme corps, comme forme vide du corps<sup>6</sup> », la fragilité de l'identification narcissique souligne aussi la vacillation qui peut se produire entre cette forme vide, ce contour d'une surface, et sa dissolution dans un réel désagrégé. Cela souligne, dirais-je, une certaine vacillation de la tenue de l'image.

Si d'un côté l'espace insaisissable du collègue de William Wilson suggère l'instabilité structurelle de l'image, de l'autre il invoque l'émergence d'une image complétée. Le double

---

6. J. Lacan, *Séminaire*, Livre I. *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975; p. 193.

y apparaîtrait pour accomplir cette fonction. Ce qui le caractérise, d'emblée, c'est qu'il a le même nom que le narrateur, et qu'il refuse de se soumettre à ce dernier. William Wilson avait acquis un certain ascendant sur tous ses camarades à l'exception d'un élève qui portait les mêmes nom et prénom que lui. Cette circonstance particulière, ainsi que « certains airs d'affectuosité<sup>7</sup> » de ce dernier et le fait qu'il soit arrivé au collège le même jour que William Wilson, avaient donné naissance à l'idée qu'ils étaient frères.

Mais assurément, si nous avions été frères, nous aurions été jumeaux ; car [...] j'ai appris par hasard que mon homonyme était né le 19 janvier 1913, – et c'est là une coïncidence assez remarquable, car ce jour est précisément celui de ma naissance<sup>8</sup>.

Le même nom, l'idée d'être frères, la même date de naissance. D'un coup le symbolique semble se dissiper dans l'imaginaire, y être absorbé. On peut se représenter le paradoxe d'une mère qui amènerait son enfant devant un de ses semblables, plutôt que devant un miroir, pour lui dire : « Cet enfant-ci, c'est toi. »

Le fantasme d'une reconnaissance ratée semble se dessiner en filigrane ; l'apparition du double n'endigüe pas le morcellement d'un espace non maîtrisable ; elle suggère comment l'identification narcissique peut se défaire dans la destruction. L'apparition du double appelle une marque symbolique, qui puisse rompre un enchantement mortifère.

Cette préoccupation nous renseigne-t-elle sur l'histoire de l'auteur de ce conte ?

Remarquons que ce fameux collègue, décrit en détail, ressemble en tous points à l'école où Edgar Allan Poe a effectivement étudié dans son enfance, au cours de son séjour en Angleterre. Le supérieur mentionné par William Wilson, le

---

7. E. Poe, « William Wilson », *op. cit.*, p. 45.

8. *Ibid.*

révérend Bransby, fut le maître de Poe. D'autre part, « William » est le prénom de son frère, de deux ans plus âgé que lui (il était né en 1807). La date de naissance que Poe attribue à William Wilson est une date de naissance qu'il s'est parfois attribuée. Il était né effectivement un 19 janvier, mais en 1809. Comme me l'a confié Kenneth Silverman, qui, aux États-Unis, est en train de terminer une nouvelle biographie de Poe, très riche en détails, ce dernier s'est attribué trois dates de naissance différentes : 1809, 1811, 1813 qui présentent donc entre elles le même écart de deux ans qui existait entre son frère et lui. William Henry Leonard était aussi écrivain et poète : pendant un certain temps, les deux frères ont écrit ensemble. Il y a quelques poèmes dont il est impossible d'établir l'auteur avec certitude (ils avaient l'habitude de ne pas signer). Il faut ajouter que William a aussi écrit une histoire, *The Pirate*, dont le héros s'appelle Edgar-Leonard. Edgar Allan Poe, de plus, n'a pas cessé de s'attribuer des épisodes de la vie de son frère, comme ce fameux voyage en Russie où il racontait avoir été arrêté par la police alors qu'il n'y avait jamais mis les pieds. C'est William qui, au cours de ses années dans la marine, avait eu l'occasion, comme William Wilson, de voyager dans toute l'Europe. En revanche, c'est Edgar qui, enclin au jeu comme William Wilson, en était arrivé au point de perdre, au cours de son année à l'université de Virginie, environ 2 000 dollars ! William Henry Leonard s'est tué à force de boire à l'âge de 28 ans. Edgar Allan Poe a connu une fin similaire, énigmatique et également tragique. Dans le conte, le fantasme d'une reconnaissance ratée fige dans la figure du double un aspect de ce transitivity exacerbé qui semble avoir marqué la vie de Poe. Ce conte montre un aspect de la fragilité du moi, lequel dérive d'un transitivity originaire, dont l'*Unheimliche*, comme on le verra, constituerait un écho.

Les qualités du double dans « William Wilson » reproduisent les différents aspects de l'organisation du moi. Tout d'abord saisi de curiosité, puis de rage et de sentiments de

rivalité, enfin d'une dépossession aliénante de sa propre individualité, William Wilson se trouve bientôt devoir reconnaître la supériorité de son adversaire, une supériorité que les autres, apparemment, ne remarquent pas. La qualité captivante de l'image de l'autre se cristallise dans un idéal. Cet *Ideal-Ich*, rencontré, retrouvé, répété, ne tarde pas à se transfigurer en modèle moral. Mais, pendant toute la première partie du conte cette transfiguration est instable. Ce ne sera que plus tard, après que William Wilson a quitté le collège, que le double réapparaîtra en tant qu'*Ich-Ideal*, en tant que persécuteur, porte-parole de la loi morale. Mais à propos de ses années de collège, William Wilson s'exprime ainsi :

Il peut paraître étrange qu'en dépit de la continuelle anxiété que me causait la rivalité de Wilson et son insupportable esprit de contradiction, je ne fusse porté à le haïr absolument [...]. Il m'est difficile, en vérité, de définir, ou même de décrire mes vrais sentiments à son égard ; ils formaient un amalgame bigarré et hétérogène, — une animosité pétulante qui n'était pas encore de la haine, de l'estime, encore plus de respect, beaucoup de crainte, et une immense et inquiète curiosité. Il est superflu d'ajouter, pour le moraliste, que Wilson et moi étions les plus inséparables des camarades<sup>9</sup>.

Une animosité qui n'est pas encore de la haine, de l'estime, de la peur, de la curiosité : il y a une sorte de fluctuation entre la captivation et l'aliénation. C'est dans ce mouvement de bascule, de *see-saw* comme on dirait en anglais — ce qui littéralement signifie « balançoire », « bascule », mais une balançoire constituée au niveau auditif par l'alternance entre « voir » (*see*) et « avoir vu » (*saw*) —, c'est donc dans ce mouvement de *see-saw* que le transitivisme propre au stade du miroir se définit. Étymologiquement, *see-saw* vient de *sawing* (« scier »). Le *Webster's* donne cette étymologie de la

---

9. E. Poe, « William Wilson », *op. cit.*, p. 45-46.

façon suivante : « une forme redoublée du mot “*saw*”, qui vient de l’action de “scier”. » On pourrait donc avancer que le mouvement de bascule dont il s’agit, ce faisant, opère une coupure. C’est à travers cette coupure que se constitue ce que j’appelle un dessin, le contour clos d’une surface.

S’il est possible de dire que le moi, une fois articulé, devient une structure particulièrement rigide, toujours en train de se défendre contre l’autre (avec, par exemple, les fameux mécanismes soulignés par Anna Freud), si on y reconnaît la tendance paranoïaque du moi, on peut aussi observer que cette rigidité constitue une réponse à ce mouvement de bascule qui peut toujours le menacer. Face à la vacillation, le moi réagit, pourrait-on dire, par une turgescence paranoïaque. C’est précisément ce qui lui permet de rétablir une ligne de démarcation bien définie, de se redessiner comme forme close.

Le même phénomène établit à la fois le domaine de l’amour et celui de la lutte à mort. Si le transactivisme présente le désir aliéné dans le champ du semblable, la seule issue sera « le désir de la disparition de l’autre en tant qu’il supporte le désir du sujet<sup>10</sup> ». Ceci nous met en condition de nous interroger sur ce que l’autre, le semblable, révèle du désir du sujet, chaque fois que la frénésie se déclenche dans l’histoire. Cette frénésie met à nu un moment de fragilité du moi, à la suite du moment de bascule. Il n’est peut-être pas suffisant de dire que si l’on recule devant le mal qu’on veut à l’autre, c’est qu’on s’identifie avec lui, qu’on peut aussi « l’aimer ». En effet, il faudrait repenser la notion de compassion : celle-ci est-elle suffisante pour nous empêcher de couper notre prochain en petits morceaux ? Il faudrait peut-être débarrasser ce mot de sa qualité morale, et se demander si la compassion, quand elle surgit – ce qui n’est pas si souvent le cas –, loin d’être une vertu du cœur, n’est pas plutôt une nécessité de « peau », pourrait-on dire : la néces-

---

10. J. Lacan, *Séminaire*. Livre I. *Les écrits techniques de Freud*, *op. cit.*

sité du sujet de se sauvegarder en tant que forme séparée à travers la reconnaissance du semblable. Nécessité donc de respecter les coordonnées d'un dessin. Telle est l'énigme de William Wilson : au moment où il tue enfin son double, il réalise qu'il n'a détruit que lui-même, que sa propre forme.

On constate que l'agressivité qui caractérise le rapport au semblable se déplace à l'intérieur du surmoi pour se retourner contre le sujet lui-même, en l'empêchant de franchir une certaine barrière vers la jouissance. En effet, l'identification du stade du miroir ne peut fonctionner que si l'on reçoit de l'Autre, du troisième terme de la scène, un signe, une marque symbolique qui restitue au sujet son désir jusque-là expérimenté dans le domaine du semblable. Si c'est donc le symbolique qui « tient » l'imaginaire, si c'est le désir de l'Autre qui s'acquiesce de l'articulation du moi à travers la médiation de la reconnaissance, on peut se demander ce qu'est la position de ce troisième terme, dans le cas où la lutte de pur prestige<sup>11</sup> se transforme en poursuite de la pure destruction de l'autre, du semblable.

Je laisse cette question en suspens, pour en revenir au moment clef du conte « William Wilson ». Il s'agit d'une scène énigmatique dont Poe ne nous livre pas le secret. Une nuit, vers sa cinquième année de collège, après une bagarre avec son double, William Wilson prend la décision soudaine d'aller rendre visite à ce dernier dans son minuscule appartement. Une fois encore, le narrateur s'attarde sur les détails de la subdivision sans fin de l'édifice, avec sa suite de recoins obscurs et intriqués et d'armoires transformées en petites chambres. Il arrive donc dans cet endroit exigu et sombre ; il s'arrête pour écouter le bruit tranquille du sommeil de son rival. Lentement il écarte les rideaux autour du

---

11. Je fais allusion à ce que dit Lacan à propos du rapport maître-esclave : dans la lutte de pur prestige, le pacte est partout préalable à la violence avant de la perpétuer, et « ce que nous appelons le symbolique domine l'imaginaire ». (*Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 810).

lit, afin que la lampe qu'il a en main en éclaire tout d'un coup la scène. Là, il se produit quelque chose d'inouï.

Je regardai – et un engourdissement, une sensation de glace pénétrèrent instantanément tout mon être. Mon cœur palpita, mes genoux vacillèrent, toute mon âme fut prise d'une horreur intolérable et inexplicable. Je respirai convulsivement – j'abaissai la lampe encore plus près de la face. Étaient-ce – étaient-ce bien là les traits de William Wilson ? Je voyais que c'étaient bien les siens, mais je tremblais, comme pris d'un accès de fièvre, en m'imaginant que ce n'étaient pas les siens. Qu'y avait-il donc en eux qui pouvait me confondre à ce point ? Je le contemplais – et ma cervelle tournait sous l'action de mille pensées incohérentes. Il ne m'apparaissait pas *ainsi*, – non, certes, il ne m'apparaissait pas *tel*, aux heures actives où il était éveillé. Le même nom ! les mêmes traits ! entrés le même jour à l'école ! et puis cette hargneuse et inexplicable imitation de ma démarche, de ma voix, de mon costume et de mes manières ! Était-ce, en vérité, dans les limites du possible humain, que ce que je voyais maintenant fût le simple résultat de cette habitude d'imitation sarcastique ! Frappé d'effroi, pris de frisson, j'éteignis ma lampe, je sortis silencieusement de la chambre, et quittai une bonne fois l'enceinte de cette vieille école pour n'y jamais revenir<sup>12</sup>.

Une horreur intolérable s'accompagne du dévoilement soudain. Ce que *je voyais* maintenant, insiste William Wilson, comment se fait-il que ce que *je voyais maintenant* ne soit rien d'autre que le résultat d'une imitation sarcastique ? En prenant William Wilson à la lettre, on pourrait imaginer que ce *voir* révèle d'un coup l'identité avec le double ; il n'y a plus de distinction, il n'y a plus de moi qui ne soit autre, un dessin est brisé. On pourrait dire qu'il s'agit du prélude à la dernière scène du conte, au cours de laquelle

---

12. E. Poe, « William Wilson », *op. cit.*, p. 50.

William Wilson, après avoir blessé à mort son double, se voit sanglant dans un miroir<sup>13</sup>. En allant chez son rival, William Wilson a franchi une sorte de limite ; mieux, il a poussé la limite jusqu'à la limite : il s'est aventuré dans le champ de l'autre, à sa place. Mais justement, ce qu'il rencontre, c'est un cadre sidérant qui le repousse, qui rétablit un seuil. C'est le même seuil qui se définit enfin face au miroir : le miroir arrête, ce n'est qu'une surface, un plan réfléchissant. Qu'est donc cette horreur qui surgit soudain pour faire reculer ?...

L'horreur répond au franchissement d'un seuil imaginaire, là où quelque chose du voir se montre vu. Un regard se matérialise dans le cadre, mais le cadre aussi se matérialise en regard. Dans « William Wilson », c'est comme si le corps et les traits du double prenaient la consistance de ce regard impossible à soutenir, d'un regard détaché de son propre voir. Les enfants savent bien à quel point il est insoutenable de regarder son propre regard. Dans ce phénomène quelque chose démontre, dirais-je, l'*aveuglement* qui *soutient* la constitution de l'imaginaire. Le propre de ce regard Autre, c'est qu'il montre comment il se détache du voir même du sujet.

Si on constate en un premier temps que, plus le sujet s'approche de l'objet du désir, plus il est dérouté vers son image spéculaire, on peut par ailleurs se demander si l'aspect angoissant du double ne surgit pas précisément du fait que son apparition vient remplir, étouffer de sa présence, l'espace vide de l'objet (la place vide du  $-\emptyset$ ). D'ailleurs, un trope que l'on retrouve très souvent dans les histoires de doubles, c'est le fait que ce dernier vienne toujours déranger, dérouter, le rapport du sujet à son objet de désir.

---

13. Remarquons que, dans cette dernière scène, il peut se voir dans ce miroir parce qu'un tiers manifeste sa présence, et rompt l'enchantement du dédoublement : « [...] je lui plongeai, à plusieurs reprises et coup sur coup, mon épée dans la poitrine avec une férocité de brute. En ce moment, quelqu'un toucha à la serrure de la porte. Je me hâtai de prévenir une invasion importune, et je retournai immédiatement vers mon adversaire mourant [...]. » E. Poe, « William Wilson », *op. cit.*, p. 60.

Mais si, cette fameuse nuit, William Wilson s'est aventuré dans le lieu de son rival, c'est que quelque chose de tout à fait particulier venait de se passer. Au cours d'une altercation d'une extrême violence avec son double,

je découvris, dit-il, ou m'imaginai découvrir dans son accent, dans son air, dans sa physionomie générale, quelque chose qui d'abord me fit tressaillir, puis m'intéressa profondément, en apportant à mon esprit des visions obscures de ma première enfance – des souvenirs étranges, confus, pressés, d'un temps où ma mémoire n'était pas encore née. Je ne saurais mieux définir la sensation qui m'oppressait qu'en disant qu'il m'était difficile de me débarrasser de l'idée que j'avais déjà connu l'être placé devant moi, à une époque très ancienne, dans un passé même extrêmement reculé<sup>14</sup>.

Ce moment d'étrange reconnaissance, suivi d'une curiosité qui amène William Wilson à une rencontre cause d'un dévoilement inouï, c'est une parfaite représentation du phénomène de l'*Unheimliche*. Dans ce phénomène il s'agit, explique Freud, d'un sentiment qu'on éprouve soudain quand « des complexes infantiles refoulés sont évoqués par une impression, ou quand des convictions primitives surmontées semblent trouver une nouvelle confirmation<sup>15</sup> ». L'*Unheimliche* se déclenche pour signaler ce qu'il y a de plus radicalement proche dans ce qui se présente comme étranger.

Freud énumère les facteurs qui produisent l'*Unheimliche* : il s'agit de l'animisme, de la magie, de l'enchantelement, de l'omnipotence de la pensée, de la relation avec la mort, de la répétition involontaire, du complexe de castration. Les autres facteurs ne seraient plus ou moins que des corollaires. Il est important de remarquer que, fondamentalement, tous ces facteurs concernent des éléments relatifs au narcissisme secondaire. C'est aussi le cas, par exemple, de

14. E. Poe, « William Wilson », *op. cit.*, p. 49.

15. Sigmund Freud, *Gesammelte Werke*, vol. 12, p. 263, traduit par moi.

ce que Freud entend par « relation avec la mort », que, à la suite des remarques d'Otto Rank, il associe dans ce contexte à un moment de la vie psychique caractérisé par l'animisme. En ce qui concerne le complexe de castration, il va de soi que dans la conception freudienne, un de ces aspects implique la menace par rapport à une certaine intégrité narcissique.

Le phénomène de l'*Unheimliche*, donc, se rapporte au domaine de l'imaginaire. Justement, Freud souligne comment le sentiment d'inquiétante étrangeté peut se développer chaque fois que la frontière entre fantasme et réalité s'affaiblit, chaque fois qu'elle devient labile, pour emprunter un terme à la chimie. On peut remarquer que le premier exemple d'*Unheimliche* que Freud discute, dans l'essai qui porte ce titre, c'est la question du passage entre l'animé et l'inanimé, c'est-à-dire, encore, une question de frontière. Il donne comme exemple le conte d'Hoffmann, « L'homme au sable » pour montrer que l'*Unheimliche* ici en cause, c'est l'angoisse propre au complexe de castration infantile.

On se souviendra que, dans la première scène traumatique de son enfance, Nathanaël, surpris en train d'espionner son père et Coppelius, est saisi par ce dernier, qui, non content de vouloir lui arracher les yeux pour les jeter au feu, lui « dévisse bras et jambes », comme un mécanicien l'aurait fait à une poupée. Ce qui se passe est une sorte de démontage de l'appareil corporel ; la castration dont il s'agit signale non seulement le détachement d'un morceau du corps, mais le sentiment d'une unité en train de se briser. Ce n'est pas pour rien que celle dont Nathanaël tombe amoureux est une poupée, Olympia, l'automate créé par le mécanicien Spalanzani. Qu'est-ce en effet qu'un automate, sinon un assemblage de parties détachées auxquelles on a insufflé le mouvement ? C'est l'articulation du mouvement, sa maîtrise, qui transforme l'inanimé en une sorte de mirage d'unité vivante. On a de nouveau affaire à un trope ayant trait à l'horreur. On peut se demander si ce fantasme du passage entre l'inanimé et l'animé, plutôt que de faire référence à la

mort – une mort à propos de laquelle le sujet, au dire de Freud, ne sait rien –, ne fait pas référence à ce temps basculant de l'articulation de l'imaginaire ?

Olympia représente l'*Urbild* de Nathanaël : elle partage avec lui rien de moins que ses yeux, ces organes détachés qui circulent entre eux deux au rythme d'un mouvement d'identification, au rythme de cet amour insensé, selon l'expression de Freud, qu'on pourrait appeler amour narcissique. Mais les yeux, dans le conte, ne circulent pas seulement entre le héros et son double. Ils acquièrent dès le début un statut particulier. Les yeux, les yeux à voler, les yeux à jeter au feu, les yeux à arracher, les yeux à acheter, etc. Quelque chose met ici en question la position des yeux, cette position qu'on sait fondamentale par rapport à la constitution de l'imaginaire. Cependant, chaque fois que l'*Unheimliche* émerge au cours du conte, ces yeux se révèlent sujets d'un regard, que ce soit le regard de Coppola, de Coppelius, ou de l'homme au sable. On pourrait même avancer que ces trois personnages n'en font qu'un, ne sont qu'un trou de pur regard. Un regard qui suspend la vue du miroir.

Le regard curieux de Nathanaël, ce regard espion guidé par un désir de savoir, de savoir par exemple ce qu'est cette affaire entre hommes qui se passe dans le bureau de son père, ce regard espion est surpris, sidéré par le surgissement du regard de l'Autre, par une jouissance annihilante. L'angoisse, alors, surgit pour se mettre en travers, pour faire obstacle à ce démontage de la surface corporelle, conséquent à l'aveuglement de l'image. Si l'angoisse répond à ce pur regard qui découvre le vide d'un trou où le sujet pourrait être aspiré, c'est aussi pour faire appel à la présence d'une forme entière, d'une frontière qui fasse obstacle au réel. L'angoisse se déclenche pour qu'un dessin puisse se reformer, par exemple la ligne phobique qui rend possible une stabilité de l'identification narcissique, qui coupe, qui *scie* un mouvement de bascule. La coupure coïncide avec la constitution d'une forme. On dirait que le pur regard qui surgit du miroir du monde, faisant justement de ce monde

un cadre, coupe la boucle de la pulsion. Si dans le cas de l'envie, le regard du sujet lui revient chargé d'une complétude qui se referme sur l'objet de son désir, dans le cas de l'angoisse, le regard, qui se détache de la scène, indique cette vue impossible qui nous menace de nos propres yeux « par terre » : c'est le cas d'Œdipe devant son « objet cause<sup>16</sup> », coupable précisément d'avoir voulu savoir.

Si d'un côté le destin de William Wilson est marqué par la répétition des rencontres avec son double, de l'autre la folie de Nathanaël se déroule au rythme de la répétition de l'*Unheimliche*<sup>17</sup>. Freud a remarqué la relation que l'*Unheimliche* entretient avec la répétition. C'est évident dans le cas du double qui représente en lui-même ce que j'appellerai le *trait* de cette répétition<sup>18</sup>. En effet, si d'un côté Freud n'a pas de difficulté à associer un certain genre de répétition au pouvoir du destin, de la fatalité – ce qui pour lui constitue un signe du rapport entre répétition et omnipotence de la pensée, c'est-à-dire une fois de plus quelque chose qui relève du narcissisme –, d'un autre côté, il ne manque pas de souligner que l'*Unheimliche* a à voir avec un au-delà du principe du plaisir, avec ce qu'il y a de « plus intime », selon son expression, dans la pulsion même. La qualité répétitive de l'événement – le même milieu, la même forme, la même

---

16. J. Lacan, *L'angoisse*, séminaire inédit, séance du 6 mars 1963.

17. Ce n'est pas par hasard que plus l'objet du désir de Nathanaël est proche – qu'il soit pointé en direction du corps du père, d'Olympia ou de Clara –, et plus cette rencontre se répète. On voit comment l'angoisse se présente en tant que terme intermédiaire entre la jouissance et le désir. C'est, on se souvient, ce que Lacan souligne dans ce qu'il appelle le niveau mythique de la division signifiante du sujet, selon lequel l'angoisse, qui se situe au niveau de l'objet *a*, ce reste de l'opération du sujet dans l'Autre, est caractérisée par son antériorité logique sur le désir.

18. Il est intéressant d'observer que le cas d'*Unheimliche* utilisé par Freud comme exemple d'une expérience personnelle a à voir avec la répétition dans son rapport à l'espace. Dans une petite ville italienne où il a perdu son chemin, il repasse trois fois dans la même rue sans s'en apercevoir, jusqu'au moment où il est surpris par un sentiment d'inquiétante étrangeté, réveillé par le regard aguichant des mêmes jeunes femmes aux mêmes fenêtres.

image – est traversée, est éblouie par quelque chose de l'ordre du « tout à coup », du « soudain ».

On constate cependant que la définition freudienne de l'*Unheimliche* – c'est-à-dire : retour du refoulé, ou nouvelles confirmations de convictions primitives surmontées – semble laisser de côté cette relation entre répétition et caractère subit du phénomène. Le déclenchement de l'inquiétante étrangeté, le fait de se trouver d'un coup désemparé, à court de mots et de gestes maîtrisés, indique moins le retour de quelque chose de symbolisé que la rencontre d'une limite du symbolique, l'apparition d'une faille. Ici, il ne s'agit donc pas du retour du refoulé, mais de l'émergence soudaine de l'irréductible du réel.

On peut s'interroger sur la qualité de cette rencontre. William Wilson, pendant son altercation avec son double, se trouve saisi par un sentiment étrange de familiarité et de répétition, un sentiment qui ramène des souvenirs d'un temps où la mémoire n'était encore née. On constate ici que le phénomène de l'*Unheimliche* peut évoquer celui du déjà-vu<sup>19</sup>. Ici, quelque chose vise au caractère extra-temporel de la remémoration. Lacan explique : « On pourrait dire que le sentiment de déjà-vu [...] est l'écho imaginaire qui surgit en réponse à un point de la réalité qui appartient à la limite où il a été retranché du symbolique<sup>20</sup> ».

Le sentiment de l'*Unheimliche* partage avec celui du déjà-vu cette qualité d'écho imaginaire d'un point à la limite du symbolique. Dans le cas de l'*Unheimliche*, elle évoquerait la formation, la vacillation d'une frontière, selon le mouvement de *see-saw* caractéristique de la constitution du moi en tant que forme. Cet écho répondrait aux formes immémoriales qui relèvent d'un point-limite, d'un point de bascule,

---

19. L'explication que Freud en donne n'est pas si éloignée, au moins en partie, de celle qu'il propose à propos de l'*Unheimliche* : il s'agirait de l'émergence dans la conscience d'une ancienne perception inconsciente, grâce à l'influence d'une perception actuelle, semblable à l'ancienne.

20. J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 391.

où l'image close du corps soudain se défait, où un dessin se brise<sup>21</sup>. Le manque de mots, la perte d'un espace maîtrisé, signalent cette suspension hors temps, hors espace, où la prise symbolique de l'imaginaire se dénoue<sup>22</sup>.

---

21. Freud observe que les formes qui provoquent l'*Unheimliche* peuvent être facilement classifiées de la même façon : « Il s'agit ici du retour à certaines phases dans l'histoire évolutive du sentiment du moi, d'une régression à l'époque dans laquelle la frontière entre le moi et le monde extérieur, entre le moi et les autres, n'était pas encore nettement tracée. » (Sigmund Freud, *Gesammelte Werke, op. cit.*, p. 248.

22. Je tiens à remercier Bérénice Reynaud pour sa contribution à la rédaction de cette présentation.

---

# Lecture

---

## Marguerite, ou l'Aimée de Lacan

*Jean Allouch*

*Discussion à l'hôpital Sainte-Anne avec Jean Ayme, Jean Oury, Thierry Trémine, Mayette Viltard\*.*

### *Mayette Viltard*

Avant de lire le livre de Jean Allouch, je ne savais pas que ce que je prenais pour la thèse de Lacan me regardait, que j'en étais un des acteurs, obscur certes, mais actant. Si vous avez lu le livre, vous savez maintenant que vous aussi, ça vous regarde, et si vous ne l'avez pas lu, vous voilà averti.

Lacan, avec Marguerite, ne dit pas que le fou est comme vous et moi, « ne devient pas fou qui veut », il n'imagine pas non plus le comprendre « malgré » sa folie, comme si sa folie était un incident de parcours dans une intégrité par ailleurs maintenue, il ne l'exclut pas, bien évidemment, au nom d'un ordre social et raisonnable, il ne veut pas non plus corriger et guérir comme un médecin. Encore moins, alors qu'il s'agit d'une thèse, tient-il là un *discours* sur la folie qui s'autoriserait de son rapport à elle pour justifier son

---

\*Le 28 novembre 1990, à l'occasion de la parution du livre de Jean Allouch, *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*, Paris, E.P.E.L., 1990.

pouvoir et son savoir. Il parle et il pense *avec* la folie de Marguerite dans le risque subjectif, qui se prend ou ne se prend pas, c'est-à-dire le risque subjectif absolu. Comme Jean Allouch le nomme, Lacan se fait le secrétaire de ce qu'elle, la folle, « sait sans savoir », ce qui est une définition de l'inconscient freudien. C'est un coup de force absolument singulier qui, du même coup, met à distance le discours de la psychiatrie et le discours de la philosophie<sup>1</sup>.

A ce geste, Jean Allouch s'est appliqué. Il a pris le texte de ce secrétaire et il en a épousé la courbure, dans les moindres plis, les moindres fronces, les moindres allusions, notes, virgules, références, respirations. Quand on dit monographie, on croit trop vite savoir de quoi il s'agit. Prenons plutôt le mot de *méthode d'exhaustion clinique* ; il y a là à reconnaître « la fidélité à l'enveloppe formelle du symptôme qui est la vraie trace clinique et qui mène à cette limite où elle se rebrousse en effets de création<sup>2</sup> ». Effets de création, il y en a, au fil de cette lecture, chez le lecteur.

Dans ce réseau serré, le lecteur que je suis a trouvé une première chose : comme d'autres ont un nom en religion, Marguerite, qui n'est pas plus Donnadieu que Pantaine et encore moins Anzieu, a un nom en psychanalyse, son nom d'Aimée, « Aimée la Folle », pour reprendre la façon de dire de Lacan à propos de Joyce le Symptôme comme Jésus la caille. Aimée est le nom d'un type clinique, elle est Aimée de son secrétaire Lacan. Être Aimée de son secrétaire est le nom d'une configuration transférentielle spécifique. Ligne après ligne, dans ce livre d'Allouch, vous lirez combien le secrétaire ne lisait pas ce qu'il écrivait, et qu'à son insu, il était chargé de faire savoir ce que, elle, savait sans savoir. Il a ainsi publicisé le faire-savoir de Marguerite, et il a signifié publiquement, sans le lui dire à elle directement, le

---

1. C'est ce qui est beaucoup plus largement développé par Bernard Sichère dans le premier chapitre « La parole et la loi » de son livre *Le moment lacanien*, Paris, Grasset, 1983.

2. Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 66.

nom qui le liait à elle : Aimée. Ce faire-savoir de Marguerite provenait d'un lieu de vérité où, pour elle, se produisait le choc du littéraire et du religieux. Elle témoignait de tous les embarras que lui causait ce lieu de vérité et le livre de Jean Allouch permet de dire que ce lieu était, pour Lacan, le lieu du savoir du psychanalyste.

J'ai trouvé dans ce livre une deuxième chose, une façon de désigner la position de Lacan lorsque, rompant avec Marguerite, quittant sa position spécifique de sinthome, de secrétaire, il se mit à prendre la parole publiquement dans un temps de fondation, qui commence à cette fameuse conférence de 1953, *Le symbolique, l'imaginaire et le réel* et qui prend corps avec cette parole dont nous ne nous sommes pas encore remis : « Moi, la vérité, je parle<sup>3</sup>. » C'est une parole d'illuminé, Lacan tient désormais une position identique à celle de sainte Thérèse, et pour remarquer qu'il n'en était pas dupe, vous pourrez lire au dos du volume publié au Seuil, *Encore* : « Ces jaculations mystiques, ce n'est ni du bavardage, ni du verbiage, [il parle de sainte Thérèse], c'est en somme ce qu'on peut lire de mieux. » Tout à fait en bas de page, note : « y ajouter les *Écrits* de Jacques Lacan parce que c'est du même ordre ».

En proférant « Moi, la vérité, je parle », Lacan témoignait de ce lieu de vérité qu'est le dire de Freud, dont Lacan dira qu'il n'était pas le lieu du supposé-savoir mais bien celui du savoir absolu<sup>4</sup>. A son tour, par cette parole publique d'illuminé, Lacan se place dans une position identique à celle que tenait Aimée. A dater de ce moment-là, ceux qui ont fébrilement noté toutes ses paroles n'étaient-ils pas – est-ce que nous n'étions pas – dans une position de secrétaire, secrétaires de l'Aimée Lacan ? C'est en cela que je dis qu'Aimée est effectivement le nom d'un type clinique, nom du transfert des « secrétaires » de Lacan à l'égard de son dire public.

---

3. Lacan dit à son séminaire du 21 décembre 1955 (*Les psychoses*) que « La chose freudienne » fut prononcée à Vienne le 7 novembre 1955.

4. Jacques Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 210-211.

C'est aussi en cela que j'ai dit, en commençant cette brève présentation du livre de Jean Allouch, que sa lecture ne nous laisse pas, lecteurs, inchangés. Nous sommes avertis que nous avons été, tous autant que nous sommes ici probablement ce soir, les secrétaires plus ou moins zélés de l' Aimée Lacan et qu'avec ce livre par lequel Marguerite Anzieu trouve sa nomination, ce qui vient clore des positions subjectivement engagées depuis 1932, notre fonction de secrétaire, prolongée comme Monsieur Valdémair, vient de cesser. Nous voilà, *déplacés* désormais, devant tout ce fatras laissé par tous ces secrétaires multitêtes, multiformes, l'assistance de Lacan. Nous voilà aux prises avec ce fatras qui est l'enveloppe formelle du secrétaire-sinthome, toutes ces traces de séminaires, de débats qu'on croyait clos, les Sade, Nietzsche et Bataille, les Derrida, Deleuze, Wahl, Sollers, Barthes et les autres, les Tosquelles, Ayme, Oury, les Jung, Klein et Anna, etc. Car le secrétaire, ça connaît le savoir institué, les textes officiels, les petits papiers, ça connaît tout – comme en témoignait déjà l'énorme bibliographie de la thèse – mais *ce n'est pas dans ce brassage du savoir institué que se trouve sa position sinthomatique d'écrire sous la dictée*. Nous voilà avertis que seule une lecture qui s'appliquera à cette position même, dans cette méthode de fidélité à l'enveloppe formelle du symptôme – le sinthome étant ce secrétaire multiforme qui a aimé Lacan en son dire public – pourra ouvrir la possibilité d'effets de création.

Peut-être cela permettra-t-il de réussir à ce point où Lacan a échoué : faire exister Freud, c'est-à-dire délivrer les psychanalystes de leur croix, de la nécessité dans laquelle ils sont, bon gré mal gré, de croire en Freud ? Mais cette gageure dingue, antireligieuse, n'est-elle pas tenable que du fait même que le saint homme – sym-p'tome comme dit Lacan, p'titom, p'tit bonhomme comme il le n'homme LOM<sup>5</sup> – vienne se mettre, encore, et encore, en travers ? Ce

---

5. Transcription de l'allocution prononcée le 16 juin 1975 et republication du texte écrit de cette allocution *in Joyce avec Lacan*, Paris, Navarin, 1987.

qui est patent à chaque page de ce livre, c'est que la psychose ne peut trouver son secrétaire dans le transfert qu'à tenir compte du sinthome et qu'ainsi, la psychose est peut-être bien la petite chance qu'a la psychanalyse de ne pas crever de sa belle mort.

Enfin, si vous avez lu ce livre, vous avez pu lire que ces pages ont eu un lecteur privilégié, Didier Anzieu. En redonnant à Marguerite la formidable puissance subjective de sa parole, Jean Allouch a permis que cette parole de Marguerite trouve toute sa portée : « Le père et le fils n'ont rien à se dire. » Il faut une femme pour que le nom du père se transmette au fils. Vous pourrez lire l'effet le plus inouï de ce livre, permettre que la nomination Marguerite Anzieu s'effectue dans les quatre dernières pages, dans le temps même où lecteur, vous refermez le volume.

Donnadiou, tel était le nom qui, pour la mère de Marguerite, s'était perdu. C'était là un savoir familial sur le phallus symbolique qui n'était pas recevable par une famille. Marguerite savait, avec les guillemets du réel, que sa famille était inapte à la nommer. Alors, elle espéra recevoir son nom d'une École. Elle se présenta à l'École normale de son département, non pas pour devenir institutrice, elle aurait pu le devenir avec son brevet, mais pour devenir *normalienne*. Ce nom propre qualifiant qu'elle attendait lui fut refusé, ce qui la plongea dans son désarroi singulier, sa folie. Alors, je vous pose une question : que pensez-vous de cette chose incroyable qui s'est faite, à travers le livre de Jean Allouch, qu'effectivement, de l'école, *freudienne*, *lacanienne*, a transmis à Marguerite son nom de famille, son nom de Marguerite Anzieu ?

## Jean Ayme

J'étais comme vous, dans une écoute attentive de ce qu'a dit Mayette Viltard, comme je l'étais à la lecture de ce livre que j'ai trouvé d'une lecture facile. C'est un compliment

dans nos milieux. Cela n'exclut pas la rigueur. Le livre de Jean Allouch se lit comme un roman policier, ou un roman populiste, avec une dimension mélodramatique puisque les personnages : pères, mères, fils et filles, se retrouvent à la fin guidés par le destin.

C'est une façon de réécrire la thèse de Lacan à partir des dernières avancées théoriques du Lacan des dernières années. C'est comme si elle avait été écrite trois fois, en 1932, en 1975, et en 1990.

Je n'aborderai pas le problème diagnostique, qui est au cœur même de la trame policière. D'autres en parleront sans doute mieux que moi... Trémine pour la folie à deux, voire à trois, la transformation du nœud borroméen qui se resserre en trèfle, je crois que de cela Jean Oury en parlera très bien, puisqu'il s'en est servi mercredi dernier lors du séminaire qu'il fait à Magnan.

Ma part contributive pourrait être, tout simplement, en tant que psychiatre du cadre, de dire l'importance qu'a eue cette thèse pour le service public de psychiatrie, thèse d'un psychiatre qui devient psychanalyste. Cette bascule bouscule la nosographie et enrichit la clinique : oppositions entre réaction et processus, personnalité et constitution. Une nouvelle méthode : démarche de compréhension et de référence au concret. Jean Allouch n'a peut-être pas assez insisté sur le concret, qui revient assez souvent dans le texte de Lacan. Si j'y insiste, c'est parce que ce mot « concret », je me demande si Lacan ne l'a pas emprunté à Politzer, qui, en 1929, écrivait *Critique des fondements de la psychologie*. Ce concret, Lacan y revient, et rend à Politzer l'emprunt qu'il lui fait dans « Propos sur la causalité psychique » en 1947. Il fait une critique de la psychiatrie de son temps comme étant une psychiatrie abstraite. Et surtout il insiste sur l'identité de méthode, entre psychiatrie et psychanalyse. C'est là quelque chose qui mérite d'être relu. Voici une citation de Lacan : « Ma patiente, celle que j'ai appelée Aimée était vraiment très touchante – cette phrase, il la reprend bien des fois – la façon dont j'ai procédé avec elle et ce que

j'enseigne maintenant, je ne vois absolument aucune espèce de différence. »

J'évoquerai maintenant la fonction de secrétaire, Lacan secrétaire de Marguerite. Je me permettrai une petite critique à Allouch. Il parle de cette fonction chez les saints, chez les psychanalystes, mais la refuse au psychiatre. Il écrit : « Véritable ethnographe, le psychiatre fera passer d'un groupe à l'autre ce à quoi il aura affaire. Il lui faut donc aller sur le terrain, s'inscrire lui-même dans la microsociété à laquelle il a affaire, partager au moins un temps son système de coordonnées. » Il vient de définir là en trois lignes la psychothérapie institutionnelle... Mais un peu plus loin, il dit ceci : « Curieusement alors que la psychanalyse a eu le mérite d'isoler ce qu'elle a désigné du nom de transfert, il ne semble pas qu'en ce champ quelque auteur se soit intéressé à cette fonction de secrétaire, à la spécificité du lien qu'elle instaure », et un peu plus loin : « En effet, si le discours médical a cru devoir rejeter ce type de lien secretarial pour constituer une science de la maladie mentale... » Suivi d'une citation d'Élisabeth Roudinesco qui va encore plus loin, puisqu'elle parle de « la langue de bois du discours psychiatrique ». De quelle psychiatrie s'agit-il ? La psychiatrie contemporaine, marquée précisément par l'apport lacanien, est une psychiatrie de secrétaire. La thèse de Lacan est arrivée dans le monde psychiatrique en 1932, et n'a pas eu alors énormément d'effets. Mais, très curieusement, François Tosquelles, un psychiatre catalan, chassé par Franco, arrive à l'hôpital psychiatrique de France le plus défavorisé, le plus désolé, à 1 000 mètres d'altitude, dans la neige du plateau lozérien, où on ne recrute que des derniers reçus aux concours et des travailleurs immigrés, avec la thèse de Lacan. Elle lui servira de support à la mise en place de la psychothérapie institutionnelle. Dans le cadre de ce travail, au sein du club de malades, l'atelier d'imprimerie et de reliure va éditer la thèse de Lacan. La voici. Je vous l'ai amenée. Cette édition pirate a été remise à tous ceux qui passaient par Saint-Alban. On pouvait, à l'époque, la commander pour 50 F. Vous voyez, c'est ronéo-

typé. Elle reproduit la thèse de 1932, qui avait disparu des librairies.

Revenons sur l'écrit du psychiatre. De toute façon le psychiatre est secrétaire du préfet, quand il fait un certificat, immédiat ou de quinzaine, dans le cadre de la loi de 1838, modifiée récemment, le 27 juin 1990. Marguerite a été hospitalisée à la maison de santé d'E. (compte tenu de l'acrophonie, je pense qu'il s'agit d'Épinay-sur-Seine, parce que c'est la seule clinique privée où la loi de 38 s'appliquait) et dans le certificat immédiat, le médecin a écrit ceci : « Fonds de débilité mentale, idées délirantes de persécution » etc. Si vous consultez les certificats immédiats et de quinzaine de cette époque-là, il y a 9 fois sur 10 « fonds de débilité mentale », qui bien entendu caractérise le psychiatre, qui n'a rien compris à ce que lui dit sa ou son malade.

Donc, secrétaire, nous continuons de l'être, pour l'autorité administrative ou judiciaire, mais nous sommes également plus encore secrétaires de nos malades à partir d'une nouvelle éthique – qui débuta à Saint-Alban 1940 – éthique fondée sur la psychanalyse, pour les psychotiques, dans les asiles d'aliénés.

Cette rupture vient de ce que le patient devient désormais le coacteur de sa cure, cothérapeute. C'est la fin de l'éthique civilisatrice qui a caractérisé l'aliénisme français. (Lacan disait de son ami Henri Ey : « C'est un civilisateur. ») Il s'agissait à l'époque d'aider les malades à retrouver dans l'agencement ordonné de l'asile la sérénité, un apaisement des passions et un retour à une certaine norme. Le psychiatre était alors comme un administrateur colonial dispensant les bienfaits de la civilisation, qui aidait des populations ayant un retard historique à rattraper notre niveau. Ceci cesse à partir du moment où la psychanalyse entre dans la démarche de soins. Et ce n'est pas n'importe quelle psychanalyse. C'est une psychanalyse à trois dimensions que nous apporte Lacan, différente d'une psychanalyse convenable pour les névrosés dans le protocole du fauteuil et du divan, centrée sur l'opposition duelle, gratification-frustration.

Lacan ayant introduit privation et castration apporte tout autre chose dans le champ institutionnel qu'occupe le psychotique. Je disais à l'époque, d'une façon un peu critique, mais je n'ose plus le dire maintenant à cause du bouquin : « Gratification-frustration, c'est comme effeuiller la marguerite : je t'aime, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie... »

Il y aurait également des quantités de choses à dire sur le transfert dans la psychose. Allouch démonte le truc jusqu'à le renverser, en disant qu'au fond, c'est là le transfert. Lacan écrit dans sa thèse : « ces relations avec son médecin ne sont pas indemnes d'un éréthisme imaginatif vaguement érotomanaïque. » C'est là une formule qui, dans toute sa fraîcheur, lui révèle le transfert psychotique.

Allouch précise très bien que le « dis-moi tout ce qui te passe par la tête » est impraticable dans le cas de la psychose. Je me souviens d'une anecdote de Racine – Jean Allouch me permettra de raconter une bonne histoire, ça sera une 133<sup>e</sup> –, Racine raconte qu'il reçoit un jour un patient à Saint-Alban, qui depuis plusieurs mois était sur le divan d'un psychanalyste. Le patient lui raconte un délire considérable et Racine lui demande : « Mais pourquoi n'avez-vous pas dit à votre analyste tout ce que vous me dites là ? », il répond : « Parce qu'il m'a dit : dis-moi tout ce qui te passe par la tête, mais moi, c'est pas dans la tête que ça passe »... Qu'ajouterai-je dans ces petites notations impressionnistes ? Que c'est de la thèse de Lacan que date la fin de la conception déficitaire de la maladie mentale, bien que ça ne soit pas terminé. Tosquelles dit à propos de la réédition de la thèse de Lacan en 1975 : « L'articulation dans la pratique d'un être avec le psychotique constitue le pas et le compas de toute démarche d'où l'on peut espérer la mobilisation thérapeutique des intéressés. » Il dit aussi que ce que lui a apporté la thèse de Lacan pour ce qu'il a fait à Saint-Alban, était une manière de sortir de la situation de protection/exclusion qui avait toujours marqué la psychiatrie à l'époque. Il parle ensuite du « groupe fraternel des psy-

choses plus ou moins paranoïaques » et de « la prise à bras-le-corps de l'héritage de ses prédécesseurs », ajoutant « le terrorisme critique – celui de Lacan – chez lui n'était point fait de dénis, de méconnaissances, voire de maldisances, ni, pour le dire d'un mot, d'un analphabétisme pseudo-révolutionnaire ».

## *Jean Oury*

J'ai été très heureux de lire ce livre, il faut le lire attentivement. Bien sûr que c'est un peu un roman policier, mais enfin, c'est quand même plus que ça.

Ça parle de la thèse de Lacan, c'est autour de la thèse de Lacan, mais, c'est quand même intitulé : *Marguerite*. Autour justement de cette question de Marguerite, il y a toute une critique extrêmement fouillée, qui n'en finit pas, on a l'impression quelquefois d'être dans un labyrinthe, mais on s'aperçoit que c'est très bien fléché, on ne s'y perd pas.

C'est très très intéressant. Je pourrais m'arrêter là au fond, mais je voudrais dire que la thèse de Lacan est un des premiers écrits que j'ai lus de Lacan. C'est en 1947, à Saint-Alban, Tosquelles qui m'avait dit de lire ça. En même temps paraissait quelques mois après, « La causalité psychique », qui était l'intervention de Lacan aux journées de Bonneval de 46. Alors, ce qui me semble très important dans le livre d'Allouch d'une part – il y a beaucoup de choses très importantes – c'est qu'il arrive à situer d'une façon très précise, très concrète, l'époque, le moment historique de la parution de cette thèse, en 1932. Ça a été vraiment un événement, salué comme tel dans d'autres pays que la France. Tosquelles m'avait dit que dès 1934, on discutait de la thèse de Lacan en Catalogne, près de Tarragone, à Reus. Il a fallu attendre des dizaines d'années pour qu'on en parle vraiment en France. Le livre de Jean Allouch est un énorme chantier, un travail minutieux, très intéressant du fait qu'il tient compte d'une dimension évolutive, aussi bien de Lacan que

de Marguerite. Le Lacan de 1932, bien sûr que c'est le même après, mais c'était encore un jeune homme ; sa thèse est une œuvre de jeunesse. Ce Lacan n'était pas en analyse ; c'est pendant l'écriture de la thèse qu'il est entré en analyse chez Loewenstein. Mais peu importe, cette écriture de jeunesse était vraiment une avancée, bien soulignée par ce qui est paru dans la presse psychiatrique de l'époque et qui est relaté à la fin du livre d'Allouch. Vous pourrez y lire en particulier un article très détaillé de son ami de l'époque, Henri Ey. C'était la première fois que Kretschmer était traduit en français. D'ailleurs, ça lui a été reproché dans le jury, par des gens plus ou moins atteints de chauvinisme chronique, accusant l'auteur d'être un peu trop germanophile. Mais que cet écrit « fasse époque », Lacan en était tout à fait conscient. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles il a retiré du commerce sa thèse, et ne l'a fait réimprimer que bien tardivement. Ce qui fait époque, c'est l'influence d'auteurs qui, eux-mêmes, ont une très grande valeur. En particulier l'influence, assez massive, au début tout au moins de la thèse, de Pierre Janet.

Il faut souligner aussi l'énorme importance que revêt, dans la pensée de l'époque, Jaspers. C'est très flagrant, même dans des discussions sur des auteurs que Lacan aborde, comme Westerterp, avec qui d'abord il est d'accord. Voyez l'importance qu'il donne aux notions de « processus » et de « développement », notions promues par Karl Jaspers dans sa *Psychopathologie générale*. Il faut dire qu'en 1933, Henri Ey a écrit un petit livre très remarquable, *Hallucinations et délires*, et Daniel Lagache, *L'hallucination verbale et la parole...* Il y a donc tout un contexte culturel. Ce qui me semble également intéressant dans ce livre, ce sont les opinions non psychiatriques officielles, par exemple le texte remarquable de René Crevel – écrit quelques mois avant son suicide. Il comprenait parfaitement bien ce qu'avait essayé de faire Lacan. Également, ce qui est joint, c'est le texte de Dali paru dans le numéro de 1933 du *Minotaure*, revue surréaliste dans laquelle coexistaient Leiris, Griaule, Dali,

Lacan, Brassai, etc. Il y a l'article – un peu faible ? – de Lacan sur le style, et puis l'article fulgurant de Dali sur la « paranoïa critique ». Dali était de plain-pied avec la thématique de Lacan. Jean Allouch souligne bien tout ceci. Il y a même, dans son livre, une illustration de Dali de cette époque ; je vous en laisse la surprise.

Je ne vois pas tellement de critiques à faire à Jean Allouch. C'est un tel travail ! On en suit la mouvance. Il entre dans une critique serrée, montrant que cette thèse de Lacan s'était bâtie à partir de conversations avec Marguerite. Lacan notait les conversations, mais ça reste un petit peu à l'état brut ; il n'y a pas eu vraiment « d'écriture » critique de la thèse. Et quand Lacan s'en est aperçu, il était déjà trop tard. En effet, à la fin de la thèse, il se demande si Marguerite était vraiment simplement une paranoïa, avec ce nouveau type clinique : paranoïa d'autopunition ? Est-ce que c'est vraiment ça ? Mais il était déjà trop tard, il fallait passer la thèse. C'est là qu'apparaît cette dimension érotomaniacque. Quand on dit « érotomaniacque », ça s'engouffre dans toute une série de réflexions : il ne s'agirait pas d'un processus mais d'un « développement »... L'interprétation, la persécution, la jalousie, le délire des grandeurs ; on peut faire des diagnostics. Le diagnostic n'est pas une chose en soi. Il n'empêche qu'il y a une structure profonde, des invariants. Or, le diagnostic ne se fait que dans le « transfert », mais, au sens du Lacan de trente ans plus tard. C'est vrai qu'il y a eu transfert.

J'ai beaucoup aimé tout le chapitre qui traite de la notion de « secrétaire ». Marguerite, le « sujet-supposé-savoir ». On sait bien que si l'on est dans une clinique psychiatrique tous les jours, on est toujours surpris, si on est en position transférentielle qui permette à l'autre de s'exprimer, d'entendre des choses inouïes, des formules magnifiques, que les psychotiques peuvent même vous dicter. C'est déjà arrivé : on est sous la dictée. J'ai beaucoup d'exemples comme ça. Mais cette notion de secrétaire a une limite quand même. On peut dire que c'est la limite, la limite même de Jaspers.

Parce que « la phénoménologie de Jaspers », n'en est pas une. La première partie de la *Psychopathologie générale* de Jaspers, parue en 1912-1913, n'est pas du tout de la phénoménologie. C'est simplement une étude descriptive, extrêmement fouillée, très précieuse, mais il n'y a pas du tout cette dimension phénoménologique. Alors, bien sûr, on ne va pas parler de ça, mais une appréhension phénoménologique aurait pu éviter un certain échec, une certaine fermeture du cas sur la soi-disant autopunition qu'à juste titre Jean Allouch présente comme un masque. Un masque d'autant plus glorieux que c'était très estimé des amis surréalistes de Lacan qui retrouvaient dans les textes de la soi-disant débile Aimée, des textes magnifiques au point de vue poétique, etc. A ce sujet-là, juste une petite parenthèse, on a trouvé, Félix Guattari a trouvé dans une brocante, dans les années 50, la thèse de Lacan dédiée, dédicacée à Eluard... C'est une petite parenthèse.

Lacan a écrit sa thèse en 1932. Il n'empêche que Marguerite est restée internée, dans des conditions peut-être pas très mauvaises, une dizaine d'années. Il a fallu attendre que les « occupants » arrivent et vident l'hôpital pour qu'elle sorte ! Donc elle est restée internée. Et c'est dans ce sens-là que j'aime bien cette réflexion de Jean Allouch qui dit que la thèse, l'écriture de la thèse, surtout avec la fréquence avec laquelle le jeune homme Lacan voyait Marguerite, l'écriture de la thèse fait partie de la réponse hospitalière. On peut dire que ça faisait partie de l'hospitalisation de Marguerite qu'il y ait un jeune homme, extrêmement brillant, qui s'intéresse à elle. Mais une fois la thèse finie ? Qu'est-ce que c'est devenu ? Justement on a tout le parcours, là, qui remet tout en question, même sur le plan diagnostique, que Lacan lui-même remettra en question bien plus tard. On a en particulier cet épisode où Marguerite devient la gouvernante, pour quelques années, d'Alfred Lacan, le père de Lacan, à Boulogne, après la mort de la mère de Lacan ; épisode qui montre une Marguerite quand même toujours délirante. Et le témoignage de son fils Didier

Anzieu est là justement pour nous montrer qu'elle a toujours été délirante.

Il y a des petites phrases sur lesquelles on pourrait provoquer l'auteur, pour discuter. On en arrive, avec l'évolution de Lacan, à cette théorisation de la paranoïa qui semble la plus riche, la plus profonde. Il faut se méfier, devant des schizophrènes ou des paranoïaques, de l'illusion de la singularité. Il me semble que c'est dans cette dimension-là qu'une personnalité paranoïaque ne l'est jamais toute seule. D'où une reprise – on l'a vu après avec « les sœurs Pappin » – de ce que l'on appelait d'abord, traditionnellement, la folie à deux, mais que Lacan précise en disant que c'est toujours une folie à trois. Et une folie à trois qui peut se maintenir dans des conditions quasi normales. On ne s'en aperçoit pas tant qu'il y a un quatrième terme qui est justement ce que Lacan appelle le « sinthome ». Pour que ça puisse tenir, il faut qu'il y ait sinthome, le lien, ou les moyens, ou même l'hôpital... enfin, quelque chose qui tienne. Mais quand ce qui tient défaille, à ce moment-là, on voit éclore plusieurs paranoïas, soit synchrones, soit plus ou moins décalées, soit dans la même génération, soit dans plusieurs générations. Or ça semble là, cliniquement, quelque chose de capital à explorer, et qui déborde, à mon avis, largement la pathologie de la paranoïa. Ça peut également s'appliquer à d'autres systèmes, même à des systèmes plus complexes. Or l'erreur, soulignée par Allouch, de Lacan – à mon avis une erreur grave, et qu'il reconnaît plus tard –, c'est d'avoir considéré Élise – la sœur, on dira la « petite » sœur aînée, parce que ce n'était pas la vraie sœur aînée – la sœur de Marguerite, comme étant la persécutrice : elle n'était que le sinthome. C'est parfaitement démontré dans tout le travail de Jean Allouch.

Dès le début du livre, il y a une réflexion, justement, sur la façon dont Lacan s'est comporté vis-à-vis d'Élise, Élise qui était désespérée, à juste titre, étant elle-même, si on reprend la formulation, le sinthome, sachant bien que c'est elle qui tenait l'ensemble pour éviter que ni la mère, ni la

tante ne fassent un délire en même temps que Marguerite. Lacan dit qu'il l'a reçue d'une façon très froide : « Et je suis resté strictement passif... » dit-il. Je crois que c'est une erreur grave. Parce que s'il n'était pas resté strictement passif, laissant dans le désarroi Élise, peut-être aurait-il pu avancer bien plus loin dans la complexité du cas de Marguerite. Chaque fois que dans la thèse Lacan abandonne sa propre méthode compréhensive – on en est encore à Jaspers – au profit de la sémantique psychanalytique, dont il n'avait qu'une abstraction à l'époque, il rate le cas...

## Discussion

### *Thierry Trémine*

Je vais dire un petit mot sur cette histoire de Marguerite qui m'a beaucoup intéressé. Mais, auparavant, je voudrais évoquer le sens du mot « débilité », qui introduit nombre de certificats de la loi de 1838, régissant l'internement d'Aimée. Dans le livre de Jean Allouch, on s'aperçoit qu'un des aspects du débat à propos des psychoses se situe ainsi : il y aurait d'un côté le champ paranoïaque des psychoses, du côté de la psychanalyse ; et de l'autre le champ schizophrénique des psychoses, du côté de la médecine. On ne peut réduire ce débat aux différences entre un regard porté vers le langage et un autre captivé par le corps. Notons cependant qu'il existe une béance, toujours présente ; et il n'est pas d'ailleurs tout à fait souhaitable qu'elle soit totalement comblée.

La « débilité » touche au déficit. Ce problème du déficit, comme vous le savez, n'a pas disparu : il réapparaît même au grand galop. Il fait partie des concepts *a priori* représentés régulièrement sous des formes diverses dans les certificats de la loi de 1838. L'exemple de ce type de concept est l'appellation « dégénérescence », inventée par Morel au mi-

lieu du XIX<sup>e</sup> siècle et qui va se trouver prolongée par de Clérambault lui-même bien en avant dans le siècle suivant, alors que la plupart des aliénistes l'avaient abandonnée depuis 1910-1915. Lacan aura donc affaire à cela. « Débilité » était ce mot *a priori* qui venait prolonger le concept de dégénérescence, et d'une certaine manière qui a précédé le concept de psychose dans le diagnostic psychiatrique. Je crois qu'il est important de relever cela, cet *a priori* dans la nomination du patient, ce concept particulier qui n'est pas éteint et n'est pas réglé comme problème dans la nosologie des psychoses.

J'en viens à Marguerite ; particulièrement à propos de ce choix de Marguerite comme prénom. Je me suis demandé jusqu'à la page 300 de ce livre ce qui me manquait, dans le défilé de ces figures de femmes. Quand j'étais enfant, mon arrière-grand-mère nous appelait tous « Marguerite », lorsque nous toussions. Marguerite, c'était Marguerite la phtisique, la Marguerite Gautier de *La dame aux camélias*. Et au-delà, il s'agit d'un archétype qui a traversé tout le XIX<sup>e</sup> siècle, qui va de *Manon Lescaut* en 1730, de l'abbé Prévost, livre sulfureux déjà à l'époque, qui se poursuit par *La dame aux camélias* qui s'en inspire, pour s'éteindre doucement dans *Un amour de Swann* sous le personnage d'Odette (qui serait plutôt la dame au cattleya !) et par d'autres représentations livresques moins importantes.

C'est une figure de la féminité extrêmement importante pendant deux siècles, Marguerite. Pourquoi ? Parce que c'est la femme qui affiche son sexe, qui affiche cinq jours par mois un camélia rouge, et le reste du temps un camélia blanc. Cela s'appuie sur une histoire réelle, celle de Marie Duplessis, maîtresse d'Alexandre Dumas fils, puis maîtresse de Liszt, qui était une demi-mondaine comme on disait, Proust dira d'ailleurs d'Odette Crécy qu'elle était une « presque demi-mondaine », donc ça commence déjà un peu à diminuer ; quant à l'abbé Prévost, il disait de *Manon Lescaut* qu'elle n'était même pas du tout une mondaine... Donc les choses se transforment doucement. On peut penser que

le choix du prénom de Marguerite a été tout à fait imprégné, pendant un siècle, de l'histoire de Marguerite Gautier, de la dame aux camélias. C'est une histoire qui n'est pas mince du côté de la féminité. Pourquoi ? Parce que Alexandre Dumas fils a été l'homme qui a fait revoter le divorce en France, sous Napoléon III, pour préserver les hommes des femmes adultères. C'était pour ça, pour préserver les hommes, pas du tout pour donner une certaine liberté aux femmes.

Une des grandes qualités du livre de Jean Allouch, justement, c'est cette fonction subjective, la force subjective de cette histoire. Cette force subjective a un effet de création qui est aussi d'aller chercher dans les autres écrits, dans les romans, ou dans ce qui se passait à l'époque, ce qu'elle a cherché à impulser. Dans *Marguerite*, il y a ça. Un des grands scandales du XIX<sup>e</sup> siècle a été un livre d'Alexandre Dumas qui s'intitulait *L'homme femme*, et ce livre je vais vous en lire un passage parce que vous verrez combien il est criant par rapport à l'histoire de Marguerite elle-même, dont Dumas fils n'arrivait pas à sortir. Il n'arrivait pas à sortir de cette histoire de Marguerite Gautier, qui est devenue *La traviata*. Et il a créé donc, à un moment donné, *L'homme femme*, et voilà sa conclusion : « Si après avoir vainement essayé d'en faire l'épouse qu'elle doit être, tu n'as pu la sauver par la maternité, cette rédemption terrestre de son sexe, ce n'est pas la femme, ce n'est même pas une femme, elle n'est pas de la conception divine, elle est purement animale, c'est la guenon du pays de Nad, c'est la femelle de Caïn : tue-la. » Ce fut un énorme scandale à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, car on va accuser Dumas de pousser les gens au crime passionnel, et il commencera à avoir des ennuis avec la justice, et il n'aura de cesse de réparer cette histoire. Je voulais simplement illustrer le fait que le choix du prénom de Marguerite, dans cette époque, n'est pas du tout quelque chose d'anodin pour une femme, c'est une féminité affichée dans la mémoire des femmes.

## **J. O.**

Dans cette floraison de Marguerite dont on a parlé tout à l'heure, il est certain que la sœur aînée, la vraie sœur aînée qui a été brûlée vive à l'âge de 5 ans, tient une grande place. Je rappelle qu'en exergue, après le titre, il y a cette petite phrase de Jean Allouch : « Avec Marguerite, je dédie cette étude de clinique psychanalytique aux habités par l'effroyable expérience érotique de l'enfant mort. » Naturellement, c'est simplement un index, mais on sait bien que la mort est représentée inconsciemment comme un meurtre. C'est justement ce qui est en question ici : « La mort de l'enfant n'est pas un fait du hasard, mais un infanticide. » C'est développé page 265, vous verrez tout le contexte, et puis 10 pages plus loin : « Le meurtre de l'enfant vaut acte d'écriture du rapport sexuel. » Également pour compléter ça : « Ce serait l'effacement de la trace de l'acte sexuel qui écrirait le rapport chez l'être parlant, la sexualité a à faire avec ce qui serait l'impossibilité d'effacer une trace qui n'est pas. » Ceci est longuement argumenté dans ce texte, pour bien décrire une des faces les plus spectaculaires de la psychose de Marguerite : afficher quelque chose, montrer, démontrer quelque chose. Et en fin de compte, forcément, d'une façon délirante, étant donné justement qu'on peut s'appuyer sur cette phrase-là. Mais il me semble que ce qui est vécu, avec cette récurrence qui est déclenchante, peut-être, au point de vue d'un premier épisode de la psychose de Marguerite, c'est quand elle a eu un enfant mort, récurrence de l'enfant mort-né de Jeanne, événement qui a suivi de peu l'accident de la première Marguerite. On sait bien que c'est toujours très dangereux pour l'enfant qui va naître qu'il soit, dans les fantasmes des parents, le substitut de celui qui est mort, surtout dans ces circonstances-là ; et, pire, lorsqu'il va porter le même nom, le réincarnant. Ce qui montre que la structure psychotique était déjà là, même avant la naissance. C'est souvent sur quoi insistait beaucoup Lacan, comme d'ailleurs beaucoup de cliniciens : qu'on ne peut rien

comprendre – c'est ça justement l'illusion de la singularité – à un cas si on le délimite simplement *hic et nunc*. Il faut interroger les ancêtres, les générations. De même que pour les névroses obsessionnelles, comme le disait Freud, il faut impliquer plusieurs générations, au moins deux, et même trois. C'est ce qui apparaît ici d'une façon éclatante.

[...]

Pour resituer encore d'une façon générale l'importance de la thèse de 1932 qui rompait avec la tradition de la dégénérescence, bien que ç'ait été plus nuancé que ça, il faut rappeler que Lacan insiste bien sur le fait, comme Jean Allouch le précise, que la production littéraire de Marguerite, entre autres, que toutes ses productions littéraires sont vraiment des créations de sa psychose elle-même. C'est une prise de position de Lacan à l'encontre de Clérambault, pour qui, en fin de compte, la possibilité de faire quelque chose de valable n'était qu'un îlot préservé de la psychose, cette « partie saine » comme on l'a dit après. C'est d'une importance énorme, dès 1932, de souligner ça : que la création fait partie de la psychose.

D'autre part, Lacan, déjà, insiste dans sa thèse sur ce qu'il appelle la « participation sociale ». Il y a toute une étude dans le livre de Jean Allouch en rapport avec les événements ; une étude très complète, avec des documents, des articles de journaux, et l'ambiance de l'époque ; le vedettariat, les articles, ce qu'il y avait au théâtre, à l'écran, et puis les événements, la montée du fascisme, la position de Victor Margueritte, enfin des quantités de choses comme ça, qui jouent, qui alimentent, qui ne sont pas la cause profonde du délire, mais qui favorisent les thèmes délirants. C'est très intéressant de reprendre l'histoire de Marguerite et de la dame au camélia, dans cette lignée-là ; il y a des expressions même de Marguerite qui évoquent ça, à propos justement d'Huguette ex-Dufflos. On parlait tout à l'heure du travail du deuil, il est certain que sur le plan de la psychose, c'est très compliqué, le travail du deuil. Il y a une expression dans un texte de Marguerite que Jean Allouch souligne : elle

décrit l'amour entre David et Aimée, l'héroïne du texte en question, et parle d'un « travail de refroidissement » : ça me semble être une expression intéressante. Est-ce que sur le plan psychotique le « travail du deuil » ne serait pas une sorte de tenant-lieu de travail du deuil qui serait un travail de refroidissement...

Il y a aussi cette chose très intéressante : la position de Lacan vis-à-vis de ce qu'il appellera plus tard le « sujet-supposé-savoir », qui est une des clés du transfert. Le sujet-supposé-savoir, ça ne s'incarne pas, bien sûr, mais enfin, la place même de Marguerite est là ; il y a eu une longue histoire entre Lacan et Marguerite, à tel point que Marguerite est morte le 15 juillet 1981 et Lacan le 9 septembre 1981... Tout ça est parfaitement argumenté dans cet énorme travail de Jean Allouch.

[...]

... On parlait tout à l'heure de la forclusion du nom du père... Il semble que ce soit une histoire de femmes, toute cette histoire, même une « érotomanie homosexuelle », dit Lacan. C'est une variété, pas forcément plus fréquente, mais il semble que la fonction paternelle soit complètement gommée depuis plusieurs générations. La forclusion du nom du père, si l'on veut, c'est cette dimension-là. Il y a un trait justement qui est souligné et qui a échappé, en 1932, peut-être à Lacan : c'est la relation de nature quasi incestueuse entre Élise et Guillaume, son mari, qui était l'oncle paternel. Lacan présente Guillaume comme étant un vieux type, mais il avait tout simplement douze ans de plus qu'Élise. Donc il y a là quelque chose qui est négligé et, en fin de compte, la relation incestueuse suppose une certaine forclusion du nom du père. C'est ce qui apparaît constamment dans cette histoire, avec justement le rôle de « C de la N » comme jointure entre tous ces systèmes délirants.

**T. T.**

Il y a quand même quelque chose actuellement qui se joue, dans la psychiatrie, par rapport à cette position de secrétaire. On appelle ça, couramment, une histoire de chasse. J'entends parler de ça à travers les congrès de psychiatrie ; la monographie, maintenant, c'est l'histoire de chasse, c'est présenté comme quelque chose d'extrêmement dévalorisé, et je crois que, à ce titre, votre livre agit bien, à ce niveau-là, pour redonner un poids différent à ces histoires de chasse un peu noyées actuellement dans quelque chose qui relèverait là tout à fait du processus, et de ce qui se re pointe dans la psychiatrie.



---

## Document

---

### Six lettres inédites de K. Abraham à W. Fließ\*

**A**braham s'est installé à Berlin en décembre 1907 mais il n'a rencontré Fließ qu'en février 1911, à la demande de ce dernier et parce que Abraham avait trouvé des périodes masculines et féminines dans une « psychose légèrement cyclique » (lettre à Freud du 11 février 1911). La première lettre que nous publions est donc proche de cette rencontre.

Les quatre lettres suivantes sont écrites pendant la guerre. Abraham dirige alors un certain temps le service de psychiatrie à l'hôpital de garnison n° 1 d'Allenstein, aujourd'hui Olsztyn en Pologne. Cette expérience lui donnera l'occasion d'écrire (en 1918) un long rapport sur les névroses de guerre (traduit dans *Œuvres complètes*, Payot, tome II). Contrairement à ce qu'il laisse entendre dans une de ses lettres il ne parlera pas dans ce rapport de la confirmation de la théorie des périodes par les névroses de guerre.

---

\* Les originaux se trouvent à la *Deutsche Staatsbibliothek* de Berlin dans la Fondation *Preussischer Kulturbesitz*, fonds Fließ, qui nous a accordé l'autorisation de publier ici leur traduction. Ces lettres constituent l'ensemble de la correspondance d'Abraham à Fließ faisant partie de ce fonds Fließ. La famille de ce dernier les a remises à la *Deutsche Staatsbibliothek* avant la guerre. Ces lettres sont publiées ici pour la première fois. Elles ont été translittérées de l'écriture gothique allemande en latine par Angela Buffel qui en a fait aussi la traduction en collaboration avec E. Porge. Les particularités de présentation, style, ponctuation, de l'original ont été respectées.

*La dernière lettre est écrite cinq mois avant sa mort. La maladie qu'il décrit est probablement une première manifestation du cancer du poumon qui l'emportera, le jour de Noël, à Berlin, âgé de 48 ans. Jusqu'au bout il fut soigné par Fließ qui détermina la date d'une opération sur la vésicule biliaire d'après le calcul des périodes.*

*Les lettres qui suivent témoignent de la réceptivité d'un psychanalyste aussi éminent et respecté qu'Abraham aux idées de Fließ. Elles montrent que l'influence de Fließ a continué à s'exercer sur d'autres analystes que Freud, par-delà sa rupture avec ce dernier. On y voit aussi la grande confiance dont Fließ est investi en tant que médecin. De « l'estimé docteur », poli, il devient le respectueux « très honoré docteur ». Médecin personnel d'Abraham, il est aussi le médecin de famille, plus précisément celui à qui Abraham confie sa femme. La circulation de femmes malades (la femme d'Abraham n'est pas la seule dans ce cas) fait partie de l'attraction qu'a exercée Fließ.*

*Il est curieux aussi de voir comment, dans ces lettres, Abraham se convertit en prosélyte des idées de Fließ, cherchant à accumuler des preuves qui confirment les théories de Fließ, avec même parfois une abnégation qui confine à l'esprit de sacrifice sur l'autel de la science. Cette démarche étant typiquement celle du Freud écrivant la Traumdeutung.*

*Pour toutes ces raisons et d'autres que nous avons déjà mentionnées dans notre article sur Fließ (cf. ce numéro, p. 65) la publication de ces lettres d'Abraham plaide en faveur d'une réintégration de Fließ et de sa belle paranoïa dans la chaîne de ceux qui ont participé aux origines de la psychanalyse.*

E. Porge

D<sup>r</sup> K. Abraham

Berlin W. 5.VI.11  
Rankestrasse 24.

Estimé docteur,

Je vous remercie beaucoup pour l'envoi du tiré à part<sup>1</sup> ; j'ai profité de la journée libre hier pour la lecture. Si votre temps le permet à l'occasion, je vous serais très reconnaissant pour quelques indications concernant la méthodologie du calcul. Lors des espaces temporels plus longs la réduction de grands chiffres à  $23 \times 28$  me fait toujours difficulté. Par ailleurs, j'aurais encore diverses questions.

Mon petit garçon s'est avéré un adepte zélé de la théorie des périodes car il a eu sa première dent après 11.23 jours.

Avec mes salutations les meilleures, votre respectueusement dévoué

DrKAbraham

---

Allenstein 2.3.1916  
Bahnhofstrasse 1 III

Estimé docteur,

Aujourd'hui je suis obligé de vous adresser quelques mots pro domo. Ma femme se rendra à votre consultation dans les jours qui suivent pour vous demander conseil pour un état très pénible.

---

1. Il s'agit probablement de *Der Ablauf des Lebens und seine Kritiker* (*Le cours de la vie et ses critiques*), *Annalen der Naturphilosophie*, Leipzig, 1911, où Fließ répond à des objections qui ont été faites à son grand ouvrage *Le cours de la vie*. (NdT)

Ma femme a souffert ces derniers mois de symptômes divers qui doivent avoir une relation entre eux. D'abord elle eut une stomatitis aphtosa tenace ; elle ne put prendre que du liquide durant des semaines. Entre-temps elle eut une fois un orgelet à l'œil, ensuite apparurent de petits gonflements au bout des doigts, qui étaient extrêmement sensibles mais qui ne devinrent pas suppurants et qui guérirent en quelques semaines par desquamation d'épidermis. Une fois il y eut aussi un panaritium. En ce moment la stomatitis aussi bien que les formations nodulaires aux doigts sont exacerbées. La poussée la plus récente est apparue avec la menstruation.

Étant donné que les nodules m'avaient fait penser à une intoxication semblable au *maidismus*<sup>2</sup> par le pain, j'ai déconseillé à ma femme la consommation du pain de guerre. Depuis le début elle avait à cause de celui-ci des troubles digestifs. Mais puisque je n'ai pas encore rencontré une symptomatologie comme celle décrite plus haut je fais appel à votre grande expérience en médecine générale. Il doit tout de même s'agir d'une intoxication partant de l'intestin. Le traitement actuel a eu lieu avec Mademoiselle le Dr Profé ; elle est au courant de la consultation. Je vous remercie chaleureusement par avance de ce que vous ferez.

Je profite de l'occasion pour vous communiquer quelques nouvelles preuves de l'exactitude de vos conceptions biologiques. Elles sont en relation avec un triste événement, la mort de mon père. Il souffrait en été & automne 1915 d'une grave pleuritis exsudativa et de bronchectasies, il était très diminué mais se rétablit très progressivement en octobre et novembre. De même sur le plan intellectuel il redevint plus alerte. Le 16.XI lors d'une occasion précise il fut si remarquablement alerte, plein de ressort et vif que ma mère fut pleine d'espoir ; tous nos amis qui le virent ce jour-là furent décontenancés lorsque le jour d'après s'ensuivit le renver-

---

2. Intoxication par le maïs, pellagre. (NdT)

sement. Le 17 mon père se plaignit subitement qu'en lisant il ne pouvait d'un seul coup plus déchiffrer les mots. Peu de temps après il perdit la parole et la conscience et mourut le 20. L'euphorie<sup>3</sup> s'était montrée avant la catastrophe de la manière la plus claire.

Le 27 avril 1915 une sœur aînée de mon père mourut, c.à.d.  $207 = 9 \times 23$  jours avant lui.

Le passage suivant d'une lettre de mon beau-frère qui se trouve dans la tranchée près de Smorgon prouve que vos théories ont aussi leur validité au front. Il eut deux fois une brève maladie fiévreuse et il écrit à ce sujet : « Il n'est pas étonnant qu'on prenne froid ici. Mon influenza I commença par des frissons le 12.I ( $2 \times 28$  jours après mon anniversaire le 17.XI) ; la deuxième de la même manière le 4.II (12.I - 4.II = 23 jours) ; donc ce fut encore moins étonnant. »

Ma dernière observation dans l'hôpital militaire est la suivante : un de mes patients acquiert, lors d'un accident de train une névrose. Dans l'hôpital militaire il a un jour un état de faiblesse avec tachycardie, pâleur et tremblement. J'ai observé récemment chez lui un état semblable. Avec l'aide de l'ancienne histoire de la maladie on pourrait constater que le deuxième de ces accès eut lieu 69 jours après le premier.

Avec mes hommages les meilleurs, votre très dévoué

DrKAbraham  
(à Berlin : Rankestr.24)

---

3. Fließ a développé la théorie selon laquelle l'euphorie accompagne les moments créatifs des artistes, des chercheurs et précède les débuts de dépression, de maladie, voire la mort. Ces moments d'euphorie surviendraient à des jours périodiques et seraient le signe d'un changement de période. Le premier article que j'ai recensé sur l'euphorie date de fin 1915 dans le *Vossischen Zeitung*. (NdT)

Allenstein 12.3.16  
Hôpital militaire de réserve II

Estimé docteur,

Je vous remercie chaleureusement pour votre aide. Entre-temps vous avez déjà appris que ma femme vient d'entrer en traitement chez le Prof. Webeis avant que mon conseil ne lui soit parvenu. Lui aussi craignait une infection de fièvre aphteuse mais l'examen bactériologique a rendu probable une infection par pneumocoque. Ça va déjà mieux.

De même je vous remercie pour vos condoléances. En une année ma famille paternelle s'est beaucoup réduite. Ce processus vous intéressera certainement de votre point de vue. Mon père est le plus jeune d'une fratrie de 6 qui ont tous atteint un âge avancé.

Maintenant sont morts le 27.4.1915 une sœur de mon père  
le 20.11.1915 mon père, et plus récemment  
le 3.3.1916 sa sœur aînée<sup>4</sup>.

Cette dernière se décomposait depuis des semaines presque sans prendre de nourriture. On ne comprenait pas qu'elle vive encore. Je disais déjà il y a quelque temps à ma femme que seul un jour de période apportera la fin. Elle est née le 20.8.1836 et mourut le 3.3. donc à 79 ans 196 (7×28) jours !

A l'occasion je veux bien résumer quelques observations et les communiquer dans une revue. Seulement on n'arrive à rien en ce temps. Dans cette 1 1/2 année de guerre j'ai réussi à finir tant bien que mal un seul ouvrage scientifique. Je vous le ferai parvenir après sa parution.

Avec mes salutations les meilleures votre très dévoué

DrKAbraham

---

4. Dans les marges de cette lettre Fließ a fait des calculs à partir de ces dates. (NdT)

DR. KARL ABRAHAM

Allenstein Hôpital militaire de réserve II. 24.3.16

BERLIN W.

RANK ESTR. 24

T/EI. STEINPL. 3566

Très honoré docteur,

Vous m'avez fait une grande joie par l'envoi de votre livre<sup>5</sup>. Je possédais déjà la 1re édition mais dès que j'aurai un peu de temps j'essayerai d'assimiler ce qu'il y a de nouveau. Je ne vous remercie pas moins pour les communications intéressantes notamment sur ma famille. Je vois de plus en plus combien ces choses constituent des études en soi ; celui qui s'occupe de cela seulement en plus de ses intérêts principaux passe souvent à côté de constatations intéressantes. A moi en tout cas cela arrive facilement. Mais là où il ne s'agit que de simples calculs j'arrive souvent à des résultats surprenants.

Quelques détails encore provenant de ma famille. Notre fille âgée maintenant de neuf ans est « en fait » née le même jour que le frère de ma femme, c.à.d. que les contractions débutèrent chez ma femme ce jour (17.11) au petit matin. A cause d'un bassin étroit la naissance ne s'ensuivit il est vrai que le 18. L'enfant était d'abord en bonne santé mais dut bientôt passer du sein au biberon, qu'il ne supporta ensuite pas. Le 23<sup>e</sup> jour après la naissance il y a eu une diarrhée. La première dent perça après  $9 \times 23$  jours ; chez notre petit garçon après  $11 \times 23$ .

Peut-être me permettrai-je à l'occasion lorsque j'aurai plus de temps de vous transmettre quelques détails concernant les écarts de naissance dans ma famille.

Avec mes remerciements chaleureux & mes salutations les meilleures, votre très dévoué.

DrKAbraham

---

5. La troisième édition de *Vom Leben und vom Tod* (*De la vie et de la mort*) est parue en 1916. (NdT)

Dr. K. Abraham

Allenstein 22.9.17  
Berlin W  
Rankestrasse 24.

Honoré docteur,

J'ai immédiatement et avec un intérêt extraordinaire lu votre petit écrit<sup>6</sup>. Il contient plus de penser médical original que maint gros livre et il a eu un effet tout à fait convaincant sur moi. Un tel document du progrès scientifique réjouit dans le temps présent tout particulièrement. Acceptez mes remerciements chaleureux ! Je ferai circuler la brochure ici dans des cercles de collègues. Evidemment je ferai également attention à ce nouveau complexe de symptômes chez mes patients. Au cas où je ferais des observations semblables je vous les communiquerai.

Je suis heureux de pouvoir vous envoyer un petit cadeau en échange. Rédigé au printemps 1916 il arrive seulement maintenant à la publication.

Avec mes salutations les meilleures, votre très dévoué

DrKAbraham

---

6. Peut-être s'agit-il de *Ein neuer Symptomenkomplex der Hypophysis Cerebri (Un nouveau syndrome de l'hypophyse)*, Mediz. Klinik., n° 36, seul texte à ma connaissance paru en 1917, ou bien d'une brochure parue antérieurement. (NdT)

DR KARL ABRAHAM  
TEL. PFALZBURG 1684

BERLIN-GRUNEWALD 1.7.1925  
BISMARCKALLEE 14

Très honoré docteur,

Encore convalescent de ma maladie relativement sérieuse, je voudrais vous rapporter de quelle façon frappante votre théorie a fait ses preuves dans le déroulement de ma maladie.

Le 23 mai ma femme & moi avons fait une excursion avec un cercle d'amis et nous avons passé la nuit à Fürstenberg. Le samedi 23 au soir il m'est arrivé une « mésaventure » en mangeant : quelqu'un me parla et lorsque je voulus lui répondre j'aspirai un morceau de cartilage de poisson à peu près de la taille d'un grain de poivre. La gêne dans le larynx, d'abord très vive, régressa plus tard. Le matin j'eus l'impression d'avoir peut-être quand même expulsé le corps étranger en toussant et je me décidai à participer à l'excursion. Seulement l'après-midi la gêne augmenta. Malheureusement, je ne pouvais avoir mon train que vers 8 heures et arrivai à Berlin vers 10 heures. Une quinte de toux subite amena subitement le corps étranger à 10 heures du soir au-dehors – je ne saurais bien sûr pas dire s'il était au complet. En tout cas la sensation d'un corps étranger avait disparu avec cela et elle ne revint plus. L'état d'irritation resta d'abord. Mais j'espérai qu'il allait diminuer et puisque j'avais à faire trois exposés en Hollande de mercredi à vendredi, je partis le mardi. J'eus durant une semaine des gênes variables qui descendirent bientôt plus dans les bronches. Quand je fus de nouveau à Berlin de la fièvre survint et le 5 juin je dus m'aliter. D'abord se formèrent, surtout la nuit, plusieurs foyers broncho-pneumoniques les uns à la suite des autres, en partie liés avec des manifestations d'irritation à la plèvre. Tout cela comme introduction !

Le 15 juin une forte augmentation et facilitation de la sécrétion apparut tout d'un coup. Les manifestations d'inflam-

mation du poumon droit régressèrent d'un coup et ne revinrent plus. Mais déjà le jour suivant il s'est manifesté par une nouvelle poussée de fièvre que le processus s'était jeté sur le poumon gauche plus fort qu'avant. La courbe de fièvre devenait clairement intermittente pour plusieurs jours (de temps en temps 39.5 le soir, 36.8 le matin). Le 19 juin fut particulièrement défavorable. Après une mauvaise nuit je me réveillai le samedi 20 assez mal avec 37.7°. Lorsque après 8 heures du matin je me redressai dans le lit, quelques petites quintes de toux faisaient sortir des grumeaux purulents. Le collègue me traitant, le Dr Pototzki, pouvait constater déjà à 10 1/2 heures une amélioration sensible de l'état pulmonaire comme après une crevaison d'abcès. Le soir 37.0°, depuis plus de nouveau foyer, évolution normale de la courbe de température.

Pour autant que je le voie, dans la deuxième édition de votre « Dérroulement d.l.v. », il n'y a pas d'exemple semblable qui fasse apparaître de cette façon quasiment lapidaire la périodicité et la relation de droite et de gauche :

introduction de la matière de la maladie le 23 mai ;  
fin critique du processus de la maladie à droite 15 juin ;  
de même à gauche 20 juin,

soit à droite 23, à gauche 28 jours après introduction de la racine de la maladie.

Puisque je suis seulement depuis quelques heures hors de mon lit je n'ai pas encore eu l'occasion de comparer ces dates avec des dates de maladies précédentes. Éventuellement je pourrai vous en fournir bientôt d'après des notes existantes. Mais d'abord je voulais vous transmettre ce qui est écrit ci-dessus ; naturellement vous pouvez disposer librement de ce rapport pour des fins scientifiques.

A ceci s'ajoute une question, voire une demande. Je dois partir en convalescence dans une dizaine de jours. Alors j'aimerais bien savoir si vous êtes pour l'instant encore à Berlin. Aussitôt que j'aurai l'autorisation de sortir, c'est-à-dire probablement au début de la semaine prochaine, je voudrais vous demander d'avoir l'obligeance d'examiner mes

voies respiratoires supérieures. Le collègue qui me traite considère qu'un examen spécialisé est nécessaire pour plusieurs raisons. Puis-je alors vous demander de me répondre brièvement quel jour de la semaine prochaine je pourrai venir vous voir ? En vous remerciant chaleureusement par avance.

Votre tout dévoué

DrKAbraham

## Résumés

Claude Zissmann

« La langue du voyant  
Des *Fleurs du mal* aux *Illuminations* »

**Mots clefs :** Fiction logique. Jeu sémantique. Extension de la synonymie. Cycle référentiel. Transmutation esthétique. Illumination.

Dettes de Rimbaud envers Baudelaire : il lui a emprunté sa doctrine esthétique et sa technique de création. Pour l'auteur des *Fleurs du mal*, l'imagination découvre dans la Nature des correspondances analogiques et connaît à travers elle l'unité originelle du Verbe divin créateur, se confondant avec la Beauté. Pour l'auteur des *Illuminations*, elle ouvre à une réalité objective inaccessible à la Raison, « l'inconnu ». Ces constructions spéculatives sont des fictions logiques. La technique de création des deux « Voyants » est basée sur un dérèglement raisonné du sens des mots. Elle fait une large place aux jeux sémantiques, l'un des plus caractéristiques étant l'extension facétieuse de la synonymie. Ayant pris l'autobiographie secrète de Baudelaire, poète débauché et syphilitique, pour modèle de son autobiographie de poète homosexuel, Rimbaud a transposé dans son œuvre la structure de la deuxième édition des *Fleurs du mal*. Jeu créateur, la poésie n'est qu'une alchimie verbale.

Jean Allouch

« Interprétation et illumination »

**Mots clefs :** Interprétation. Illumination. Persécution. Image. Mot d'esprit. Connaissance paranœique.

Cet article vise à faire valoir l'illumination (comme expérience et concept) en tant que distincte de l'interprétation, couplée à elle mais lui restant irréductible. On étudie la fonction de l'illumination dans la folie (folie visionnaire plus que littéralement raisonnante), dans le mot d'esprit (tel que Freud l'a situé), en politique (lors de persécutions), dans les sciences (cas des anagrammes de F. de Saussure) et dans les arts (Rimbaud). L'image illuminative fournit bien un sens mais qui reste en attente

de sa preuve. L'illumination apparaît un biais possible de la subjectivation, un repère parfois crucial pour les placements de la libido. Serait-elle un reste du rejet, décrit par Foucault, de l'expérience tragique de la folie ?

Erik Porge

« Freud, Fließ et sa belle paranoïa »

**Mots clefs :** Plagiat. Paranoïa. Périodes. Règles. Rapport sexuel. Sexuation. Chiffrage. Style. Nature. Double. Empreinte.

Depuis que Freud en a fait l'affirmation, la forme de « paranoïa » de Fließ est aujourd'hui à reconsidérer. Des éléments sont rassemblés en faveur de l'existence chez Fließ d'une *paranoïa scientifica*, déjà du temps de son amitié avec Freud, et ce à partir du système de savoir et du rapport privilégié au langage qui se supportent de la théorie des périodes de 23 et 28 jours. Sont étudiées quelques particularités du style de Fließ dans sa brochure *En ma propre cause*, parue au moment de la double affaire de plagiat, dont il est fait un historique détaillé. Enfin, après un survol de la postérité de la présence de Fließ parmi des analystes, il est conclu que Fließ constitue un bord incontournable du savoir psychanalytique qui s'invente.

Sophie Auouillé

« L'union sacrée de la droite et de la gauche »

**Mots clefs :** Passe. Fonds. Réduplication. Connaissance paranoïaque. Dissymétrie. Passeur.

Dès 1956, Lacan s'insurgeait contre un certain mode de transmission de la psychanalyse, celui de la « reproduction imaginaire », dont le principe est celui de la connaissance paranoïaque. En 1967, il proposait la « passe » dont le dispositif visait à faire obstacle à cette reproduction « à l'identique ». Cet article tente de démontrer comment, malgré ses avatars, la passe reste une trouvaille, et ce du fait de son dispositif : l'hypothèse qui y est faite, en effet, est que l'invention des passeurs équivaut à une mise en jeu de la dissymétrie.

Raphaël Brossart

« Ducasse, Duchamp, Dali... »

**Mots clefs :** Réel. Mise à nu. Célibat. Passage. Dissection.

Déjà l'on peut dire qu'après Lautréamont et Freud, c'est Marcel Duchamp, qui, avant Lacan et Dali, est à situer parmi ceux dont la pensée et les œuvres ont traversé le XX<sup>e</sup> siècle en fécondant la créativité de ceux qui leur succèdent. Les machines célibataires, partie inférieure de son *Grand Verre*, mettent à nu – et à mort – *la Mariée* affolante, désirante et délirante où l'on retrouve ce qui est « beau comme... la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ».

Lucien Favard

« Hérésies »

**Mots clefs :** Hérétique. Abjuration. Science. Connaissance paranoïaque.

C'est dans le *Saggiatore* que s'effectue pour Galilée la rupture épistémologique où sont jetées les bases de la physique moderne. Il est remarquable que cette rupture n'ait pu se faire qu'en prenant appui sur le règlement de la question de l'adversaire, l'*alter ego*, témoin de la nature paranoïaque de toute connaissance. C'est dans ce mouvement que s'inscrit l'abjuration énigmatique de Galilée où s'avère sa qualité d'hérétique.

Jean-Paul Abribat

« Du bon usage des antécédents... »

**Mots clefs :** Style. Connaissance. Deux imaginaires. Fantasme et objet *a*. Mé-connaître. Cannibalisme.

Quelle lecture, quel « bon usage » pour nous, de ce que Lacan a nommé « nos antécédents »? La « connaissance paranoïaque », Dali, Crevel... *Le Minotaure*, l'enseignement de De Clérambault s'ordonnent autour du tableau – notamment du tableau clinique comme « illumination ». L'entrée en psychanalyse de Lacan, comme rupture, si elle fait passer la « connaissance paranoïaque » dans les dessous [*unterdrückt*] laisse son statut intact, et prépare sa « résurgence ». Ce qui s'effectue par l'élaboration d'une théorie des « deux imaginaires », le spéculaire et le fantasme. Dans cet après-coup, méthode et objet de la thèse de 1932 avèrent leur homomorphisme : la « connaissance paranoïaque » est science du concret. Dans cet après-coup, imaginaire du moi et imaginaire du désir se différencient et s'articulent. Le principe paranoïaque de la

connaissance ne s'épuise pas dans l'imaginaire narcissique du moi ; il habille et enchâsse l'objet perdu, objet cause du désir d'un « cannibalisme originaire ».

Guy Le Gaufey

« De la frérocity du pacte »

**Mots clefs :** Mort du père. Unité du groupe. Totem et tabou. *Jules César* (Shakespeare)

Le mythe freudien du meurtre du père ne questionne pas l'apparente nécessité où se trouvent les frères de s'unir. On propose ici de considérer que si la cause finale de cette union peut être la mort du père (et donc la jouissance des femmes), la cause matérielle doit être cherchée dans la production d'une unité inédite, propre à donner forme au narcissisme de chacun pris dans le pacte. Le *Jules César* de Shakespeare vient pour répondre à quelques interrogations autour de cette idée.

Odile Millot

« SIGmund et Julius Freud »

**Mots clefs :** Frérocity vis-à-vis du plus jeune. Complexe de l'autrui. « Jugement Dernier ». SIG-norelli, SIG-nans, SIG-natum.

Le cas paradigmatique de l'oubli du nom de Signorelli par Freud a maintes fois été réécrit et relu par Lacan. Cet oubli du nom serait-il lié essentiellement à une fausse identification ? Quelle serait alors la place du désir de Freud ? A partir de « *Jüngste Gericht* [Jugement Dernier] » – et non pas « *Letzte Gericht* » comme l'écrit Freud – et de malaises divers et répétitifs chaque fois qu'il s'agira de « revenants », cette étude débouchera sur la frérocity d'un aîné, Sigismund, vis-à-vis de son plus jeune : Julius.

Paola Mieli

« See-saw »

**Mots clefs :** Topographie. Transitivity. *Unheimliche*. Narcissisme. Identification. Bascule (*see-saw*).

A partir du conte d'Edgar Poe « William Wilson », cet article traite du transitivity et de l'*Unheimliche*. Le moment de bascule – *see-saw* – entre captivation et aliénation par la figure de l'autre où se constitue le moi du sujet est aussi un moment de vacillation de la tenue de l'image, d'où peut surgir l'angoisse.

Resúmenes  
*traducidos por Rodrigo Toscano*

---

Claude Zissman

« La lengua del vidente  
De *Las Flores del mal* a las *Iluminaciones* »

**Palabras claves :** Ficción lógica. Juego semántico. Extensión de la sinonimia. Ciclo referencial. Transmutación estética. Iluminación.

Deuda de Rimbaud hacia Baudelaire : el préstamo de su doctrina estética y su técnica de creación. Para el autor de *Las flores del mal*, la imaginación descubre en la naturaleza correspondencias analógicas y conoce a través de ella la unidad original del Verbo divino creador, confundándose con la belleza. Para el autor de las *Iluminaciones*, ella abre a una realidad objetiva inaccesible a la razón, « lo desconocido ». Estas construcciones especulativas son ficciones lógicas. La técnica de creación de los dos « videntes » está basada en un desarreglo razonado del sentido de las palabras. Ella deja mucho lugar a los juegos semánticos, siendo uno de los más característicos la extensión chistosa de la sinonimia. Habiendo tomado la autobiografía secreta de Baudelaire, poeta libertino y sifilítico como modelo de su autobiografía de poeta homosexual, Rimbaud transpuso en su obra la estructura de la segunda edición de las *Flores del mal*. Juego creador, la poesía no es sino una alquimia verbal.

Jean Allouch

« Interpretación e iluminación »

**Palabras claves :** Interpretación. Iluminación. Persecución. Imagen. Chiste. Conocimiento paranoico.

Este artículo trata de valorar la iluminación (como experiencia y concepto) como distinta de la interpretación, acoplada a ella pero siéndole irreductible. Se estudia la función de la iluminación en la locura (locura visionaria más que literalmente razonante), en el chiste (como Freud la situó), en política (durante las persecuciones), en las ciencias (caso de los anagramas de F. de Saussure) y en las artes (Rimbaud). La

imagen iluminativa proporciona un sentido pero que permanece a la espera de una prueba.

Erik Porge

« Freud, Fließ y su bella paranoia »

**Palabras claves :** Plagio. Paranoia. Períodos. Regla. Relación sexual. Sexualidad. Cifrado. Estilo. Naturaleza. Doble. Huella.

Desde que Freud lo afirmó, la forma de « paranoia » de Fließ es hoy por hoy a reconsiderar. Se han acumulado elementos en favor de la existencia en Fließ de una paranoia científica desde los tiempos de su amistad con Freud, y esto a partir del sistema de saber y de la relación privilegiada al lenguaje que se soportan de la teoría de los períodos de 23 y 28 días. Se estudian algunas particularidades del estilo de Fließ en su opúsculo *Por mi propia causa*, aparecido en el momento del doble asunto del plagio del cual se presenta una historia detallada. Para terminar, después de un vistazo de pájaro sobre la posteridad de la presencia de Fließ entre los analistas, se concluye que Fließ constituye un borde incontornable del saber psicoanalítico que se inventa.

Sophie Auillé

« La unión sagrada de la derecha y de la izquierda »

**Palabras claves :** Pase. Fondos. Reduplicación. Conocimiento paranoico. Disimetría. Pasador.

Desde 1956 Lacan se rebelaba contra un cierto modo de transmisión del psicoanálisis, el de la « reproducción imaginaria » cuyo principio es el del conocimiento paranoico. En 1967 proponía el « pase » cuyo dispositivo buscaba obstaculizar tal reproducción « a lo idéntico ». Este artículo intenta demostrar como, a pesar de sus avatares, el pase sigue siendo un descubrimiento y ello por su dispositivo : la hipótesis que allí se plantea, en efecto, es que la invención de los pasadores equivale a una puesta en juego de la disimetría.

Raphaël Brossart

« Ducasse, Duchamp, Dalí... »

**Palabras claves :** Real. Desnudar (mise à nu). Celibato. Paso. Dissección.

Puede decirse que después de Lautréamont y Freud, es Marcel Duchamp quien, antes de Lacan y Dalí, debe situarse entre aquellos cuyo

pensamiento y obras atravesaron el siglo XX fecundando la creatividad de quienes les sucedieron. Las máquinas solteras, parte inferior de su « Gran Vaso », dejan al desnudo (mettent à nu) – y a muerte – « La Casada » enloquecedora, deseante y delirante donde uno encuentra lo que es « bello como... el encuentro casual sobre una mesa de disección de una máquina de coser con un paraguas ».

Lucien Favard

« Herejías »

**Palabras claves :** Herético. Abjuración. Ciencia. Conocimiento paranoico.

Para Galileo es con el *Saggiatore* que se efectúa la ruptura epistemológica donde se sientan las bases de la física moderna. Es de notar que tal ruptura no haya podido realizarse que apoyándose en el arreglo de cuentas de la cuestión del adversario, el *alter ego*, testimoniando así de la naturaleza paranoica de todo conocimiento. Es en ese movimiento que se inscribe la abjuración enigmática de Galileo y se revela su calidad de herético.

Jean-Paul Aribat

« Del buen uso de los antecedentes... »

**Palabras claves :** Estilo. Conocimiento (con-naissance : pendejo-nacimiento). Dos imaginarios. Fantasma y objeto a. Des-conocimiento. Canibalismo.

¿Qué lectura, qué « buen uso » hacer de eso que Lacan llamó « nuestros antecedentes »? El « conocimiento paranoico », Dalí, Crevel... *Le Minotaure*, la enseñanza de De Clérambault se ordenan alrededor del cuadro – principalmente del cuadro clínico como « iluminación ». La llegada de Lacan al psicoanálisis, como ruptura, si ella deja pasar el « conocimiento paranoico » por debajo (« unterdrückt »), deja su estatuto intocado y prepara su « resurgencia ». Eso que se efectúa con la elaboración de una teoría de los « dos imaginarios » lo especular y el fantasma. En esta retroacción (après-coup), método y objeto de la tesis de 1932 revelan su homomorfismo: el « conocimiento paranoico » « es ciencia de lo concreto ». En esta retroacción, imaginario del yo e imaginario del deseo se diferencian y se articulan. El principio paranoico del conocimiento no se agota en lo imaginario narcisista del yo; él viste y engarza el objeto perdido, objeto causa del deseo de un « canibalismo originario ».

Guy Le Gaufey

« De la frérocity del pacto »

**Palabras claves :** Muerte del padre. Unidad del grupo. Totem y tabú. *Julio Cesar* (Shakespeare)

El mito freudiano del asesinato del padre no interroga la aparente necesidad en que se encuentran los hermanos de unirse. Proponemos considerar que si la causa final de tal unión puede ser la muerte del padre (y con ello gozar de las mujeres), la causa material debe buscarse en la producción de una unidad inédita en condiciones de dar forma al narcisismo de cada uno de ellos en función del pacto. El *Jules Cesar* de Shakespeare viene a responder a algunas interrogantes acerca de esta idea.

Odile Millot

« SIGmund y Julius Freud »

**Palabras claves :** Frérocity ante el más joven. Complejo del prójimo. « El último juicio ». SIG-norelli, SIG-nans, SIG-natum.

El caso paradigmático del olvido de Freud del nombre Signorelli fue varias veces reescrito y releído por Lacan. El olvido de este nombre estaría ligado esencialmente a una falsa identificación? ¿Cuál sería en ese caso el lugar del deseo de Freud? A partir del « *Jüngste Gericht* – Último juicio » – y no « *Letzte Gericht* » como Freud lo escribe – y de malestares variados y repetitivos cada vez que se trata de « aparecidos », este trabajo desembocará sobre la frérocity de un hermano mayor: Sigismund, ante el más joven: Julius.

Paola Mieli

« See-saw »

**Palabras claves :** Topografía. Transítivismo. *Unheimliche*. Narcisismo. Identificación. Báscula (see-saw).

A partir del cuento de Edgar Poe « William Wilson », este artículo trata del transítivismo y de la *Unheimliche*. El momento de báscula – see-saw – entre captura y alienación por la figura del otro donde se constituye el yo del sujeto, es también un momento de vacilación de lo que recubre (tenué) la imagen, de donde puede surgir la angustia.

Abstracts  
*translated by Mikael Sanner*

---

Claude Zissmann

“The language of the Seer”

**Key Words:** Logical fiction. Semantic game. Extension of the synonymy. Referential cycle. Esthetic transmutation. Illumination.

Rimbaud's debt toward Baudelaire: he borrowed Baudelaire's creative technique. For the author of *Fleurs du mal*, the imagination discovers analogical correspondences in Nature, and through it the original unity of the divine creating Word, confusing itself with Beauty. For the author of *Illuminations*, the imagination opens onto an objective reality inaccessible to Reason: the “unkown”. These speculative constructions are logical fictions. The creative technique of the “Seers” is based on the reasoned derangement of the meaning of words. It gives large room to semantic games, one of the most characteristic being the facetious extension of synonymy. Having taking the secret autobiography of Baudelaire, the syphilitic and debauched poet, as a model for his autobiography of a homosexual poet, Rimbaud transposed in his work the structure of the second edition of *Fleurs du mal*. A creative game, poetry is but verbal alchemy.

Jean Allouch

“Interpretation and illumination”

**Key Words:** Interpretation. Illumination. Persecution. Image. Witticism. Paranoiac understanding.

This article aims to highlight illumination (as experience and concept) insofar as it is distinct from interpretation, coupled to it but remaining irreducible to it. The author studies the function of illumination in folly (visionary folly more than literally reasoning), in witticism (such as Freud located it) in politics (during the persecutions) in the sciences (the case of F. de Saussure's anagrams), and in the arts (Rimbaud). The illuminating image does supply a meaning but one which stays in waiting for its proof. Illumination appears as a possible indirect means of subjectifica-

tion, an occasionally crucial reference point for the placements of the libido. Would it be a leftover from the rejection, described by Foucault, of the tragic experience of folly?

Erik Porge

“Freud, Fließ and his beautiful paranoia”

**Key words:** Plagiarism. Paranoia. Periods. Rules. Sexual relation. Sexuation. Codification. Style. Nature. Double. Imprint.

Since Freud’s affirmation of it, Fließ’ form of “paranoia” is today to be reconsidered. In Fließ, some elements are gathered together in favor of the existence of a *paranoia scientifica*, already from the time of his friendship with Freud, and all this based on the system of knowledge and on the privileged relation to language that are supported by the theory of 23 and 28 day periods. The author studies some of Fließ’ particularities of style in the brochure *For my own cause*, which appeared at the time of the double plagiarism affaire, of which is made a detailed history. Finally, after an overview of the posterity of the presence of Fließ among analysts, it is concluded that Fließ constitutes an unavoidable side of psycho-analytical knowledge which is invented.

Sophie Auillé

“The sacred union of left and right”

**Key words:** Passe. Funds. Reduplication. Understanding. Paranoiac. Dissymmetry. Passer.

As from 1956, Lacan revolted against a certain mode of transmission of psycho-analysis, that of the “imaginary reproduction”, whose principle is paranoiac understanding. In 1967, he proposed the “passe” whose plan of action aimed at obstructing this identical reproduction. This article tries to demonstrate how, despite its avatars, the passe remains a discovery, and that’s because of its plan of action: the hypothesis that is here made, in fact, is that the invention of « passers » equals an introduction of dissymmetry.

Raphaël Brossart

“Ducasse, Duchamp, Dali...”

**Key Words:** Real, Rendering naked, Bachelor, Dissection.

Already it is possible to say that after Lautreamont and Freud it is Marcel Duchamp, who, ahead of Lacan and Dali, is among those whose work and ideas would transverse the twentieth century germinating the ideas of his successors. The bachelor machines, the lower part of his *Big Glass*, rendering naked – and dead – the wife, the crazed, desirous and delirious where we rediscover that which is “beautiful as the fortuitous encounter upon a dissecting table of a sewing machine and an umbrella”.

Lucien Favard

“Heresies”

**Key Words:** Heretical. Abjuration. Science. Paranoiac understanding.

It is in the *Saggiatore* that Galileo effects the epistemological rupture where the basis for modern physics is set up. It is remarkable that this rupture could only happen by supporting itself upon the settling of the question of the rival, the *alter-ego*, testifying of the paranoiac nature of all understanding. In this movement Galileo’s enigmatic abjuration is inscribed where its heretical quality is confirmed.

Jean-Paul Abribat

“On the good use of antecedents...”

**Key words:** Style. « Con-naissance ». Two imaginaries. Fantasm and Object a. « Mé-connaître ». Cannibalism.

What reading, what good use for us, is to be made of what Lacan named “our antecedents”? The “Paranoiac understanding”, Dali, Crevel... *the Minotaure*, the teaching of de Clerambault arrange themselves around the painting – notably a clinical painting such as “illumination”. Lacan’s arrival in psychoanalysis, as a rupture, if it makes “paranoiac understanding” pass into the underside (*unterdrückt*), leaves its stature untouched and prepares its resurgence. That which is carried out by the drawing up of a theory of “two imaginaries”, the specular and the fantasy. In this after-effect, method and object of the thesis of 1932 aver their homomorphism: The “paranoiac understanding” is “science of the concrete”. In this after-effect the imaginary of the ego and the imaginary of desire are differentiated and articulated. The paranoiac principal of understanding is not exhausted in the narcissistic imaginary of the ego.

It dresses and enshrines the lost object, object cause of the desire of an original cannibalism.

Guy Le Gaufey

“About the « frérocity » of the pact”

**Key words:** Death of the father. Unity of the group. Totem and taboo. *Julius Caesar* (Shakespeare).

The freudian myth of the murdering of the father does not bring up any question about the apparent necessity for the brothers to unite. It is suggested here to consider that, if the final cause of this unity can be the murdering of the father (and thus the possibility of enjoying women) the material cause must be sought in the production of this new unity capable of giving shape to the narcissism of each one caught in this pact. Shakespeare’s play *Julius Caesar* is able to answer some questions related to this idea.

Odile Millot

“SIGmund and Julius Freud”

**Key words:** “Frerocity” toward the youngest brother. Otherness Complex. “Last Judgement”, SIG-norelli, SIG-nans, SIG-natum.

The paradigmatic case of Freud’s forgetting Signorelli’s name was rewritten and reread many times by Lacan. Will this forgetting of the name be essentially linked to a false identification. So what would be Freud’s place of desire? Starting with “Jüngste Gericht-Last Judgement” – and not with “Letzte Gericht” as Freud wrote – and the diverse and repetitive malaises, each time it will be a question of “ghosts”, this study will bring to light the “frerocity” of an older brother, Sigismund, towards his youngest brother: Julius.

Paola Mieli

“See-saw”

**Key words:** Topography. Transitivity. “Unheimliche”. Narcissism. Identification. Swing (see-saw).

Starting with Edgar Poe’s tale “William Wilson”, this article deals with transitivity and with the *Unheimliche*. The moment of swinging-see-saw-between captivation and alienation by the figure of the other, where the ego of the subject constitutes itself, is also a moment of vacillation of the disposition of the image, from where anguish can arise.



## Littoral a publié

### Blasons de la phobie

n° 1 juin 1981

La visite, *C. Misrahi, P. Thèves*. Du déplacement au symptôme phobique, *E. Porge*. Le lieu-dit, *G. Le Gaufey*. Difficultés des théories de l'angoisse chez Freud, *N. Kress-Rosen*. Le pas-de-barre phobique, *J. Allouch*. La vérité parle, le savoir écrit, *P. Julien*. A propos de deux portraits de saint Jérôme lisant, *J. Hébrard*. Une présentation de la coupure : le nœud borroméen généralisé, *M. Viltard*. Traduction : La lettre 52 de S. Freud à W. Fließ.

### La main du rêve

n° 2 octobre 1981

Peindre les sons et parler aux yeux, *S. Hart*. Jeux d'écriture dans la civilisation pharaonique, *P. Vernus*. Le trait de la lettre dans les figures du rêve, *M. Viltard*. Les procédés de figuration du rêve, *M. Safouan*. Un concept de Freud : *Die Rücksicht auf Darstellbarkeit*, *D. Arnoux*. Quand... «la plupart des rêves vont plus vite que l'analyse», *F. Biégelmann-Barroux*. La vérité parle, le

savoir écrit II, *P. Julien*. Le regard suspendu, *D. Chauvelot*. L'invention de la lettre, *D.-G. Laporte*. Freud avec Börne, *J. Fourton*. Traductions : Quelques suppléments à l'ensemble de l'interprétation des rêves, *S. Freud*. Note sur la préhistoire de la technique psychanalytique, *S. Freud*. L'art de devenir un écrivain original en trois jours, *L. Börne*.

### L'assertitude paranoïaque

n° 3/4 février 1982 (épuisé)

Le «règne de la parole» de Brisset et l'étymologie spéculative, *F. Nef*. Sur la théorie médiévale de la *suppositio*, *A. de Libera*. Abord de l'hallucination, *E. Porge*. Spinoza en épigraphe de Lacan, *R. Misrahi*. Du discord paranoïaque, *J. Allouch*. La folie à deux, *Dossier*. Du schéma R au plan projectif, *J. Lafont*. Ce que le paranoïaque ne réussit pas, *G. Le Gaufey*. Un lieu commun à la paranoïa et à la psychanalyse, *P. Alerini*. Jean-Jacques ou Jean-Baptiste, *B. Saint Girons*. «Des trésors aveuglants d'authenticité», *C. Amirault*.

## Abords topologiques

n° 5 juin 1982

Une écriture de contours, *J.-C. Terrasson*. Note sur la Trinité, *P. Julien*. De l'écriture nodale, *E. Porge*. Séances mathématiques, *P. Soury*. Lire autrement que quiconque, *M. Viltard*. Du discord paranoïaque II, *J. Allouch*. L'écriture de l'araignée divinatrice, *C.-H. Pradelles de Latour*. Comment j'ai lu certains de mes livres, *F. Wilder*. La structure comme lieu de forçage symbolique, *J. Bourdiau*. Un nom propre pour la psychanalyse, *J. Poulain-Colombier*. G. Ifrah : « Histoire universelle des chiffres », *L. Bazin*. P.-L. Assoun : « Introduction à l'épistémologie freudienne », *G. Le Gaufey*.

## Intension et extension de la psychanalyse

n° 6 octobre 1982

Kant avec Sade ?, *T. Marchaisse*. Du discord paranoïaque III, *J. Allouch*. Remarques sur *Das Ding* dans l'« Esquisse », *J.-P. Dreyfuss*. Séances mathématiques II, *P. Soury*. J.-M. Olivier : « Lautréamont le texte du vampire », *R. Brossart*. Didi Huberman : « L'invention de l'hystérie ».

## L'instance de la lettre

n° 7/8 février 1983

La « conjecture de Lacan » sur l'origine de l'écriture, *J. Allouch*. Écriture du rêve et écriture hiéroglyphique, *P. Vernus*. Le nom propre et la lettre, *P. Julien*. ... d'une syntaxe sociale, *S. Stoianoff*. Effet de surprise et ponctuation, *J. Poulain-Colombier*. Freud et la ville éternelle, *S. Sésé-Léger*. Le nom brille, *M. Guibal*. ... auteur non identifié, *A. Fontaine*. Les écritures volantes, *B. Saint Girons*. Divination et persécution à Bangoua, *C.-H. Pradelles de Latour*. Écriture et divination chez Vico, *A. Pons*. Littéralement et dans tous les sens, *B. Cassin*. Une phobie de la lettre : la dyslexie comme symptôme, *E. Porge*. La vis de la lettre, *F. Wilder*. Un trou de mémoire, *G. Le Gaufey*. Le sujet de l'écriture ou le partenaire silencieux, *A.-M. Christin*. Bien écrire, *M. Viltard*. La lettre interdite, *J. Bourdiau*.

## La discursivité

n° 9 juin 1983

Qu'est-ce qu'un auteur ? *M. Foucault*. Les trois petits points du « retour à... », *J. Allouch*. Le discours mystique. Histoire et méthode, *A. de Libera*, *F. Nef*. La feinte mystique, *G. Le Gaufey*. Y a-t-il un discours de la mystique ? *P. Julien*. Exorbitantes sœurs Papin, *Dossier*. Spinoza contre les herméneutes, *A. Comte-Sponville*. Les silences de la lettre, *A. Fontaine*.

## La censure

---

n° 10 octobre 1983

La censure du rêve, *S. Freud*. L'E.S., *Erik Porge*. Un nom dans la kabbale, *C.-H. Drouot*. Du Matamore au Cid : schéma d'une crise de l'autorité, *C. Poletto*. La cible du transfert, *G. Le Gaufey*. Visite à Fossier, *J.-Y. Pouilloux*. Poursuite et statue, *M. Loeb*. La moitié de Poulet, *J. Macé*. Le tore et la mise en jeu de la dissymétrie, *A.-M. Ringenbach*.

## Du père

---

n° 11/12 février 1984

Religion et paternité, *J. Moingt*. Y a-t-il un irréductible du sinthome ?, *M.-M. Chatel*. Père, ne vois-tu donc pas que tu brûles ?, *G. Le Gaufey*. Du père incorporé au sinthome, *J.-J. Moscovitz*. Double filiation et identités, *M.-L. Pradelles de Latour*. Pas l'Un sans l'Autre, ou : la jouissance qu'il ne fallait pas, *I. Diamantis*. A propos d'adoption, *J. Attal*. L'amour de Fromm, *M.-F. Sosa*. Une femme a dû le taire, *J. Allouch*. Ainsi, issit le père, *J. Bril*. La parenté trobriandaise reconsidérée, *C.-H. Pradelles de Latour*. D'où nous revient la théorie psychanalytique ? Du père ? *C. Dorner*. L'amour du père chez Freud, *P. Julien*. D'un qui dit que non, *B. Casanova*. Un cas de mélancolie, *J.-P. Dreyfuss*. Version du père et publication, *C.*

*Toutin*. L'autre et le lieu, *A.-M. Christin*. Transcrire sa père-version : Bruno Schulz, *P. Hassoun*. Comme est dit du père, *E. Porge*. Imaginaire de la procréation et insémination artificielle, *D. David*. Les mécomptes du Père Noël ou le complexe d'Enoch, *J.-J. Rassial*. Remarques concernant le langage dans les perversions, *D. Cromphout*. «Jean-Jacques, aime ton pays», *B. Saint Girons*. L'artiste peintre et la question du père, *J. Fourton*. Père dans le réel – père symbolique – père réel, *A. Didier-Weill*. Mémoire(s), *C. Simatos*.

## Traduction de Freud, transcription de Lacan

---

n° 13 juin 1984

*Über der Gegensinn der Urvorte*. Sur le sens antinomique des mots primitifs, *S. Freud*. A propos du *Gegensinn*, *E. Legroux*. Marie Bonaparte, une femme entre trois langues, *M. Viltard*. A travers les langues, *C. Toutin*. Au-dessus des fragments d'un langage plus grand, *M. Cresta*. L'édition des *Écrits* en espagnol, *M. Pasternac*. Sur la transcription, *D. Arnoux*. La place du lecteur, *D. Cerf-Bruneval*. Transcription et ponctuation, *D. Hébrard*. Lacan censuré, *J. Allouch*. Quelques problèmes de l'établissement des séminaires de J. Lacan, *G. Taillandier*. Fabrique du cas I. Fabrique du cas II. Récréations topologiques, *D. Arnoux*.

## **Freud Lacan : quelle articulation ?**

---

n° 14 novembre 1984

Freud déplacé, *J. Allouch*. Lacan, Freud : une rencontre manquée, *P. Julien*. L'étrange altérité de l'expérience, *D. Lévy*. Représentation freudienne et signifiant lacanien, *G. Le Gaufey*. M. Duras ou le ravissement du réel, *J.-L. Sous*. De l'amitié, *A. Mizubayashi*. Premiers pas, *J.-Y. Pouilloux*. Amas sans complexe, *F. Davoine*. Le plan projectif, *S. Barr*. La dissymétrie, le spéculaire et l'objet (*a*), *A.-M. Ringenbach*.

## **L'hainamoration de transfert**

---

n° 15/16 mars 1985

Hainamoration et réalité psychique, *P. Julien*. Le modèle scientifique : Empédocle chez Freud, *J. Bollack*. So what ?, *J. Allouch*. L'amour entre savoir et ignorance, *D. Arnoux*. Deuil et passion : un art de perdre, *D. Cromphout*. Stratégie de la rencontre, *I. Diamantis*. Lacan et son camp, *C. Simatos*. L'objet perdu ne manque pas, *M.F. Sosa*. Sur la « liquidation » du transfert, *M. Viltard*. L'amour Tristan ... amour pointilleux des langues, *M. Cresta*. Les deux haines, *A. Didier-Weill*. La pulsion et l'écart, *P. Hassoun*. Le dés(a)ir, *G. Le Gaufey*. Dé-supposer le savoir, *J. Poulain-Colombier*. Dire la haine ? *M.-C. Boons*. Le transfert, quand il fait signe à l'éthique, *B.*

*Casanova*. A propos d'Hélène, *B. Cassin*. Comment ça s'écrit ?, *H. Debray*. La certitude anticipée du perdurable, *E. Porge*. Allogène, *J.-L. Sous*. « Mésalliance » et amour de transfert, *C. Toutin*.

## **Action du public dans la psychanalyse**

---

n° 17 septembre 1985

Les publics de Freud, *M. Viltard*. L'apparence et l'apparition, *A. Didier-Weill*. La présentation de malades, *E. Porge*. Après la dernière séance, *J. Poulain-Colombier*. L'institution de la psychanalyse en sa publicité, *P. Julien*. Sur le temps logique et ses incidences techniques, *J. Félician*. Encombré du Beau, *C. Simatos*. La grande surprise de Psyché, *A. Porge*. Dialoguer avec Lacan, *J. Allouch*. Note complémentaire à l'établissement du séminaire de Jacques Lacan, *G. Taillandier*. Du plan projectif au cross-cap, *J.-P. Georquin*.

## **L'enfant et le psychanalyste**

---

n° 18 janvier 1986

Le transfert à la cantonade, *E. Porge*. Historique des concepts et des techniques, *J. Poulain-Colombier*. Avec un enfant, un analysant passe, *M. Gauthron*. La tare et le symbole, *A.-M. Deutsch*. Transfert et fin d'analyse avec l'enfant, *J. Attal*. La vie n'est pas un songe, *M. Viltard*. Analyse d'une névrose obses-

sionnelle infantile, *E. Sokolnika*. La croix et le mot, *R. Brossart*. Anagrammes et isotopies anagrammatiques, *J. Mayer*. Le trou du savoir, *G. Le Gaufey*. Recouvrements et incompatibilités entre René Thom et Jacques Lacan, *L. Mottron*. Chronique du séminaire, *G. Taillandier (III)*. Le lien borroméen, *E. Porge*.

## Quand l'inconscient se fait savoir

---

n° 19/20 avril 1986

Réminiscences sans rappel, *L. Bataille*. L'imbroglia de la faute, *E. Porge*. Le savoir occulte, *H. Picot*. Freud ou quand l'inconscient s'affole, *J. Allouch*. En passe de savoir, *C. Sinatos*. Une mémoire sans histoire, *G. Zimra*. Au commencement était l'hypnose : certitude et objection, *I. Diamantis*. La sorcellerie et le savoir, *C.-H. Pradelles de Latour*. Savoir clinique et clinique du savoir, *P. Alerini*. Il sait que (je sais qu'il sait que (je sais)), *A. Didier-Weill*. Descartes déplacé : entre savoir et vérité : le sujet..., *J.-P. Aribat*. - ( ), *S. Hajlblum*. «Celui qui se gouverne soi-même est gouverné par un grand sot», *F. Wilder*. Le savoir, il s'invente, *M.-M. Chatel*. Qui sait ?, *G. Le Gaufey*. La parole envolée de Jacques Lacan, *D. Arnoux*. De la chose, *P. Padovani*. *The grounds are excellent*, *J. Allouch*. Le contenu fatal, *C. Bouazis*.

## Identité psychotique

---

n° 21 octobre 1986

Lacan et la psychose, *P. Julien*. Revers de rêve : un acting-out, *G. Zimra*. Avatars du corps et de son enveloppe, *A.-M. Ringenbach*. L'illusion des «Sosies», *J. Capgras et J. Reboul-Lachaux*. Endosser son corps, *E. Porge*. Il y a un transfert psychotique, *J. Allouch*. L'incorruptible Palio, *M.-M. Chatel et A. Lessana*. La seconde mort chez saint Augustin, *J.-M. Lamarre*. Point de vue sur l'identification, *M. Viltard*. C. Lévi-Strauss : La potière jalouse, *C.-H. Pradelles de Latour*.

## De S.I.R.

---

n° 22 avril 1987

Introduction, *J. Allouch*. S.I.R. : une ouverture que rien ne laissait prévoir ?, *J.-P. Dreyfuss*. Qu'il n'y a pas de psychogenèse, *B. Casanova*. Une esthétique non transcendante, *J.-P. Aribat*. Une présence sans qualités, *G. Le Gaufey*. De l'objection comme construction d'objet, *I. Diamantis*. Le fantasme, un nouage h(a)té, *E. Porge*. *Tres faciunt insaniam*, *J. Allouch*. Chiffrer le mot, *M. Viltard*. Entretien sur *La bataille de cent ans*, *E. Roudinesco*. La littérature lacanienne en Argentine, *S. Glasman, L. Gusman, J. Jenkins, M. Levin et J.-B. Ritvo*. Chronique du Séminaire de J. Lacan (IV), *G. Taillandier*. Lacan, de l'équivoque à l'impasse, de François Roustang, *J. Allouch*.

## La déclaration de sexe

---

n° 23/24 octobre 1987

Un sexe ou l'autre, *J. Allouch*. Entre l'homme et la femme il y a l'amour, *P. Julien*. De l'albur, *R. Toscano*. Brefs aperçus sur l'hypothèse de la bisexualité chez Freud, *G. Le Gaufey*. Masculin et féminin, *W. Fließ*. Pour une lecture de Louis Wolfson, *A. Fontaine*. Crux Logicom, *M. Grangeon*. La prise «en passant» de *La lettre volée*, *R. Brossart*. Chronique du séminaire de J. Lacan (V), *G. Taillandier*. Sur la compatibilité de la bande de Möbius et du tore, *A.-M. Ringenbach*. L'art de l'enveloppement au Japon.

## Il court il court, le sujet

---

n° 25 avril 1988

Une journée dans la quête du sujet cartésien, *J.-M. Beyssade*. Mais quoi, ce sont des fous, *B. Casanova*. Pinel, Esquirol, Freud, Lacan, *P. Julien*. Une forme du sujet : la subjectivation. D'après *Le temps logique*, *E. Porge*. Penser/Classer : le sujet, *M. Cresta*. Du littoral au littéral, *M.-C. Boons*. Pli et repli, *G. Le Gaufey*. La drôlerie du réel, *J.-P. Aribat*. De la souplesse des revenants-en-corps, *M. Viltard*. Questionner la dénégation, *K. Movallali*.

## Clinique du psychanalyste

---

n° 26 novembre 1988

L'analyste dans l'histoire et dans la structure du sujet comme Vélasquez dans *Les Ménines*, *E. Porge*. De et en quoi Marguerite Yourcenar fait-elle cas ?, *C. Dorner*. Y a-t-il une clinique du singulier ?, *G.-H. Melenotte*. Perturbation dans pénepsy, *J. Allouch*. De l'efficiace de l'acte : causalité mentale ou loterie, *A. Soulez*. Chronique du séminaire de J. Lacan (VI), *G. Taillandier*. Changer de point de vue, *A.-M. Ringenbach*, *M. Viltard*. La psychologie du moi et les psychoses : Paul Federn, *A. Fontaine*. Nouveaux fondements pour la psychanalyse : J. Laplanche, *J.-P. Aribat*.

## Exercices du désir

---

n° 27/28 avril 1989

L'exercice de *La chose freudienne*, *M. Viltard*. A propos de l'histoire médicale des passions, *J. Pigeaud*. Cicéron, Kant, Freud : trois réponses à la folie des passions, *P. Julien*. Le traitement moral de la folie et ses avatars, *G. Lanteri-Laura*. Sur la toute toute première bascule doctrinale de Jacques Lacan, *J. Allouch*. Se disposer à choisir selon le désir, *F. Courel*. «Soi-même» dans le narcissisme et la mélancolie, *C. Toutin-Thélier*. Le regard conjuré, *C.-H. Pradelles de Latour*. Des passions à responsabilité limitée..., *G. Zimra*. Historique du cas de Marguerite, *J. Allouch*, *D.*

*Arnoux*. Le corps, textes de Jacques Lacan, L. de la Robertie. Lacan «corrigé et augmenté»... en espagnol, M. Pasternac. La genèse de l'homme, L. Bolk. Jacques Lacan : un étudiant curieux, P. Verret. Du caractère matérialiste de la psychanalyse, J. Audard. Du jardin d'Épicure aux «Jardiniers de la folie», J.-P. Abribat. La formation des psychanalystes selon A. Green, M. Safouan.

## L'assentiment à la psychanalyse

---

n° 29 novembre 1989

Sujet inconscient et sujet de l'assentiment, P.-L. Assoun. Le rêve à l'épreuve du griffonnage, J. Allouch. Comme quelqu'un qui dit : non, D. Arnoux. Refus et assentiments en psychanalyse, P. Julien. Philosophie et psychanalyse, A. Badiou. Être le premier venu, G. Le Gaufey. Freud et Tausk, A. Fontaine. Au-dessus de l'horizon il n'y a pas le ciel, J.-P. Georgerin et E. Porge.

## Nouvelle série Revue du Littoral

### La frérocité

---

n° 30 octobre 1990

Pour introduire à la frérocité, M.-M. Chatel. Un écran à l'envie, E. Porge. Frère semblant, J. Attal. Les germains patri- et matrilinéaires : une comparaison, C.-H. Pradelles de Latour. Quelques difficultés de l'intrusion du vivant dans l'image, A.-M. Ringenbach. L'autopunition : une solution à l'impasse imaginaire du transfert chez Dora, M. Viltard. La métamorphose d'une sœur, R. Galvagno. »*Physiologie und Psychoanalyse in Leben und Werk Josef Breuers*«. Albrecht Hirschmüller, G.-H. Melenotte. Quelques données biographiques sur Dora, M. Viltard. Science du sujet, science du réel. Lacan à partir d'Hintikka, et Wittgenstein, A. Soulez. Commentaire de deux dessins du séminaire du 15 février 1977, A.-M. Ringenbach. L'espace du regard en peinture, J. Lis.

